



"Comme chacun sait, les critères que les spécialistes de l'économie et des finances utilisent pour mesurer la richesse ont connu plusieurs évolutions. Ainsi, la valeur globale des Etats était calculée jadis en fonction de leurs ressources naturelles, puis comptabilisée sur la base des données liées au PIB, lequel reflète, à son tour, le niveau de vie du citoyen. Ensuite est intervenue l'adoption des indicateurs de développement humain pour déterminer le niveau de prospérité chez les peuples, et voir dans quelle mesure ces peuples profitent des richesses de leurs pays.

C'est dans les années 90 du siècle dernier que le capital immatériel a commencé à être intégré comme une des composantes fondamentales d'évaluation de la richesse, avant d'être adopté officiellement comme paramètre scientifique par la Banque Mondiale en 2005. Ce critère permet d'intégrer dans le mode de calcul, les atouts qui n'ont pas été pris en compte dans les approches financières classiques.

Il s'agit en l'occurrence de mesurer le capital historique et culturel de tout pays, parallèlement aux autres caractéristiques qui le distinguent, notamment son capital humain et social, la confiance, la stabilité, la qualité des institutions, l'innovation et la recherche scientifique, la création culturelle et artistique, la qualité de la vie et de l'environnement, et d'autres éléments encore."

Extrait du discours de Sa Majesté le Roi Mohammed VI, prononcé à l'occasion de la Fête du Trône, le 30 juillet 2014

Sommaire

Editorial

Communication des territoires et territoires de communication

Mohamed MBARKI
Directeur Général
Agence de l'Oriental

5

Avant-propos

«L'Agence de l'Oriental a ouvert une voie par ses partenariats culturels novateurs à l'international»

Chakib BENMOUSSA
Ambassadeur du Royaume
du Maroc en France

7

«Le processus de développement régional au Maroc s'appuie aussi sur de forts échanges culturels»

Mohamed AMEUR
Ambassadeur du Royaume
du Maroc en Belgique

9

Tous les sens sollicités pour approfondir la découverte de l'Oriental Marocain

Jack LANG
Président de
l'Institut du Monde Arabe

11

L'Oriental, Région féconde en productions culturelles

Dix ans de création artistique dans l'Oriental Marocain

Azzeddine ABDELOUHABI
Enseignant en arts plastiques
(Amiens-France) - Président
de l'association Réseau d'Art

12

Témoignage d'artiste

Asmae OUARIACHI

22

Oujda, les mille et une histoires

Professeur Badr MAQRI
Académicien, Chercheur,
Professeur universitaire

23

Déployer la création... pour dépasser la récession

Mohammed ABDELLAOUI
Président du Conseil
Provincial de Jerada

35

Jerada expose ses créations contemporaines et ses patrimoines

L'accueil de la Commune belge bruxelloise de Saint-Josse

Emir KIR
Député-Bourgmestre
Commune de Saint-Josse
&
Eric JASSIN
Echevin chargé des
Relations Internationales
Commune de Saint-Josse

39

L'art pour conjurer le sort

Rony DEMAENEER
Directeur
Bibliothèque de Saint-Josse

41

Témoignages d'artistes

Jaouad EMBARKI
Zaynab NASRI

42

Arts, patrimoines, et attractivité régionale

L'art et le patrimoine : d'excellents outils de promotion

Saïda MAHIR
Chargée de Mission
Agence de l'Oriental

44

Témoignage d'artiste

Ibrahim HAMAMI

56

Dans l'Oriental aussi, le conte, est un miroir de la société

Najima THAY THAY RHOZALI
Professeure universitaire

57

Témoignages d'artistes

Mohamed TAGHZOUT
Mohamed BENHAMZA

62

Le Haïk, une œuvre plastique, un vêtement patrimonial

Khadija FADILI
Professeure et styliste

64

Témoignages d'artistes

FEEK FEEK
Saïd AFEZYOUN

68

Un panorama critique sur près de 100 ans d'histoire

Driss RAHHAOUI
Responsable
des Galeries d'Art d'Oujda

70

Les arts indiquent le niveau civilisationnel d'un territoire

Sameh DEROUICH
Poète, écrivain

74

Témoignages d'artistes

Frédéric FOURDINIER
Dalila ALAOUI

78

Nous et l'autre

Cheick Mustapha BENHAMZA
Président du Conseil
des Oulémas d'Oujda

80

• Directeur de Publication :
Mohamed MBARKI
• Secrétaire de Rédaction :
Saïda MAHIR
• Traduction vers l'arabe :
Abadr EL MRINI
• Supervision en langue arabe :
El Kébir HANNOU
• Conception : TOPIC
• Dépôt légal : 24/07 ; ISSN en cours
• Agence de l'Oriental :
13, rue Mohamed
Abdou, 60 000 - Oujda
• Tél. : (+212) 5 36 70 58 68
• Fax : (+212) 5 36 70 58 52
• Site web : www.oriental.ma
Les opinions exprimées dans les articles
n'engagent que leurs auteurs.



ἘΘΝΙΚΗ ΛΙΞΙ | ΚΕΥΟΣΘ ὈΧο+ο
LETTRES DU
MAGHREB

SALON MAGHRÉBIN DU LIVRE

2^{ème} édition

du 18 au 21 Octobre 2018

Après le succès incontesté de la première édition en 2017, Oujda s'apprête à accueillir un nouveau Salon Maghrébin du Livre pour lequel de nombreux auteurs et éditeurs ce mobilisent. Des centaines d'intellectuels et des dizaines de milliers de visiteurs sont attendus.

Sont également prévus : des spectacles, une exposition d'arts plastiques, des hommages et cérémonies de signature, etc.

La Côte d'Ivoire sera le pays invité d'honneur de cette deuxième édition comme le fut le Sénégal en 2017.

Toutes les informations sont en ligne
sur www.lettresdumaghreb.com





Mohamed MBARKI
Directeur Général
Agence de l'Oriental

Communication des territoires et territoires de communication

La Fondation Nationale des Musées à Rabat, un Musée Guggenheim à Bilbao, l'Institut du Monde Arabe à Paris, le Louvre à Abu Dhabi... quelques réalisations qui traduisent un concept fort : «la diplomatie culturelle». Sur quoi repose-t-elle ? D'abord sur l'image qu'un pays ou un territoire entend donner de lui-même, à ses propres citoyens comme à l'étranger. Et quel en est l'enjeu ?

Associer son territoire à l'art et la culture, c'est l'inscrire dans l'économie de la connaissance et de la création, c'est affirmer des valeurs civilisationnelles et les conférer à la société humaine que l'on promeut. Dans ces stratégies de «soft power», chaque territoire valorise ses créateurs, ses patrimoines, et affirme sa vocation à l'universalité en donnant à percevoir ce qui peut être admiré de tous. Là, tous les champs créatifs peuvent être mobilisés, du son au visuel, du gustatif au tactile...

Sa Majesté le Roi, que Dieu L'assiste, accordait en 2014 Son Haut Patronage à deux grands événements de portée internationale : l'exposition «Le Maroc Médiéval» au Musée du Louvre à Paris, qui divulgua au monde, par l'image et les faits, l'omniprésence du Royaume au Nord de l'Afrique, son organisation administrative et militaire, son rayonnement culturel... et, presque simultanément, à l'Institut du Monde Arabe, une autre exposition majeure, «Le Maroc Contemporain», montrant ce que produisent aujourd'hui, sans entraves ni tabous, nos créateurs, artistes, peintres, sculpteurs, plasticiens, architectes, musiciens, poètes... Ces deux grandes manifestations, ainsi que les Discours Royaux prononcés en de multiples occasions, ont ouvert la voie aux territoires afin qu'ils osent se présenter au monde pour montrer la profondeur et l'extrême diversité de nos richesses partagées. C'est tout le sens de l'action de l'Agence de l'Oriental à l'international.

Entre le Discours Royal d'Oujda de 2003 et le Discours du Trône de 2014, onze années d'efforts et d'investissements publics massifs ont profondément modifié la réalité régionale de l'Oriental. A partir de 2014, l'accent mis sur les richesses patrimoniales et immatérielles pour promouvoir notre Région s'est traduit très concrètement en actions destinées à promouvoir l'image de marque régionale, mais aussi sa notoriété auprès des cibles prioritaires de sa communication : les décideurs, tous ceux qui sont en situation d'agir favorablement sur le développement durable de l'Oriental.

Cette Revue détaille trois principaux événements et en évoque beaucoup d'autres. Elle montre l'objectif permanent et différentes façons d'y contribuer par des partenariats aux formes multiples, avec des institutions comme avec des territoires à l'international. L'image d'une Région autrefois perçue comme enclavée et presque exclusivement agricole et minière en est définitivement changée : l'Oriental, pour ses habitants, ses diasporas, ses partenaires, les autres citoyens marocains ou l'étranger, c'est désormais aussi une terre de culture, de savoir et de création. Tous les auteurs qui ont ici apporté gracieusement leur contribution ont pris leur part de ces efforts et l'ont inscrite dans la permanence de la stratégie régionale. Qu'ils en soient remerciés, tout particulièrement en cette année qui voit Oujda distinguée par l'ALECSO, précisément pour sa dimension culturelle, par le titre de «Capitale de la culture arabe».

2018 confirme ainsi la pertinence d'une vision royale qui a sublimé un patrimoine régional autrefois en jachère et désormais rayonnant des mille feux d'une renaissance culturelle soucieuse d'honorer le Royaume et de s'affirmer à l'international.

La séduction des patrimoines ;
la conviction qu'ils sont exceptionnels.





Son Excellence
Chakib BENMOUSSA
Ambassadeur du Royaume
du Maroc en France

«L'Agence de l'Oriental a ouvert une voie par ses partenariats culturels novateurs à l'international»

L Le Royaume du Maroc et la République Française ont une conviction commune qu'ils traduisent en actes : le partage des cultures est une source d'enrichissement mutuel. Les deux pays sont et s'affirment résolument modernes tout en valorisant des patrimoines nationaux aux sources millénaires.

A l'Institut du Monde Arabe, des richesses civilisationnelles trop méconnues viennent à la rencontre des visiteurs du monde entier. Ici, nos cultures apprennent l'une de l'autre et confirment à chacun toutes les bonnes raisons du respect et de l'estime réciproques.

C'est avec bonheur que le Maroc vient dans ses murs se raconter un peu et donner l'envie de le découvrir plus. «Le Maroc Contemporain» fut la première opportunité saisie par l'Agence de l'Oriental pour promouvoir sa Région à travers ses créateurs ; un bon choix stratégique dans la logique des interventions multiples de cette Agence dans le champ culturel. Cette première participation s'est naturellement prolongée par la manifestation «Les chemins du Sacré». Les deux événements ont suscité beaucoup d'intérêt et d'enthousiasme des publics, parmi lesquels ceux des diasporas issues de l'Oriental.

Depuis de longues années, Sa Majesté le Roi Mohammed VI, rappelle à nos concitoyens et au reste du monde la richesse de notre culture. Il a fait ainsi de nos «patrimoines immatériels» l'une des clés de notre développement durable, ancrant définitivement notre modernité dans les tréfonds de notre histoire. Le Discours du Trône prononcé en juillet 2014 reste aujourd'hui le texte fondateur de cette approche et des programmes qui en découlent.

Le Royaume du Maroc s'honore de se donner à voir, à entendre, à lire, à comprendre... et même à consommer quand il s'agit de gastronomie ! Dans ce cadre, il ouvrira prochainement au cœur de Paris, sur le boulevard Saint-Michel que tant d'étudiants marocains ont arpenté, un Centre Culturel Marocain dédié à la création contemporaine. Sa Majesté le Roi Mohammed VI en avait fait l'annonce en 2016, en présence du Président de la République Française, précisément à l'IMA. En 2020, ce sera chose faite.

L'adresse est symbolique : c'est là, précisément au 115, que des générations de jeunes maghrébins vinrent parler indépendance et émancipation, puis développement et progrès. Le Maroc y installe un espace de promotion des cultures du Maroc et de rencontre avec les autres cultures. Cet espace restera largement ouvert sur le Maghreb et fera toute leur place à l'expression des territoires ; une nécessité à l'heure où le Royaume installe sa «Régionalisation avancée» et où le Préambule de sa nouvelle Constitution explicite l'acceptation des différences et la volonté du vivre ensemble dans le respect de toutes les composantes qui ont fondé son identité.

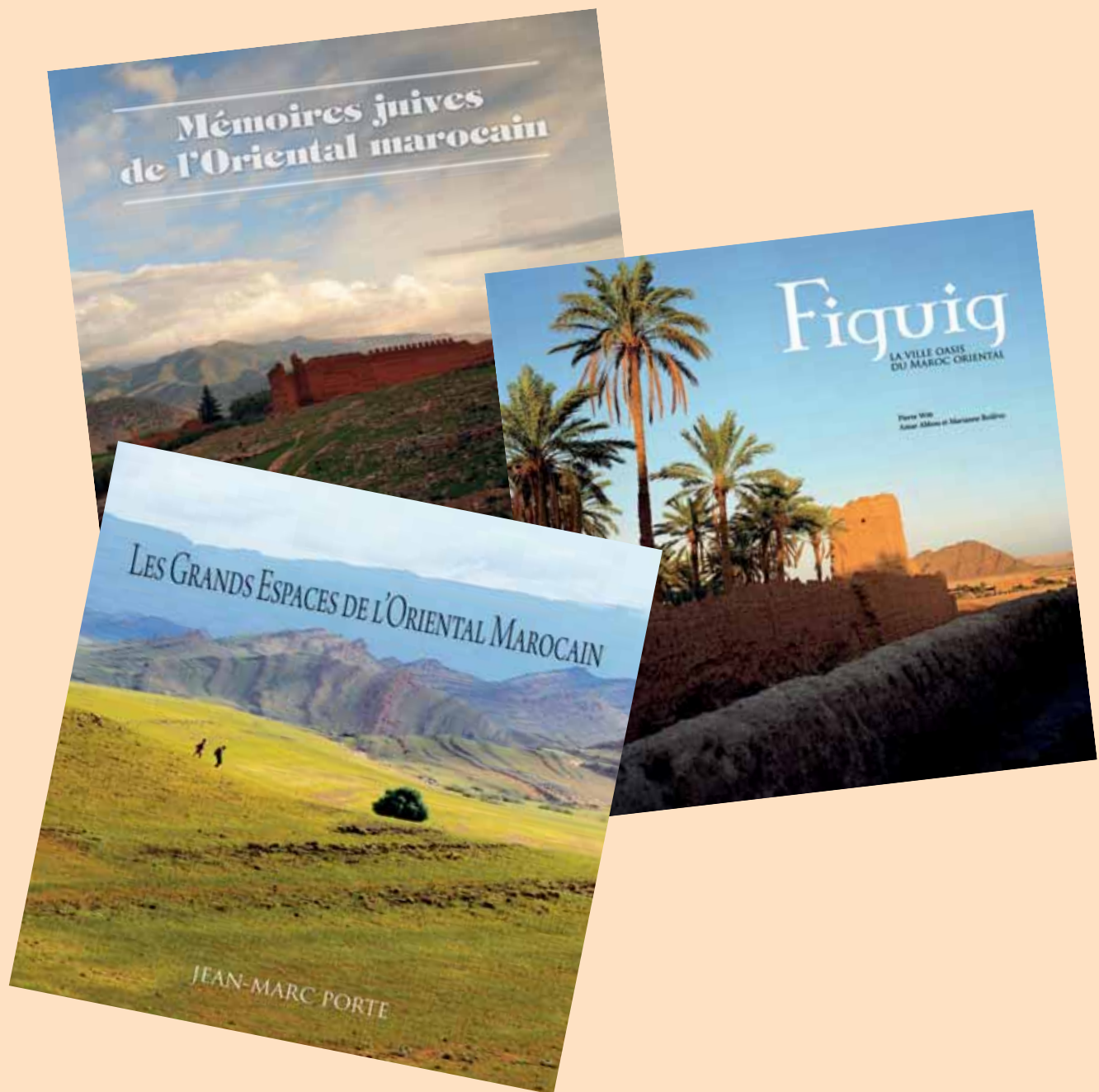
Sous cet angle, l'Agence de l'Oriental a ouvert une voie par ses partenariats culturels novateurs conclus à l'international. La promotion de la notoriété et de l'image de marque régionales, en s'appuyant sur les créateurs et les patrimoines régionaux, est un concept fort. L'ambassade du Royaume en France lui apporte donc tout son soutien.

ORIENTAL

.MA

Beaux Livres

La séduction des patrimoines ;
la conviction qu'ils sont exceptionnels.





Son Excellence
Mohamed AMEUR
Ambassadeur du Royaume
du Maroc en Belgique

«Le processus de développement régional au Maroc s'appuie aussi sur de forts échanges culturels»

Les coopérations développées entre les deux Royaumes sont nombreuses et fécondes.

La Région de l'Oriental en est un partenaire privilégié ; un intérêt spécifique qui traduit une réalité démographique et culturelle, car nombre de familles d'origine marocaine en Belgique sont issues de cette Région.

Il s'ensuit que les deux sociétés civiles trouvent sans difficulté des relais dans les deux pays, à travers des élus comme via des Organisations Non Gouvernementales motivées et agissantes, pour bien coopérer et échanger ensemble.

Les champs couverts par ces partenariats sont nombreux, liés aux démarches classiques de développement, mais aussi à la connaissance, grâce à la participation très active de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda.

Les coopérations décentralisées sont plus récentes mais elles ont déjà pris une ampleur singulière et très significative. Dans l'Oriental, des jumelages fructueux sont installés et dynamiques depuis plusieurs années, par exemple entre les villes de Nador et Malines, Berkane et Saint-Gilles, mais aussi entre la Commune rurale de Aïn-Bni-Mathar et la Province de Jerada, avec la Commune bruxelloise de Saint-Josse-ten-Noode.

L'Agence de l'Oriental les soutient et s'y implique, en particulier dans les domaines de la santé, de l'éducation, et de la culture. C'est d'ailleurs dans ce cadre que s'est tenu l'évènement «Saint-Josse, Place pour Tous», dont la Province de Jerada, partenaire de jumelage, fut l'invité d'honneur.

Des artistes plasticiens ainsi que plusieurs autres personnes de culture sont venus de l'Oriental pour y présenter à la fois un peu des immenses patrimoines matériels et immatériels de la Région, mais aussi des créations contemporaines souvent dédiées à cette manifestation, conçues et réalisées pour l'occasion. Avec la complicité des élus et de la société civile, ils ont investi la ville dans plusieurs de ses espaces les plus prestigieux, y compris des lieux publics extérieurs, ce qui n'a pas manqué d'interpeler tous les publics.

L'Agence de l'Oriental a rendu possible et organisé cette manifestation. Ceci souligne à quel point le processus de développement régional au Maroc s'appuie aussi sur de forts échanges culturels dans lesquels l'image de marque de la Région de l'Oriental se joue pour partie sur sa richesse patrimoniale et le dynamisme de ses créateurs.

Nos partenaires savent désormais que le Royaume du Maroc est entré dans la réalité concrète de sa «Régionalisation avancée» et que les interlocuteurs appropriés des collectivités européennes sont bien leurs homologues marocains.

Cette promotion régionale territorialisée souligne la diversité des cultures locales et des composantes diverses qui ont fait le Maroc d'aujourd'hui, ce que ne manque pas de reconnaître et valoriser la nouvelle Constitution marocaine, voulu par Sa Majesté le Roi Mohammed VI, que Dieu L'assiste.

L'évènement de Saint-Josse et la part active qu'y a pris son invité d'honneur, la Région de l'Oriental, montrent bien la réalité de la décentralisation des activités culturelles dans le Royaume et l'enthousiasme que nos territoires savent susciter dès lors qu'ils ont l'opportunité de donner libre accès aux cultures qu'ils portent et aux créateurs que leur vie artistique stimulante a su générer.

Les arts et patrimoines marocains sont honorés au plus haut niveau



Sa Majesté le Roi Mohammed VI inaugure l'exposition «Trésors de l'Islam en Afrique, de Tombouctou à Zanzibar» à l'Institut du Monde Arabe, le 06 mai 2017, en compagnie du Président de la République française Monsieur François Hollande, de Son Excellence Monsieur Chakib Benmoussa, Ambassadeur du Royaume du Maroc en France, et de Monsieur Jack Lang, Président de l'IMA



Son Altesse Royale la Princesse Lalla Meryem et le Président français Monsieur François Hollande inaugurent l'exposition «Le Maroc Contemporain» à l'IMA le 14 octobre 2014



Monsieur Jack Lang accueille l'exposition «Les Chemins du Sacré» en présence de Son Excellence l'Ambassadeur du Maroc en France, Monsieur Chakib Benmoussa



Son Altesse Royale la Princesse Lalla Meryem et Monsieur Jack Lang accueillent Monsieur François Hollande, Président de la République française, au vernissage de l'exposition «Le Maroc Contemporain»



Jack LANG
Président de
l'Institut du Monde Arabe

Tous les SENS sollicités pour approfondir la découverte de l'Oriental Marocain

L'ancien Ministre français de la Culture et actuel Président de l'IMA est d'abord et à l'origine l'homme qui porta la culture, notamment le théâtre, dans sa Région. Ce profil de provincial «monté» à Paris contribue sans doute à l'écoute particulière qu'il apporte désormais aux Régions.

L'Agence de l'Oriental apparaît, depuis maintenant près de quatre ans, comme un partenaire privilégié de l'Institut du Monde Arabe. La première collaboration fructueuse a vu le jour en 2014 lors de l'exposition sur «Le Maroc Contemporain», dédiée à l'effervescence créatrice marocaine.

Outre le soutien à cette manifestation d'envergure internationale, l'Agence de l'Oriental avait réussi à présenter avec brio, au début de l'année 2015, une exposition intitulée «Entre nous, être nous l'Oriental marocain». Mettant en lumière treize artistes marocains, elle montrait la diversité des expressions plastiques, musicales et poétiques, tout comme la richesse de ces créations. Un bel ouvrage témoigne encore de cet événement qui enchantait le public de l'IMA.

Fort de ce succès, en 2017, l'exposition «Les Chemins du Sacré» continua à faire découvrir aux visiteurs de l'IMA et aux Français, la richesse créatrice et spirituelle de cette belle Région.

Arts plastiques, musiques, danses, conférences, lectures, tous les sens étaient sollicités pour approfondir la découverte de l'Oriental marocain. Il existe à présent un lien fort qui unit l'IMA à l'Agence de l'Oriental, dans la volonté de mieux faire connaître les richesses du Maroc.





Azzeddine ABDELOUHABI
Enseignant en arts plastiques
(Amiens-France)
Président de l'association
Réseau d'Art-A48

Dix ans de création artistique dans l'Oriental Marocain

*Natif de la Région,
l'auteur, créateur
plasticien formé et
expérimenté, s'est
très tôt dévoué aux
événements dédiés
à l'art contemporain.
Militant associatif,
mais aussi critique
d'art et analyste, il
a été Commissaire
des manifestations
soutenues par
l'Agence de
l'Oriental en Europe.*

*L'État a
donné un
coup de fouet
à la création
artistique.*

L'art en mouvement

En juillet 2017, une exposition intitulée «Les chemins du sacré dans l'Oriental Marocain» a pris place à l'Institut du Monde Arabe à Paris. Cet événement culturel pluridisciplinaire était l'aboutissement d'une démarche menée durant une dizaine d'années dans la Région, à plusieurs visées :

- valoriser les artistes créateurs de l'Oriental et leur rendre hommage ;
- utiliser la culture comme un moyen de communication d'une Région qui souffre d'un manque de visibilité nationale et internationale.

Cette exposition, comme celle de janvier 2015, «Entre nous ; Être nous l'Oriental Marocain» dans les mêmes lieux, ou celle de 2016 à Bruxelles, «Saint-Josse, place pour tous», est le fruit d'un travail acharné autour de la question culturelle et de la place de l'art dans le développement régional.

Un souffle de renouveau

Cette approche de l'action culturelle avait débuté avec le siècle : on assistait à une effervescence de la création contemporaine à Oujda et dans la Région.

Qui a motivé un tel renouveau ?
Comment pérenniser ces expériences esthétiques audacieuses et inédites ?
De quelle manière développer encore la scène artistique et l'enrichir ?

Il est manifeste que, dans le sillage du discours royal du 18 mars 2003, la Région a connu un renouveau radical en matière d'infrastructure culturelle. A Oujda, deux galeries d'art ont été construites dès 2008. La première, à l'entrée Nord de la ville, affiche son architecture audacieuse et son aspect résolument contemporain. La seconde jouxte la médina et s'intègre parfaitement à l'urbanisme de l'ancienne ville. Un troisième site, intégré au grand théâtre Mohammed VI ouvert en 2014, complète ce dispositif. Dans le même élan, d'autres structures privées et publiques, comme l'aéroport, le CHU, les lycées, les écoles, les hôtels... ont adopté cette posture et développé des espaces d'exposition.

Ce renouveau de l'infrastructure a libéré le potentiel artistique des créateurs de l'Oriental. Il a aussi permis de développer des initiatives sans précédent. Aussi, des rencontres d'art régionales, nationales et internationales, ainsi que des festivals d'art contemporain se sont mis en place. Tout ceci a déclenché une offre artistique variée.

Le rôle de l'État est incontestable car il a installé la base : les équipements culturels, condition de l'émergence. Il a ensuite, par des outils - comme les subventions - donné un coup de fouet à la création artistique. De ce point de vue, l'art et la culture sont fondamentalement politiques.

Ils émanent d'une volonté des pouvoirs publics et de la sensibilité des élus, à laquelle il faut ajouter l'implication positive de la société civile.

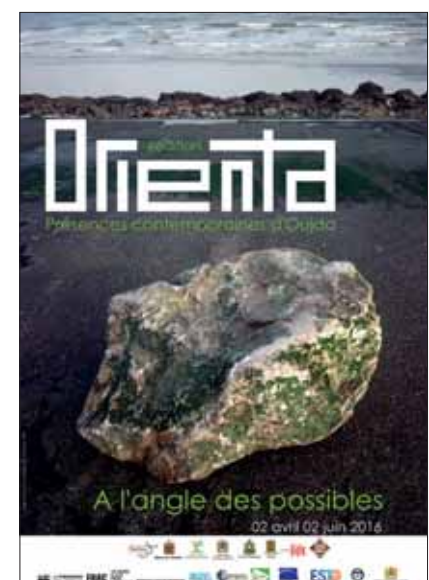
Ancrage de l'action artistique et culturelle dans la Région

Dès 2010, l'association Réseau d'Art A-48 a mis en place le premier festival dédié à la création contemporaine, initiative soutenue par l'Agence de l'Oriental, le Conseil Régional de l'Oriental et la Direction Régionale du Ministère de la Culture. Cette démarche inédite a mis en parallèle les créations locale, nationale et internationale, afin de décloisonner la Région sur le plan culturel. Pari réussi : des artistes pionniers marocains comme Mohamed Kacimi, Mohamed Melehi, Chaïbia... ont été montrés pour la première fois à Oujda. Les artistes oujdis ont investi à leur tour les espaces publics comme les places, les jardins... Ils ont exposé des œuvres sous forme d'installations, de vidéos et de performances. Des artistes de la diaspora ont pris part à cette première exposition. Tout ceci était accompagné d'une réflexion sur la situation de l'art contemporain au Maroc. Il s'agit sans aucun doute d'un acte fondateur.

Le festival «Orient'Art Express», devenu «Orienta» en 2016, a continué ce travail de fourmi en s'ouvrant davantage sur le monde de l'art. Après la valorisation de l'artiste local, l'ouverture sur les artistes marocains de la diaspora, puis d'autres Régions, les organisateurs ont souhaité intégrer des expériences artistiques du monde. Ainsi, dès 2013, l'artiste plasticienne franco-marocaine Dalila Alaoui a assuré le commissariat de la troisième édition du festival avec un projet inédit : «Histoire2rives». Sa démarche consistait à mettre en avant le rapport de l'artiste des différentes rives du monde tout en s'interrogeant sur la relation étroite entre les lieux de création et l'œuvre d'art.



En 2014, Abdelkader Damani, Commissaire d'origine algérienne, a conçu la cinquième édition sous la forme d'un projet intitulé «Ne pas se séparer du monde» : une tentative de rejouer le voyage d'Ibn Battûta comme une partition, une «nouvelle expérience» de l'exposition à verser au «conte» de l'histoire de l'art. A l'image d'Ibn Battûta, le spectateur était invité à errer d'un lieu à l'autre, recomposant les voyages intimes des artistes pour en faire un seul récit : le sien. Chaque lieu représentait une étape d'un voyage entendu dans toutes ses dimensions : exploration de soi, exploration du monde, expérience de l'altérité... Dans ce parcours, l'art contemporain côtoyait les textes d'Ibn Battûta, ses descriptions du monde comme Tuhfat al-nuzzar fi gara'ib al-amsar wa-'aga'ib al-asfar. Pour la sixième édition en 2016, deux Commissaires, Christophe Boulanger et Brahim Bachiri, ont réalisé le projet «À l'angle des possibles», construit comme une déambulation dans la ville d'Oujda pensée comme une ville-monde. Ce projet était imaginé en écho à l'édition précédente, pour laquelle Abdelkader Damani avait proposé la figure de l'artiste comme arpenteur du monde.





Le visiteur, muni d'un petit guide, pouvait partir à la rencontre d'œuvres inédites créées pour l'occasion en différents lieux de la ville et mis en regard avec son quotidien ; une nouvelle appréhension de la cité, de ces espaces connus et parfois oubliés. Les organisateurs entendent ancrer une pratique artistique particulière et novatrice dans l'Oriental en favorisant un dialogue artistique entre les commissaires invités afin de s'inscrire dans une histoire de l'art universelle. Oujda devient ainsi une force de proposition artistique, identifiée comme un lieu fertile, capable de produire une pensée esthétique.

L'artiste de l'Oriental en formation continue

Le manque d'écoles spécialisées et de formations universitaires en matière d'art a toujours été un handicap majeur pour les artistes de l'Oriental, car la seule formation dispensée dans la Région s'arrête au baccalauréat, option Arts appliqués, proposée au lycée Mehdi Ben Barka d'Oujda.

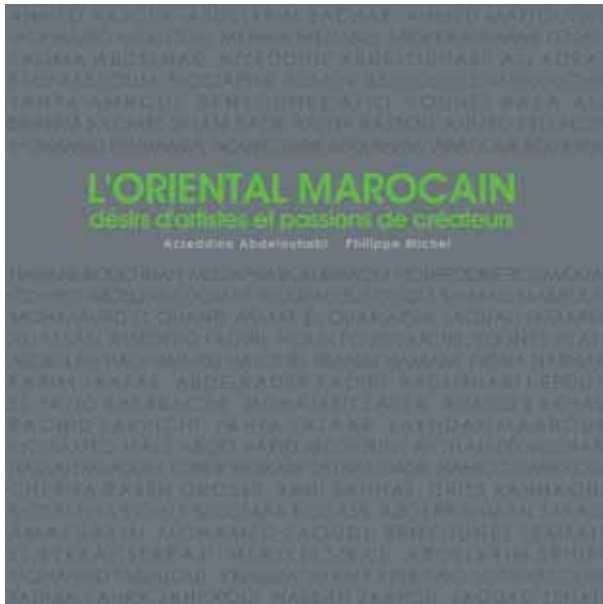
La démarche de l'association Réseau d'Art A-48, à travers le projet *Oriental*, répond au désir de mettre l'accent sur la médiation culturelle afin de permettre au plus grand nombre d'appréhender la création contemporaine en lien avec les enseignements et dans sa relation à l'histoire des arts en particulier. *Oriental* souhaite ainsi contribuer au développement culturel et artistique de l'Oriental en inscrivant son projet dans une dynamique locale et régionale, mais aussi participative envers tous les publics : établissements scolaires et universitaires, structures associatives... Cette approche transversale axée sur la création et la réflexion a développé chez les artistes une volonté d'aller de l'avant. Elle les a incités à élargir leurs références artistiques et culturelles et à tirer profit de nouveaux langages et des moyens plastiques pour développer imaginaire et singularité.

Ce pas - que nous pouvons qualifier d'historique - a ouvert la voie et l'envie aux artistes d'explorer d'autres démarches, d'autres expériences... La confrontation avec les artistes venus d'ailleurs a impulsé chez les artistes locaux des interrogations sur la perception, le rapport au spectateur et au lieu d'exposition. Ces mêmes artistes ont commencé à questionner une pratique artistique basée sur la seule bi-dimensionnalité du tableau classique pour s'intéresser davantage à la place de l'œuvre dans l'espace et sa lecture par le public ; la démarche s'est définitivement tournée vers l'art contemporain. Les pratiques plastiques innovantes des artistes d'Oujda traduisent une volonté de questionner l'environnement dans lequel ils évoluent, d'interroger la place de l'art et de l'artiste dans la société. L'art est devenu un moyen pour dire le monde, le connaître et se l'approprier.

L'Agence de l'Oriental soutient le développement culturel

L'Agence de l'Oriental offre aux artistes et aux associations culturelles un apport structurant par sa politique de soutien et son aide à la diffusion et l'édition. Ainsi, nombres de publications, catalogues ou monographies, ont été réalisées en une décennie. Avec Réseau d'Art A48, l'Agence a édité en 2015 un beau livre intitulé : «L'Oriental Marocain, désirs d'artistes et passions de créateurs», retraçant l'histoire régionale des arts plastiques et présentant les artistes majeurs de la Région, initiative unique au Maroc. Ce beau livre, conçu comme une contribution au développement des arts plastiques dans la Région, traduit une volonté stratégique de l'Agence de l'Oriental.

Précieux pour les chercheurs, les professionnels de l'art et pour les artistes eux-mêmes, l'ouvrage donne un panorama complet de la création plastique dans l'Oriental Marocain.



Il procure un regard rétrospectif qui permet aussi d'évaluer la situation actuelle comme celle du passé, ainsi que de percevoir les perspectives de cette production riche et variée.

Des partenariats internationaux

La politique de soutien reste nécessaire pour développer des projets d'envergure, alliant l'artiste au public régional et créant les conditions du bon épanouissement de l'expression artistique dans la Région, pour affirmer une identité forte de l'Oriental dans le Royaume. *« Cette ouverture au monde signifie réciproquement l'ouverture du monde aux créateurs de l'Oriental. La circulation des artistes comme celle des œuvres en est grandement facilitée »*, écrit Mohamed Mbarki, Directeur Général de l'Agence de l'Oriental.

Placer l'artiste au cœur d'une politique culturelle instaurant de bonnes conditions pour créer, donner à voir ses œuvres et se professionnaliser, telle était la volonté partagée de l'Agence de l'Oriental et de Réseau d'Art A-48. Dès 2011, les artistes régionaux ont commencé à exposer lors de multiples événements prestigieux, au Maroc et ailleurs.

La participation de nombreux artistes de la Région dans différentes éditions des biennales de Casablanca et Marrakech, aux Rencontres d'art de Rabat, et dans bien d'autres cadres, en a été facilitée.

« Entre nous ; Être nous l'Oriental Marocain » première exposition à l'IMA

En 2015, l'Agence a franchi un nouveau pas en inscrivant la Région dans la grande exposition « Le Maroc contemporain » organisée à l'Institut du Monde Arabe (IMA) à Paris. Elle réunissait 80 créateurs marocains de toutes disciplines et a démontré la vitalité et la richesse de la création contemporaine dans le Maroc d'aujourd'hui. Au neuvième étage de l'institution, les artistes de l'Oriental se sont inscrits dans cette dynamique et ont montré des œuvres résolument contemporaines harmonisées au contexte de la Région de l'Oriental. L'exposition « Entre Nous ; Être nous l'Oriental Marocain », autour d'une quinzaine d'artistes de l'Oriental, a démontré la vitalité et les démarches avant-gardistes des peintures, vidéos, photographies, installations, poésie, chorégraphies contemporaines et musiques issues de cette Région, terre de croisements fertiles et de rencontres. Cet événement ne s'est donc pas contenté des arts visuels et il a donné toute sa place à d'autres expressions ; jusqu'à l'art culinaire. Cette manière de faire sera la marque de fabrique des trois rencontres organisées à l'international.

Par cette démarche intelligente et novatrice, l'Agence a promu les artistes de l'Oriental et son patrimoine immatériel, dans le cadre d'une stratégie d'image de marque et de notoriété pour l'Oriental. À l'heure où le Maroc s'installe dans la Régionalisation avancée inscrite dans sa nouvelle Constitution, l'émergence régionale oblige à l'affirmation des productions et des identités des Régions.

Oriental 2018, septième édition

Le titre retenu pour cette nouvelle édition, « L'Horizon des choses », veut renvoyer d'une certaine façon aussi à la question du regard porté sur l'autre, à la frontière entre soi et autrui et aux moyens de représentation de son altérité.

Le catalogue de la première exposition des artistes de l'Oriental à l'IMA en 2015



La politique de soutien reste nécessaire pour développer des projets d'envergure.

«Saint-Josse, place pour tous», exposition à Saint-Josse, Commune bruxelloise

Un an plus tard, à Bruxelles, capitale européenne, événement annuel «Saint-Josse, Place pour Tous» : pour sa quatrième édition, la Commune de Saint-Josse-ten-Noode invite la Région de l'Oriental afin de valoriser ses territoires, sa diversité artistique, sa culture et son histoire. Pour cela, sont investis des lieux symboliques, comme le Parlement francophone de la Région de Bruxelles-Capitale, et des lieux dits culturels : la Place Saint-Josse, l'Académie des Beaux-Arts, le Musée Charlier, le Square Armand Steurs, le Foyer Européen, le jardin de l'Hôtel communal et la Bibliothèque communale. Ainsi est né : «Parcours d'artistes, Oriental».

Un événement culturel et artistique doit jouer sur les symboles. Ainsi, l'inauguration de l'événement s'est déroulée au Parlement francophone bruxellois, avec sa Présidente, Julie de Groote, qui a ouvert la soirée, et la Ministre-Présidente, Fadila Laanan, originaire de l'Oriental Marocain, l'Echevin des relations internationales et de la coopération, Eric Jassin, ainsi que de Marc Cools, Président de l'Association Ville et Communes de Bruxelles. Étaient aussi présents des Échevins bruxellois, des élus, de hauts fonctionnaires, ainsi que des personnalités marocaines, les ambassadeurs du Royaume du Maroc en Belgique, des élus de la Région de l'Oriental et des membres de la société civile régionale.

Cette soirée a été agrémentée chaleureusement par la prestation de l'artiste marocaine Bayane Belayachi, chanteuse de Gharnâti, style de musique andalouse caractéristique de la ville d'Oujda. Trois artistes de l'Oriental, Bahi Rahhal, photographe, Sameh Derouiche, poète, et El Yazid Kherbach, plasticien, ont jumelé deux arbres : le premier se trouve à Gafait, oasis de l'Oriental Marocain.

Le second, classé monument historique, orne le jardin de la Commune de Saint-Josse-ten-Noode.

Des pavés, stockés après rénovation d'une voirie communale, ont même servi de support et de matériau à certains artistes pour réaliser leurs œuvres, offrant une vision singulière sur la mémoire de la Commune de Saint-Josse. Véritables regards croisés entre une sélection d'artistes contemporains venus de l'Oriental présenter leurs travaux et un artiste européen qui a choisi l'Oriental pour source d'inspiration, cette exposition a cheminé via la sensibilité de 16 artistes qui ont investi, par la peinture, le dessin, l'installation, la sculpture, la vidéo et la photographie, six espaces largement ouverts sur la ville. Chacun a pu découvrir, au gré de sa déambulation, la diversité des démarches, des supports et des thèmes.

Ce «Parcours Oriental», empreint de tolérance, de paix et d'altruisme, a émerveillé les spectateurs de tous âges. Les expositions ont été des moments de partage entre différents publics, dont des habitants de Saint-Josse et visiteurs bruxellois venus nombreux découvrir des créations originales. Il s'agissait pour nos artistes de dialoguer avec la mémoire de cette Commune et de porter un regard actif sur son histoire et son contexte social, car les Tennennois d'origine marocaine constituent la deuxième communauté étrangère. L'objectif était donc double : valoriser l'artiste de l'Oriental Marocain, mais aussi montrer une image positive du Maroc aux habitants. Nous étions en 2016 : quelques mois à peine après les actes terroristes en Belgique.

«Les chemins du sacré dans l'Oriental Marocain», deuxième exposition à l'IMA

L'exposition «Trésors de l'Islam en Afrique, de Tombouctou à Zanzibar» à l'IMA était consacrée aux liens étroits entre le monde arabo-musulman et l'Afrique subsaharienne.



Du passé au présent, l'exposition interrogeait les processus de transmission et d'appropriation de l'Islam par les peuples africains. Nous y avons aussi noté une fois encore un manque : les circuits mis en avant par les Commissaires présentaient la seule route de Sijilmassa au Maroc et oubliaient l'un des chemins les plus importants, celui de Figuig, qui a participé à introduire l'Islam en Afrique, notamment à Tombouctou, et influencé durablement l'idée du sacré dans les régions subsahariennes. Le thème du sacré - manifestation de quelque chose qui n'appartient pas à notre monde - évoqué sur des objets faisant partie intégrante de notre univers «mondain», «profane», traversait l'exposition «Trésors de l'Islam, de Tombouctou à Zanzibar». Notre manifestation «Les chemins du sacré dans l'Oriental Marocain» s'inscrivait et s'appuyait sur sa démarche et son approche pluridimensionnelle. Elle se présentait comme une diversité de chemins à parcourir, invitations à réfléchir sur le caractère sacré des objets qui nous entourent, sur la spiritualité qui nous élève et sur la création artistique qui transcende le caractère éphémère de notre vie.

L'exposition soulignait les corrélations étroites entre l'Oriental Marocain et les cités sub-sahéliennes, via la ville de Figuig, ainsi que la propagation de l'idée du sacré au-delà des frontières régionales. Nous avons donc interrogé la notion du sacré ainsi que la manière de la matérialiser dans les expressions artistiques et les objets anodins du quotidien. Pour ce faire, nous avons conçu cette exposition comme des chemins entrecroisés. La juxtaposition d'œuvres contemporaines et d'objets patrimoniaux souligne la continuité, à travers les siècles, de ce cheminement spirituel. Elle mobilise l'art contemporain, l'histoire et l'ethnologie. Nous avons, par exemple, interrogé des habits comme le haïk et la djellaba en laine, portés par nos femmes et nos hommes.



L'Institut du Monde Arabe accueillait l'exposition «Trésors de l'Islam, de Tombouctou à Zanzibar» et notre exposition corrélative : «Les Chemins du Sacré dans l'Oriental Marocain»

Nous avons confronté les écrits à ce sujet de Jean de Besancenot dans son étude de 1935, avec un vrai haïk emprunté aux collections de l'Ecomusée de Ahfir (Oriental Marocain) et à une œuvre d'une artiste contemporaine, Salima Abdelhak, qui axe son travail plastique sur cette tenue. De la même manière, nous avons mis en parallèle, une vraie djellaba en laine de la fin du XIX^{ème} siècle (collection privée) à une photographie de Cheikh Hamza Boutchichi, soufi et résistant à la présence française, dès le début du XX^{ème} siècle, à l'instar des grands Cheikhs de la Zaouia Tijania en Afrique de l'Ouest. Nous avons aussi exposé des œuvres de Ahmed Hajoubi.

Cette exposition dit surtout une volonté partagée de dialoguer avec l'autre.

Cet artiste travaille la laine comme matériau de ses créations plastiques contemporaines...

On retiendra notamment le «Chemin du savoir», animé par le Professeur Mostapha Benhamza, Président des Oulémas de la Région de l'Oriental, qui a exposé les positions de l'Islam vis-à-vis de l'art et de la culture, et mis en avant les valeurs de tolérance et de paix qui doivent régir les rapports aux autres, tous les autres.

Les «Chemins de l'histoire et des contes» ont fait ressurgir la mémoire de la Région à travers des histoires d'ogresses et de héros. «*Le conte doit nous aider à transmettre ces mêmes valeurs de respect et d'altruisme*» a souligné Najima Thay Thay, ancienne Ministre native de l'Oriental, universitaire et chercheuse, spécialiste du patrimoine immatériel au Maroc. Les Professeurs Badr Maqri et Amar Abbou ont insisté sur l'histoire des villes d'Oujda et Figuig, ainsi que sur les liens avec l'Afrique subsaharienne, notamment Tombouctou.

- «Chemin des corps» (sur une chorégraphie contemporaine réalisée par Anima, Lutz Wachendorf et Zaky Hamza, jeunes artistes issus de l'émigration marocaine en Allemagne) ;
- «Chemin des goûts» (dégustation de savoureuses spécialités de l'Oriental Marocain, des mets truffés de symboles et de références spirituelles), des chemins que les visiteurs ont été très nombreux à emprunter.

Cette manifestation inédite témoigne, comme le souligne Mohamed Mbarki, d'une profonde volonté d'ouverture et de partage : «*Elle interpelle cette spiritualité qui nous élève et magnifie les créations artistiques par lesquelles l'intemporel illumine l'éphémère de nos quotidiens. Cette exposition dit surtout une volonté partagée de dialoguer avec l'autre...*».

Et demain...

Une exposition constitue un discours car elle est porteuse de sens ; elle est aussi un moyen de communication. Nous avons conçu ces expositions afin qu'elles orientent le visiteur vers des objets de réflexion, dans l'espace, mais aussi conceptuellement. Elles ne peuvent donc se réduire à un simple accrochage mettant en relation le visiteur avec les choses exposées : elles sont la création d'un événement en symbiose avec le contexte dans lequel il évolue.

Ces expériences furent sans aucun doute très enrichissantes pour nous tous, pour l'institution commanditaire, l'Agence de l'Oriental, l'association Réseau d'Art A-48 qui a œuvré à la programmation artistique, et surtout pour les artistes qui ont bénéficié de vitrines importantes.

Ces événements ont fait connaître l'Oriental et démontré sa vitalité artistique et culturelle. Le choix de faire de Oujda la capitale 2018 de la culture arabe, n'est pas anodin : il confirme le chemin accompli.



«La destruction de l'ego», chorégraphie contemporaine, Anima, Lutz Wachendorf et Zaky Hamza (vivent et travaillent à Aachen, Allemagne), 2017, IMA

Nous avons donc construit cette exposition comme une multitude de «Chemins» :

- «Chemin du savoir, de l'histoire, des contes, des harmonies» (porté par la musique soufie) ;



Concert de musique du style Gharnâti d'Oujda par le groupe Lissane Eddine Ibn Al khatib, sous la direction de Cheikh Ahmed Tantaoui, au milieu des livres anciens venus de l'Oriental et des œuvres plastiques de nos artistes

L'évolution de notre démarche conduit à un ancrage plus profond de l'art et de la culture dans notre Région par le développement de rencontres entre les artistes et les professionnels de l'art. Nous voulons également favoriser les dialogues avec d'autres artistes du monde et montrer notre capacité à nous ouvrir sur les expériences des autres. Nécessairement, cela passera par des résidences d'artistes dans l'Oriental et par des partenariats avec des structures professionnelles au Maroc et à l'étranger. Nous devons pour cela cultiver les jumelages avec les villes avec lesquelles nous sommes déjà en partenariat et développer la culture du réseau artistique (commissaires d'exposition, galeries, centres d'art, artistes...).

Nous devons aussi veiller à la vie matérielle de nos artistes en leur procurant des occasions de vendre leurs œuvres. Un créateur est aussi un travailleur, producteur d'objets et non un simple rêveur. Développer un marché régional de l'art va obligatoirement nécessiter l'implication du secteur privé et la relance de la commande publique.

Aussi, d'autres professionnels de l'art doivent prendre le relais et s'engager dans l'accompagnement des artistes et des expositions. Ainsi, l'exposition collective des artistes de l'Oriental «Art Terminus» tenue récemment à l'hôtel Atlas Terminus d'Oujda fut une réussite à approfondir.

Enfin, il n'est pas imaginable de développer l'art dans un territoire sans la formation de ses artistes. On peut envisager dans le cadre de la Technopole d'Oujda et aux côtés du Campus du savoir, un pôle d'art et de culture : École des beaux-arts, Musée et centre d'art...

Pour cette raison, l'Association Réseau d'Art A-48 a établi des contacts avec l'Institut Supérieur des Beaux-arts de Tétouan et les Écoles des Beaux-arts du Nord de la France pour imaginer une collaboration dédiée à la création d'une école de beaux-arts dans la Région de l'Oriental. Oujda renouerait ainsi avec son histoire puisqu'elle fut la première ville marocaine à accueillir une école de ce genre dès 1915. Ce pôle culturel participerait à la dynamique de la ville et ferait d'Oujda une vraie capitale culturelle régionale.

Vues de l'exposition «Entre nous, Être nous l'Oriental Marocain»



Installation participative de l'artiste Sandra Ancelot, technique mixte, dimensions variables, 2015, IMA



Ahmed Fakir, Président de l'Association Zyriab de musique Gharnâti, et Françoise Attan, qui chante l'art andalou, ont animé l'évènement



Chorégraphie «Identité» de l'artiste Hind Benali

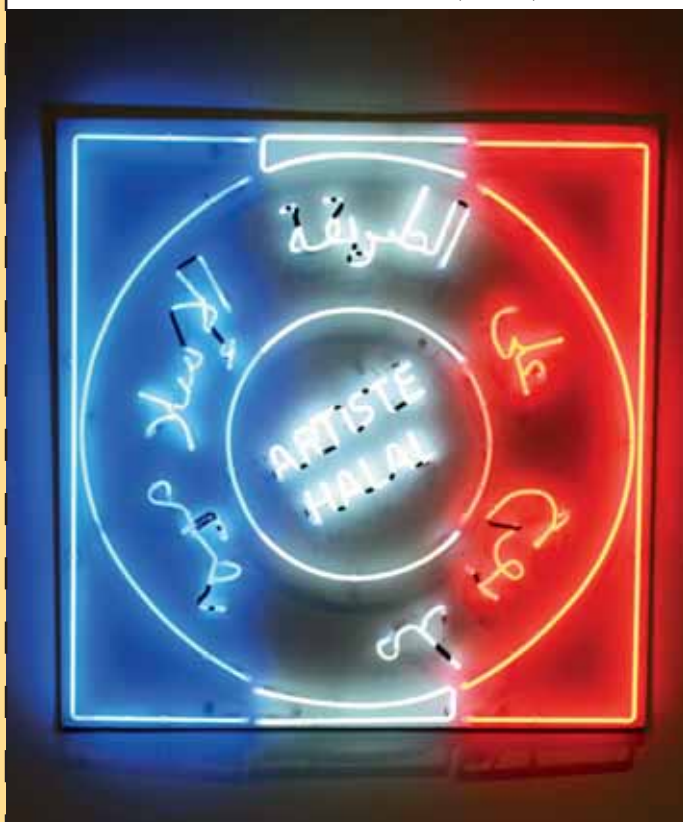
Vues de l'exposition «Entre nous, Être nous l'Oriental Marocain»



«Pains de sucre, pains d'amour», installation de El Yazid Kherbache, pains de sucre sculptés, dimensions variables, 2015, IMA



«Échos», poésie de Sameh Derouich, installation, technique mixte, 2015, mise en espace par Azzeddine Abdelouhabi. IMA



«Artiste Halal», Brahim Bachiri, calligraphie en néons, dimensions variables, 2015, IMA



«Je meurs pour que vous viviez 2», de Dalila Alaoui, soie, dessin, empreinte, paillettes et peinture sur tissu, 2015, IMA

Témoignage



Asmae ELOUARIACHI

L'artiste est aussi Professeure d'arts plastiques à Oujda.

Elle inscrit son œuvre dans l'errance et la rencontre.

Ses participations aux expositions sont nombreuses, au Maroc et en Europe.

J'ai participé en janvier 2015 à l'exposition «Entre nous, l'Oriental Marocain» à l'Institut du Monde Arabe dans le cadre de l'exposition «Le Maroc Contemporain». L'accueil a été de qualité et mon travail fut valorisé.

Faire connaître ainsi des artistes de l'Oriental pour promouvoir cette Région est un choix responsable. Les travaux de l'exposition étaient diversifiés et méritent réflexion. J'avais choisi de participer avec une installation intitulée «Silhouettes au féminin», qui regroupe une succession de seize silhouettes filiformes suspendues rappelant la femme de l'Oriental en haïk : costume traditionnel devenu rare aujourd'hui. C'était pour moi une sorte de témoignage de la mémoire de notre passé.

Permettre aux artistes de l'Oriental d'exposer à l'étranger, tout particulièrement à l'IMA, est un moyen formidable de valoriser nos créations et de faire connaître la richesse artistique de notre Région, encore trop méconnue.

Ce genre d'expositions apporte aux artistes : une bonne expérience hors de l'Oriental, des rencontres et confrontations avec d'autres artistes et une certaine valorisation. Il aide aussi la Région de l'Oriental à sortir de son enclavement culturel au Maroc et lui donne sa vraie image, riche en culture artistique. Cependant, plusieurs facteurs n'ont pas favorisé le meilleur aboutissement de cette démarche. Cette exposition méritait de durer plus que trois jours. Il y a également l'insuffisance de la communication pour sensibiliser un large public à cette manifestation qui se voulait ambitieuse.

Il aurait été primordial d'associer davantage de médias français pour faire connaître les artistes et l'événement, avec un suivi et une valorisation par la presse marocaine. De fait, il n'y a pas eu assez de visiteurs pour que l'impact puisse être évalué correctement. Toutefois celles et ceux qui ont répondu présent ont pu découvrir une Région riche aussi de ses artistes...

Au cœur de notre Oriental, l'artiste se trouve régulièrement en recherche de la valorisation de son travail artistique. Il n'y a pas une réelle reconnaissance de notre travail malgré les efforts déployés par des structures associatives. L'impact est encore trop limité à notre ville Oujda. En plus le manque d'amateurs et de collectionneurs d'art ne permet pas à l'artiste de poursuivre son travail de création. En plus, notre culture maintient trop la femme en arrière-plan ; la femme artiste aussi.

Ainsi, sur les douze artistes présents à cet événement, j'étais la seule femme. Il y avait certes la poétesse Rabia Maghyouss, mais cela reste insuffisant. La femme artiste de l'Oriental n'est pas encore reconnue. Moi je dois en grande partie ma reconnaissance à ma recherche personnelle de lieux d'exposition au Maroc et à l'étranger. Le travail réalisé par l'association Réseau d'Art A 48 est de qualité, mais il faut y associer davantage d'artistes, des femmes en particulier !



Silhouettes au féminin, installation de Asmae Elouariachi, toiles et peinture, dimensions variables, 2015, IMA



Professeur Badr MAQRI
Académicien, Chercheur,
Professeur universitaire

Oujda, les mille et une histoires

*La «profondeur»,
ou l'«épaisseur»
historique d'Oujda
est un atout
fantastique pour
porter l'image de la
Région de l'Oriental.
Le Professeur en a
dressé un corpus
consistant et
abondamment
illustré.*

Le Professeur Badr Maqri
distille l'une de ses conférences
à un public très attentif



J Je suis sûr que vous avez déjà une idée sur l'histoire d'Oujda, la capitale de la Région de l'Oriental au Maroc, mais les analectes que j'ai le plaisir d'exposer devant vous vous offriront certainement une motivation explicite pour relire l'histoire de cette ville. L'identité liée à l'histoire n'est pas donnée une fois pour toutes : elle se construit tout au long d'un parcours historique. C'est pour cela que je vais recadrer l'histoire d'Oujda, à travers une anthologie d'histoire et de géographie.

Je me suis basé sur cinq axes :

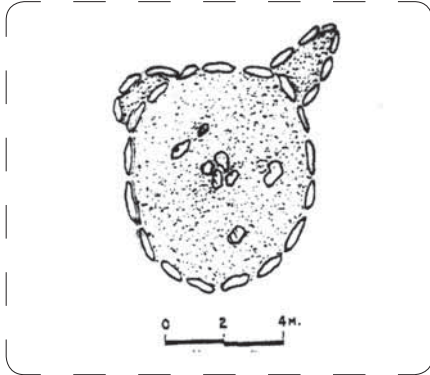
- 1- la géostratégie d'Oujda ;
- 2- la toponymie de la cité ;
- 3- l'archéologie de son histoire ;
- 4- la diversité et le multiculturalisme ;
- 5- Oujda, en tant que génie de temps et de lieu.

En guise d'introduction, je présente une relation de voyage dans l'histoire de la ville d'Oujda, dans le contexte de quatre interrogations logiques, qu'on doit poser par syllogisme :

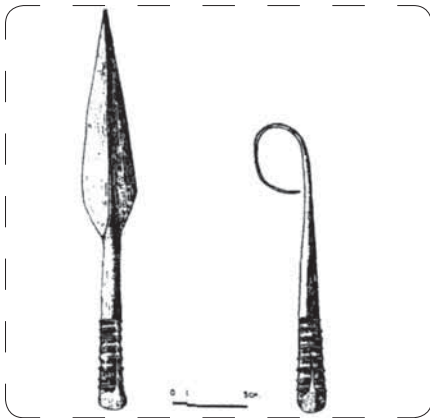
- pourquoi ?
- quoi ?
- qu'est-ce que ?
- comment ?

Géostratégie d'Oujda

Le terme de «cité» est le plus objectif pour décrire la structure profonde de l'histoire d'Oujda. Je vois en fouillant dans les archives marocaines du 19^{ème} siècle que, quand on décrit la ville d'Oujda, le terme utilisé est souvent «Al-Hâdira», «الحاضرة», et non pas «ville». Pour être plus précis dans cette approche, nous devons faire une différence, entre la ville en arabe «المدينة», et «Al-Hâdira» «الحاضرة». On utilisait souvent, le terme «Al-Hâdira Al-Ouajdia», «الحاضرة الوجدية», c'est-à-dire, «La Cité Oujdie». Le terme «Al-Hâdira» en arabe signifie une ville qui joue des rôles primordiaux, aux niveaux politique, socioculturel, militaire et économique. De plus, Oujda, a été souvent décrite par le maréchal français Hubert Lyautey (1854-1934) - qui s'en est emparé le vendredi 09 mars 1907 à 10 heures 30 - comme une ville multidimensionnelle, depuis toujours un pont entre l'Ouest et l'Est, entre le Nord et le Sud.



Tumulus à antenne d'Oujda
(d'après L. Voinot, 1910 : 524, pl. X, 7)



Fer de javelot recourbé trouvé
dans un tumulus près d'Oujda
(d'après L. Voinot, 1910 : 521, pl. XI, 1-3)

Oujda :
vue générale de la Mosquée



Oujda est également un espace qui accumule l'intersectionnalité des influences de la mer, de la montagne et du désert. Un grand projet lancé par la France pendant la période coloniale résume la géostratégie d'Oujda, sous toutes ses formes : c'est le projet Mer-Niger. Il s'agissait d'une ligne ferroviaire de 1 800 km. Cette gigantesque infrastructure devait relier la Méditerranée au fleuve Niger. Son pôle économique principal aurait été la ville d'Oujda.

Oserons-nous, de nos jours, rêver d'une renaissance de ce projet, dans le cadre de l'enrichissement du rayonnement africain du Maroc ?

Toponymie de la cité

Dans les descriptions historiques d'Oujda, le cliché d'une expression utilisée par l'historien marocain Abou-l-kâcem ZZayânî (1734-1833) explicite que l'ancien nom d'Oujda, en 794, était : «مدينة الحيرة», «La Ville d'Al-Hayra», «الحيرة» ? Cela n'a rien à voir avec le doute, l'incertitude, ou la confusion. Ce vocable, dans son contexte écologique, porte une valeur ajoutée à l'histoire d'Oujda, souvent décrite dans les anciennes sources historiques et géographiques andalou-marocaines, comme la ville des lacs, des mares, des ruisseaux et des vergers.

Une autre petite problématique est qu'on doit lui proposer une approche objective ; c'est-à-dire prétendre que le fondateur de la ville d'Oujda, est le chef amazigh de Cordoue, Zîrî ibn-Atiyya El-Maghrâouî.

En fait, Zîrî n'a pas fondé Oujda en 994, mais il l'a refondée, pour y établir la base de son état. A-t-on des preuves pour renforcer cette version ?

Citons comme exemple la mosquée de Sidi Oqba, attribuée au conquérant Oqba ibn-Nâfiâa Al-Fihri (622-683), donc trois siècles avant Zîrî ibn-Atiyya El-Maghrâouî. Une autre donnée à révéler concerne un modèle standard dans quelques anciennes sources historiques marocaines, des périodes Almohades (12^{ème} siècle) et Mérinides (13^{ème} siècle). On utilisait pour le nom d'Oujda la forme «وجدات» «Oujdât», parce qu'il y avait deux villes : l'ancienne médina d'Oujda et la nouvelle médina. Nous avons aussi des noms propres désignant Oujda en langue amazighe, tels «Tioujda», ou «Tigoujda», qui signifient les colonnes, car il y avait beaucoup de colonnes romaines en ce lieu : Oujda est donc antérieure à Zîrî ibn-Atiyya El-Maghrâouî (10^{ème} siècle).

En fait, Oujda était un site entre deux anciens royaumes de l'Afrique du Nord : la Maurétanie Tingitane (le Maroc du Nord actuel, le Maroc central et une partie de l'Oriental du Maroc) et la Maurétanie Césarienne (l'actuelle Algérie centrale et occidentale). Les tumuli (des tombelles) et les fers de javelots, découverts à Oujda au début du 20^{ème} siècle, sont des indices qui dévoilent cette histoire lointaine d'Oujda.

À ajouter une importante donnée qui résume ce qu'on appellera «les illuminations d'Oujda».

Ibn al-Faggoûn (12^{ème} siècle), présente Oujda dans un récit de son voyage, de Constantine en Algérie, à Marrakech, via Oujda, de cette manière : «لما جئت وجدة، همتُ وجدًا».

«Lorsque je suis venu à Oujda, j'ai éprouvé un extrême amour ardent». Ibn al-Faggoûn a utilisé deux termes soufis :

- le terme «هُيَامٌ», dérivé de «هُمَّت», et qui signifie une demeure spirituelle ;
- le terme «وَجْد», dérivé de «الوَجْد», dont le nom d'Oujda, se réfère à ses racines, le terme «الوَجْد» signifiant l'influe visionnaire.

Par conséquent, les deux termes «هُيَامٌ» et «وَجْد» additionnent, en rapport avec Oujda, la subtilité, la mise en mystique, l'inspiration et les souffles de projection et de réception.

Archéologie d'Oujda

Privilégions une photo qui résume l'espace de l'ardent désir d'Oujda, une belle photo de l'ancienne médina d'Oujda, prise par le grand photographe français Marcelin Flandrin (1890-1957). On remarque, tout à droite, le minaret de la mosquée Mérinide du 13^{ème} siècle et, à gauche, celui de la mosquée Sidi Oqba attribuée au conquérant Oqba ibn-Nâfiâa Al-Fihri (622-683).

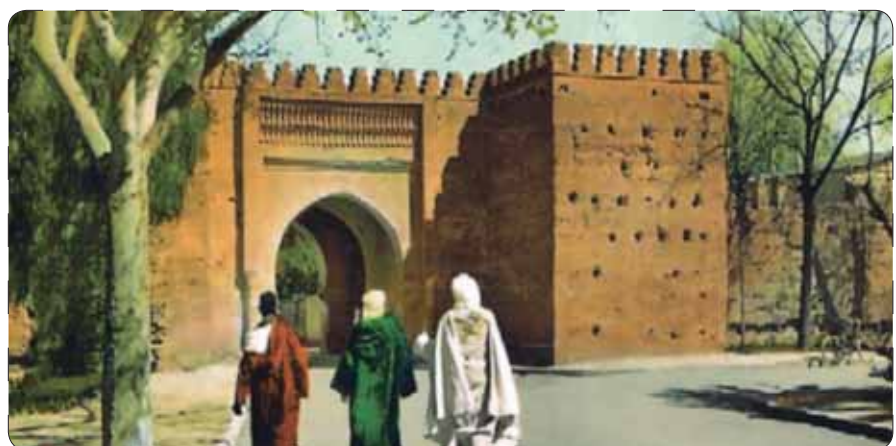
On remarque également les remparts bâtis en 1891 à la fin du 19^{ème} siècle (ci-contre à droite et page suivante). Il y avait quatre portes jusqu'en 1907, mais il n'en reste que deux : Bab Sidi Abdelouahab et Bab El-Gharbi, c'est-à-dire la porte de l'Ouest. En entrant par Bab El-Gharbi, on trouve, à droite, le bain turc, car les Turcs occupèrent Oujda pendant soixante-quinze ans. Ils ne l'ont abandonnée qu'en 1802.

Au fond, on voit le minaret de la mosquée Mérinide le 13^{ème} siècle et les trois fontaines.

J'assume mon choix d'affirmer que la Grande Mosquée d'Oujda reflète un raffinement architectural du 13^{ème} siècle et une synthèse des arts marocains des dynasties Almoravide, Almohade et Mérinide.



Ci-dessus, photo (sur carte postale) de l'ancienne médina d'Oujda par Marcelin Flandrin





Je parle d'une synthèse de l'art marocain Almoravide, car le Mihrab - le sanctuaire - remonte à l'époque Almoravide (11^{ème} sc), le minaret à l'époque Almohade (12^{ème} sc), tandis que la mosquée et la médersa sont Mérinides (13^{ème} sc). Dans le fascicule touristique ci-contre, paru à Rabat en 1952 et consacré au patrimoine d'Oujda, le zoom est fait sur deux grands monuments Mérinides (1296) : le minaret de la Grande Mosquée et la cour de la médersa.

Oujda dans la modernité

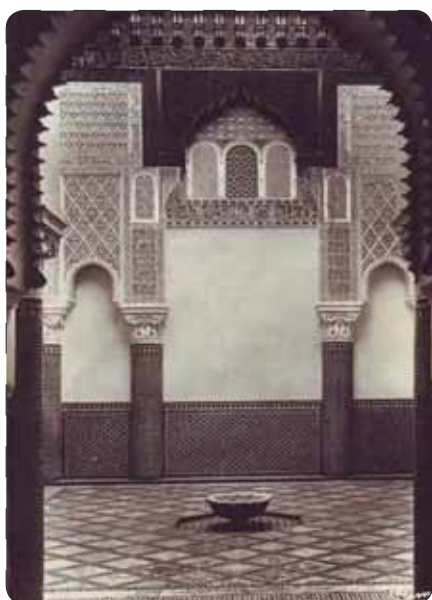
La modernité est l'une des conséquences du choc colonial, à partir de 1830, et elle est traduite à travers de nombreuses réalisations marquantes reproduites par les illustrations figurant ci-après dans les pages qui suivent.

Oujda présente alors une sorte de cosmopolitisme colonial, que démontre la liste des nationalités des étrangers qui y séjournent en 1931 : Français, Espagnols, Italiens, Belges, Suisses, Allemands, Russes, Polonais, Grecs, Portugais, Roumains, Britanniques, Hongrois, Tchécoslovaques, Autrichiens, Cubains, Vénézuéliens, Egyptiens, Lettons, Bulgares, Turcs, Yougoslaves, Brésiliens, Arméniens, Irlandais, Américains. Tous représentent bien sûr une valeur ajoutée à notre mémoire collective.

Deux grands architectes français ont fortement contribué à la création de la ville moderne d'Oujda.

Ce sont Auguste Cadet (1881-1956) et Edmond Brion (1885-1973) dont les collaborations seront multiples (leurs photos figurent ci-après page suivante).





Le minaret (en haut à g.), la cour de la médersa (en bas à g.) et quelques détails ornementaux de la Grande Mosquée d'Oujda

Plusieurs illustrations témoignent ici de cette modernité d'Oujda dès le début du 20^{ème} siècle :

- une affiche touristique d'Oujda de 1895, réalisée par le peintre aquarelliste et pastelliste français Alexandre Lunois (1863-1916), «Oujda par Lalla Marnia» promeut tous les avantages des séjours (voir reproduction ci-après page suivante) à l'Hôtel Figari, les attraits accessibles des environs (notamment les excursions), ainsi que l'existence d'une correspondance en diligence pour Tlemcen



Les architectes Auguste Cadet (à g.) et Edmond Brion (à d.)

(trois femmes assistent à une fantasia dans un décor verdoyant avec en fond la porte Sidi Abdelouahab) ;



Affiche du peintre aquarelliste Alexandre Lunois



- la première gare ferroviaire au Maroc, celle d'Oujda (photo ci-contre à gauche, au milieu), qui fut inaugurée pour les chemins de fer civils en octobre 1911 (un article publié en 1920, par un grand journaliste de l'époque, Pierre Leris était titré «Oujda, une Avignon marocaine») ;
- l'agence de la Banque du Maroc, réalisée en 1926 par Auguste Cadet (1881-1956) et Edmond Brion (1885-1973), les deux architectes cités ci-avant (photo ci-contre à droite, en haut) ;
- les Galeries Lafayette de Paris à Oujda, en 1952 (une vue ci-contre à droite au milieu) ;
- une brochure touristique publiée en 1933 : «Oujda, la ville du Maroc la plus rapprochée de France ; trajet rapide, confortable et peu coûteux : la mer, la montagne et l'oasis» (couverture reproduite ci-dessous) ;



- la carte du très fameux et très ambitieux projet «Mer-Niger» tel qu'il se présentait en 1940 (reproduite ci-contre à droite en bas), qui devait faire d'Oujda le pôle économique majeur sur cette ligne ferroviaire qui devait relier la Mer Méditerranée au fleuve Niger, sur une distance de 1 800 km.

Est-il possible, actuellement, de faire renaître ce projet, en prenant en compte les mutations géostratégiques du Maghreb postcolonial ?

De nos jours, ne reste de ce projet, que le tronçon (Oujda-Bouarfa) réalisé sur environ 350 kilomètres qui n'est malheureusement pas exploité régulièrement pour des voyages de découverte ou d'écotourisme.

Diversité et multiculturalisme d'Oujda

Examinons les composantes démographiques distinctives d'Oujda entre 1830 et 1970 :

- 1- les autochtones forment une population composée de six fractions (Oulâd Amrâne et Acheqfâne, Ahl Wajda, Oulâd El-Gâdî, Ahl Jâmel, Oulâd Aïssâ, Casbah) ;
- 2- la population musulmane d'origine algérienne ;
- 3- les Israélites marocains, pour lesquels il est très important de signaler que, malgré une forte présence démographique juive à Oujda depuis la fin du 19^{ème} siècle, il n'y eut jamais de Mellah (quartier spécifiquement peuplé de Juifs) et que, parmi les indices de la tolérance et de l'harmonie du vivre ensemble des communautés, il faut retenir le fait que des fillettes juives portaient fréquemment des prénoms arabes (tels Aouïcha, Soltana, Yacouta, Rqia, Maïmouna, Rahma, etc.) ;
- 4- les Juifs d'origine algérienne (le décret Crémieux de 1870 attribuait d'office la nationalité française aux Juifs d'origine algérienne et cette catégorie était donc plutôt considérée comme européenne) ;
- 5- la population européenne, ou assimilée.

Scruter la profondeur de la diversité et du multiculturalisme d'Oujda, impose sans aucun doute d'analyser en profondeur le cas de Sidi Yahia, dans sa dimension mythologique (marabout) et écologique (l'oasis).



Bâtiment de la Banque du Maroc à Oujda



Les Galeries Lafayette de Paris en 1952



Carte du projet reliant la Mer Méditerranée au Niger (dit «Mer-Niger») en 1940



L'oasis de Sidi Yahia

Sidi Yahia est un exemple du brassage culturel des traditions juive et musulmane. Pour les Juifs, il symbolise le rabbin Yahia ben Doussa, immigré de Castille (Nord de l'Espagne) à Oujda vers 1391. Pour les traditions orales populaires locales, Sidi Yahia fut l'un des apôtres de Jésus !

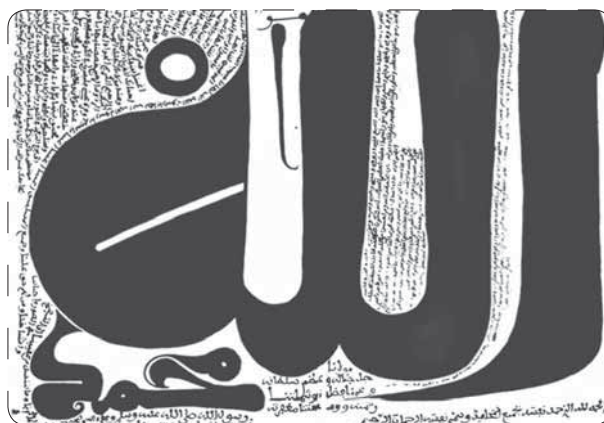
Et parmi les aspects de la diversité et du multiculturalisme d'Oujda, le calligraphe, Sidi Mohammed Ben Qâcem Kandousi, établi à Oujda vers 1820.

Joignons également quelques documents pour illustrer ce dialogue entretenu à la fin du 19^{ème} siècle, entre Oujda et la Province marocaine de Seguia El-Hamra. L'une des figures intellectuelles emblématiques d'Oujda, Sidi Abderrahmane El-Miri, effectua en 1894 un long voyage. Il se déplaça d'Oujda à Smara pour réaliser son apogée intellectuelle et soufie, en prenant contact avec Cheikh Mâa El-Aynayn (1831-1910). Ce disciple va même créer, dans l'ancienne médina d'Oujda, une branche de la Zaouïa de son maître (voir les documents reproduits ci-contre, page de droite).

D'autres iconographies reproduites ici (ci-contre page de droite) permettent d'illustrer d'autres faces de la diversité et du multiculturalisme d'Oujda :



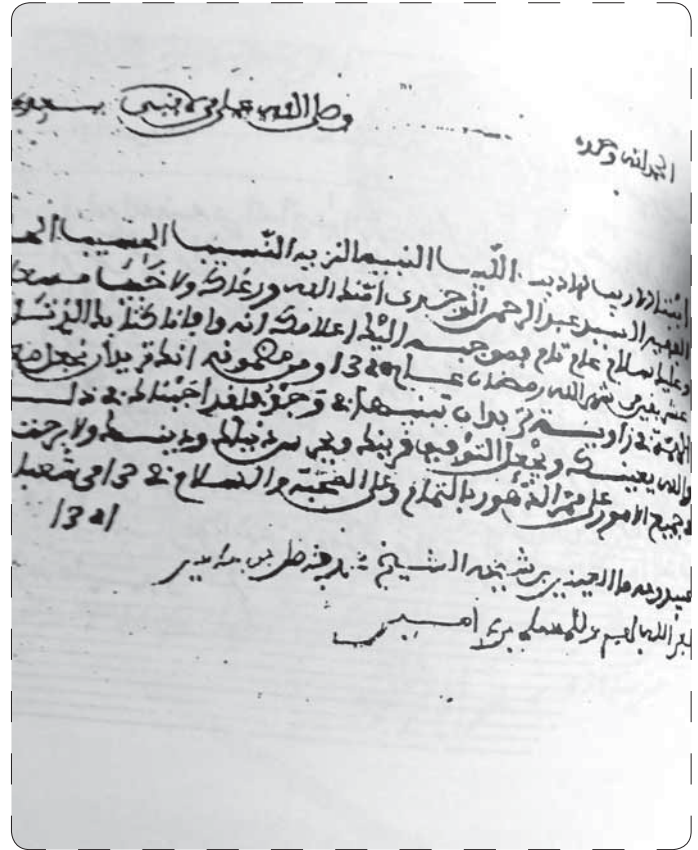
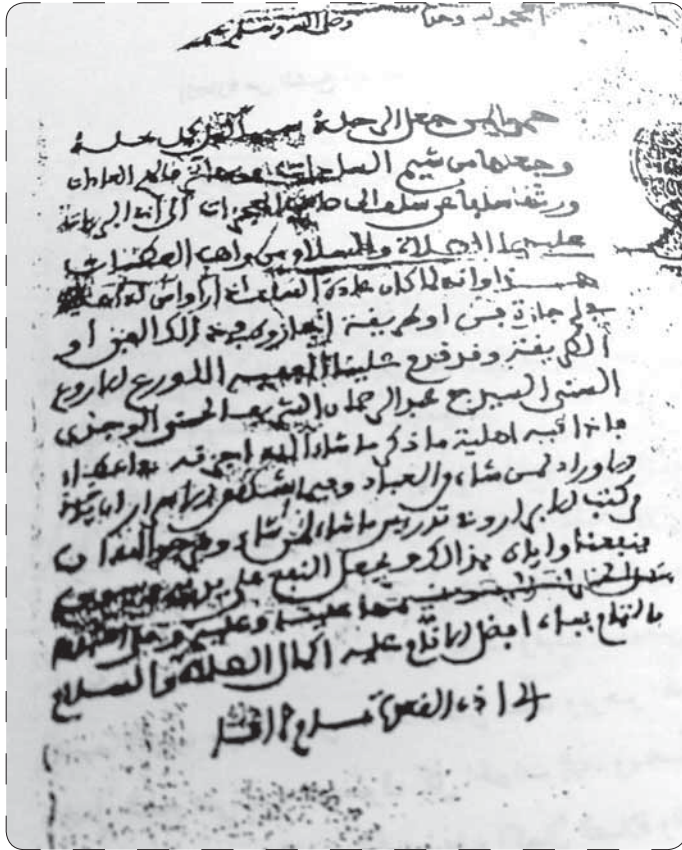
- un acte de mariage juif rédigé à Oujda, en 1905 (page ci-contre, colonne de droite en bas) ;
- le fameux haïk (photo de 1952), (page ci-contre, colonne de milieu) ;
- tenues en mousseline de femmes juives d'Oujda en 1940, un tissu originaire de la ville de Mossoul, au Nord de l'Irak (photo page ci-contre, colonne de gauche) ;
- trois souvenirs d'Oujda en 1909 et en 1930, ou l'Oriental créé par l'Occident (reproductions page 30).



Travaux du calligraphe, Sidi Mohammed Ben Qâcem Kandousi (vers 1820)

Oujda, en tant que génie de temps et de lieu

Assurément, je n'emploie pas le terme «génie» dans sa dimension significative géobiologique, ou bioénergique. La signification visée dans ce contexte est l'invisible quand il devient visible. La première matière iconographique référentielle dans l'approche objective de ce génie, ce sont des photographies qui dévoilent l'héritage musical d'Oujda.



Le patrimoine musical d'Oujda est purement andalou. Des recherches ethnomusicologiques (voir la revue Oriental.ma n° 19 éditée en 2018 par l'Agence de l'Oriental) assurent de la véracité des données suivantes :

- des relations culturelles ont existé entre Oujda et quelques villes andalouses, telles Tolède, Valence Murcie, Saragosse, Grenade et Séville ;
- elles ont été très notables entre le 11^{ème} siècle et le 15^{ème} siècle ;

Trois cartes de souvenirs d'Oujda



Association musicale Al-Andaloussiya en 1934



- l'immigration massive des Juifs de Séville à Debdou et Oujda en 1391 ;
- Boabdil (1459-1533), le dernier émir musulman de Grenade, a débarqué, après la chute de son royaume en 1492, dans le port de Ghiçâça, situé dans l'actuelle Province de Nador.

Ce patrimoine musical est certifié par la création, en 1921, de l'association musicale Al-Andaloussiya. D'ailleurs, elle fut la première au niveau national, avant celles de Fès et Rabat. D'autres éléments confirment le positionnement d'Oujda comme génie de temps et de lieu :

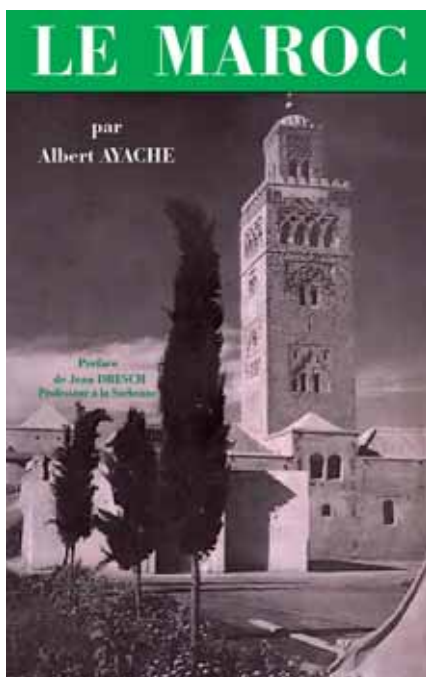
- la présence de l'historien Germain Ayache (1915 à Saïdia, 1990 à Nice), l'une des figures emblématiques du Lycée des Garçons à Oujda ;



- son cousin, l'historien Albert Ayache (1905-1994), lui aussi figure emblématique du Lycée des Garçons d'Oujda ;
- les frères Peyré (photo ci-contre page suivante), Pierre le médecin et Joseph l'écrivain (1892-1968), lauréat du prix Goncourt en 1935 (resp. à gauche et à droite de l'image) ;



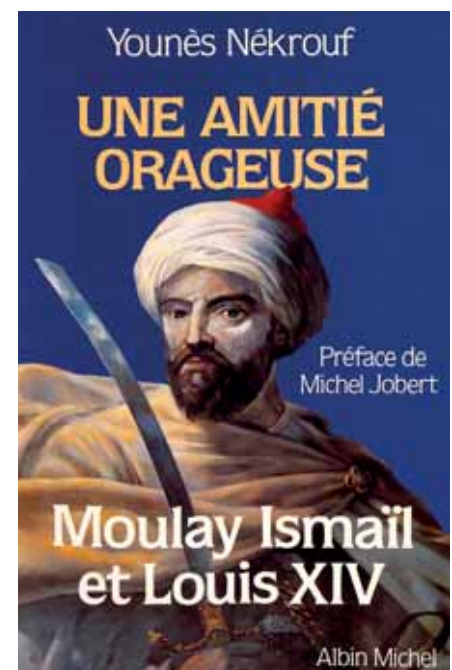
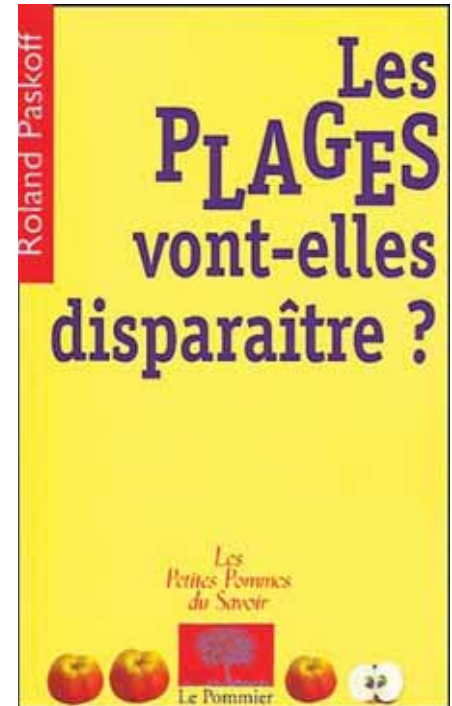
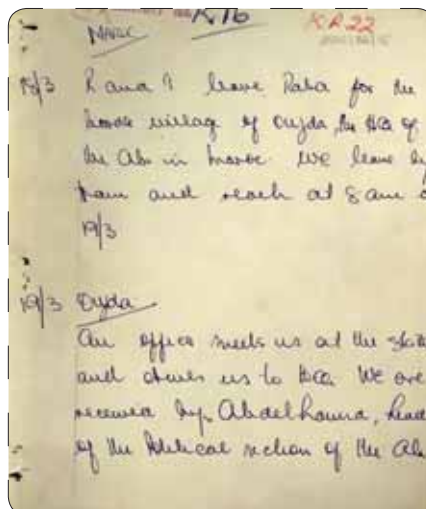
Musicien juif oujdi, d'origine algérienne, en 1913



- le grand géographe, spécialiste du littoral, Roland Paskoff (1933-2005), l'une des figures emblématiques du Lycée des Garçons à Oujda ;
- l'écrivain Younès Nékrouf, qui fut d'abord instituteur à l'école franco-arabe d'Oujda, puis diplomate ;
- Nelson Mandela (1918-2013), alors en exil, s'est installé à Oujda de mars à juin 1962.



- Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944) qui s'est établi à Oujda en mai 1943, précisément dans la chambre 8, de l'Hôtel Simon, qui sera porteuse d'une grande œuvre narrative ;

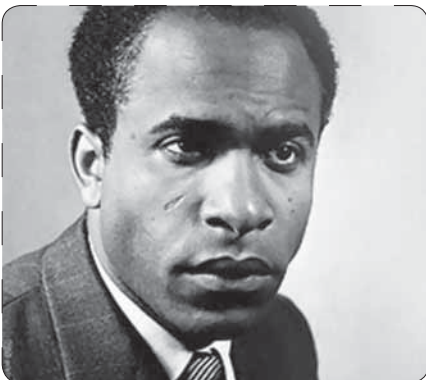


Le journal manuscrit de Nelson Mandela tenu à Oujda durant son séjour



Au 1er plan, de gauche à droite : Mohammed Boudiaf (1919-1992), Rabeih Bitat (1925-2000), Nelson Mandela (1918-2013) portant des lunettes noires, Ahmed Ben Bella (1916-2012), Amilcar Cabral (1924-1973), Houari Boumédiène (1932-1978) et Benyoucef Benkhedda (1920-2003). En arrière-plan : deux représentants des Forces Armées Royales

La photographie historique présentée ci-dessus réunit nombre de personnalités qui joueront un rôle majeur dans l'évolution de leur pays. Elle a été prise le 18 mars 1962 au Camp Larbi Belmhidi (quartier Koulouche à Oujda) qui dépendait de l'état-major de l'Armée de Libération Algérienne (1954-1962). L'inventaire de la photo et de tous les éléments qui la composent, permet d'identifier les personnages, de voir alors comment l'image est organisée et comment sont placés les personnages. Grâce à ces différents détails, il est contingent de dégager de cette image l'atmosphère générale de cet événement et de comprendre le message qu'il s'agit de faire passer.



Invité de l'état-major de l'Armée de Libération Nationale algérienne au Camp Larbi Belmhidi pour quelques mois, en 1960, Frantz Fanon (1925-1961), psychiatre et essayiste français (photo-portrait ci-contre à gauche), souffrait d'une leucémie. Oujda a été l'un des espaces où Frantz Fanon a approfondi son projet tiers-mondiste.

La photo suivante (colonne de droite) est un portrait de Nathalie Delon, de son vrai nom Francine Canovas, actrice et réalisatrice française.



Elle demeure l'unique épouse du comédien Alain Delon et la seule à porter son nom. Elle est née au quartier des Orangers, à Oujda, le 1^{er} août 1941.

L'illustration ci-après reproduit la couverture du livre de l'historien Mohyî-ddîne El-Mechrafi, né à Oujda en 1914, mort en 2003. Son livre sur l'Antiquité de l'Afrique du Nord, a été achevé d'imprimer à Oujda, en mai 1949.



Le corpus sur le patrimoine régional présenté ici démontre l'intérêt d'un nouveau rayonnement touristique d'Oujda. Le tourisme est un grand support de développement humain durable ; pour qu'il se concrétise, soit perceptible et significatif, il faut que le «savoir» devienne une «culture».



Mohammed ABDELLAOUI
Président
Conseil Provincial de Jerada

Déployer la création... pour dépasser la récession

Jerada est née ville minière. Elle renaît ville culturelle. Les ressources financières sont raréfiées, mais les ressources humaines sont là.

*1936-1996 :
le cycle de la
croissance
urbaine et du
développement
aura duré 60
années.*

Au début du XX^{ème} siècle, Jerada n'est qu'un petit bourg au cœur d'un très vaste espace rural. Le site marque l'extrémité Nord des Hauts Plateaux et les activités se répartissent entre l'agriculture, l'exploitation des forêts et l'élevage. La population a développé son artisanat pour satisfaire ses besoins et on n'y connaît pas d'activité culturelle particulière remarquable au sens d'aujourd'hui. Pour ce qui relève de l'exceptionnel, c'est vers Oujda ou Fès que les habitants se dirigent, quittant cette zone montagneuse (à plus de 1 500 m) liée au Massif de Gafaït pour parcourir les espaces de plaine plus adaptés aux déplacements.

Jerada était donc un site plutôt isolé, aux rudes conditions de vie, placé dans un environnement offrant peu d'équipements, d'infrastructures et de services.

La ville naît avec la mine

Tout va progressivement mais assez vite changer à partir de 1927, année de la découverte des premiers gisements houillers. L'exploration se poursuit et l'exploitation est décidée. Dès 1936, Sa Majesté le Roi Mohammed V inaugure la mine et la première cité minière. Les emplois de la mine attirent dans la Région, provoquant aussi l'arrivée de populations venues d'autres parties du Royaume et la création d'activités connexes liées au mode de vie nouveau qui peu à peu s'installe ; des commerces, des services, mais aussi des activités de loisirs, de détente et de culture -

culture populaire en particulier - qui sont nécessaires à l'équilibre des nouveaux urbains, notamment des mineurs et de leurs familles.

La cité des cadres et techniciens est bâtie à partir de 1933 et celle des mineurs est achevée en 1939. En 1949, l'extraction est transférée au puits de Hassi Blal. La croissance est forte et celle de la population s'avère bien plus rapide que celle de l'offre de logements.

L'Etat intervient à la fin des années 1960 en matière d'habitat et continuera de le faire jusqu'en 1996. Les Charbonnages du Maroc construiront également une nouvelle cité de 1 000 logements à partir de 1970. Entre temps, en 1968, la centrale thermique avait été inaugurée, offrant une première grande diversification à l'activité de Jerada et provoquant un nouvel afflux de population.

Avec l'arrivée des employés de l'Office National de l'Electricité et de leur famille. 1936-1996 : le cycle de la croissance urbaine et du développement aura duré 60 années.

La création de la Province de Jerada en 1994 avait pris acte de la réalité nouvelle. Mais, dès 1996, l'avenir de la mine est compromis par la remise en question des réserves exploitables et l'effondrement des cours mondiaux du charbon. La fermeture devient inéluctable et s'effectue progressivement entre 1998 et 2001. Entre les personnels de la mine et les emplois indirects, 25 000 personnes sont touchées.

La Province de Jerada prit une place importante dans la vie culturelle du Royaume durant près d'un quart de siècle.

Jerada, ville de culture ?

La réponse est oui sans équivoque. Ville champignon, devenue ville de mono-activité ou presque, Jerada avait aussi développé en un temps record une vie culturelle en propre, unique en son genre au Maroc, grâce à la mine et au système mis en place pour son exploitation. Bien entendu, la vie culturelle se développera surtout une fois les urgences prioritaires satisfaites, avec de nouvelles vagues d'arrivants. Ainsi, au milieu des années 1950, on ne compte qu'une cinquantaine de boutiques en ville et aucun équipement social ou culturel. En fait, dès les années 1940, un service d'assistance sociale apportait des solutions d'apprentissage en sus du dispositif scolaire, mais aussi des interventions sanitaires. Restructuré en 1978, il offrira, en plus d'une large palette de prestations sociales, des animations socio-culturelles alors même qu'ouvre le Centre Culturel de Jerada, avec de nombreuses activités, comme :

- une bibliothèque (5 000 ouvrages) avec sa salle de lecture ;
- des cours d'éducation musicale (3 professeurs enseignent le solfège et différents instruments) ;
- des cours d'initiation au théâtre ;
- des cours d'arts plastiques ;
- une cinémathèque à la programmation très variée.

Jerada, pôle d'action et d'attraction culturelle

Au Centre Culturel, les élèves les plus assidus et les plus performants des différentes disciplines se voyaient attribuer des bourses mensuelles ; des prix annuels importants étaient décernés aux meilleurs élèves de chaque section. Un véritable vivier de ressources humaines artistiques motivées et de valeur s'est peu à peu constitué, base d'une vie culturelle créative et productive, notamment par ses manifestations publiques.

Réalisé et organisé entre 1979 et 1982, le Centre Culturel animait la ville : soirées musicales et théâtrales, compétitions culturelles, conférences, spectacles de toutes natures...

L'importante troupe théâtrale se produisait à Jerada mais aussi dans d'autres Provinces du Royaume ; le Centre Culturel participa à la création et au développement du Festival de musique Gharnâti et du Festival des Arts Populaires.

En fait, la Province de Jerada prit et occupa une place importante dans la vie culturelle du Royaume durant près d'un quart de siècle. Son image en fut considérablement enrichie. Evidemment, les activités culturelles déclinèrent rapidement avec le recul puis la fermeture de la mine. Néanmoins, les artistes originaires de la Province de Jerada sont nombreux aujourd'hui ; ils ont tiré avantage de l'environnement créatif et culturel et souvent des ressources disponibles pour les activités culturelles.

Parmi eux :

- des natifs de la ville de Jerada, comme Ali Adraï (né en 1953), Noureddine Boumazza (1977), Jaouad Embarki (1970) et Driss Rahhaoui (1977) ;
- des artistes originaires d'autres villages dans la Province, comme Mostapha Romli (1968) et Abdelkrim Shhiri (1961), natifs de Touissit, ou Brahim Bachiri (1965) venu de Sidi Boubker.

Ces artistes plasticiens sont les plus connus et font référence, mais cette liste n'est pas exhaustive. Chacun comprend que cette communauté de créateurs est importante eu égard au poids relatif de la population locale. Il y a donc un «phénomène historique» qui explique la sur-représentation de la Province dans la sphère culturelle plasticienne du Maroc.

Ce levier a été actionné dans le cadre du jumelage avec la Commune belge de Saint-Josse, comme l'heureux cadre d'un intérêt partagé.

Extrait du Protocole entre le Conseil Provincial de Jerada, Royaume du Maroc, et la Commune de Saint-Josse-ten-Noode, Royaume de Belgique

«Le Président du Conseil Provincial de Jerada, Royaume du Maroc, et le Président de la Commune de Saint-Josse-ten-Noode, Royaume de Belgique, déclarent leur volonté de maintenir des liens permanents afin de dialoguer, d'échanger leurs expériences et de mettre en œuvre toute action conjointe susceptible de s'enrichir mutuellement dans les domaines relevant de leurs compétences».

L'histoire d'un partenariat international de Communes

Depuis 2011, la Commune de Saint-Josse mène un projet de coopération décentralisée avec deux collectivités marocaines de la Province de Jerada dans la Région de l'Oriental : la Commune Rurale de Bni Mathar et de la Commune Urbaine de Aïn-Bni-Mathar. Les relations établies et les projets de coopération réalisés mobilisent les associations du Conseil Consultatif Nord/Sud de Saint-Josse et le Service Relations internationales de cette Commune belge.

L'objectif de cette coopération internationale communale est de renforcer les collectivités marocaines dans leurs politiques de développement humain, avec un accent particulier mis sur l'action sociale et la dimension culturelle. Des manifestations sont organisées dans la Province de Jerada et la Commune de Saint-Josse pour traduire les accords de partenariat actifs signés entre nous. Ce partenariat repose sur la volonté conjointe et déterminée des deux parties de consolider leur coopération par la signature d'un protocole. Celui-ci vise la compréhension, l'amitié et le partage des savoir-faire afin de renforcer l'ouverture culturelle ainsi que l'approche humaine et citoyenne entre les sociétés civiles de Jerada et de son homologue belge. Le Conseil de la Province de Jerada continue d'inscrire son action dans une politique de solidarité axée sur la cohésion sociale avec les deux Communes partenaires. Ainsi, dans la Province, une vingtaine d'associations créent chaque jour des ponts entre les continents.

Consolider la coopération entre la Commune de Saint-Josse et le Conseil Provincial de Jerada par la signature d'un protocole d'accord prouve la volonté de collaborer dans un esprit d'égalité et de réciprocité, afin de promouvoir des contacts

cordiaux entre leurs habitants ainsi que leur développement réciproque en matière de travail social, sport, éducation, culture, environnement et mobilité.

Le Président Abdellaoui visite l'exposition des artistes plasticiens de Jerada dans différents espaces extérieurs de la Commune de Saint-Josse



L'événement «Saint-Josse, Place Pour Tous» organisé du 11 au 16 octobre 2016, était une semaine d'activités artistiques et culturelles importantes portant haut l'image du Maroc et de sa Région orientale comme «Invité d'honneur», avec toutes ses richesses et sa diversité, lors de manifestations conviviales et solidaires. Riche, coloré et varié, «Saint-Josse, Place pour Tous» fut un focus sur notre Région, sa diversité artistique, sa culture, son histoire et ses patrimoines multiples.

A Saint-Josse et pour l'évènement en question, la Province et les deux Communes de l'Oriental étaient présentes avec des stands d'information, des productions artistiques et des produits de leurs terroirs acheminés spécialement du Maroc ; un très grand merci aux participants mais surtout au nombreux public venu à notre rencontre.

1- Source : «L'Oriental Marocain, désirs d'artistes et passions de créateurs», 2015, 216 pages, édité par l'Agence de l'Oriental

*Le Conseil de
la Province de
Jerada continue
d'inscrire son
action dans
une politique
de solidarité
avec les deux
Communes
partenaires.*

Un Musée à Jerada, pour une culture originale et multidimensionnelle

L'émergence d'une culture localisée, bâtie quasiment ex-nihilo, est un phénomène rare ; locale mais faite d'apports venus de nombreuses Régions du Maroc ; populaire parce que née dans un monde ouvrier ; développée parce que consubstantielle à la quête d'une identité particulière et nouvelle, bénéficiant de ressources matérielles et humaines portées par une puissante industrie.

Ville de création prométhéenne, fruit d'une mono-industrie porteuse de valeurs sociales, reflet des aspirations d'une humanité laborieuse venue y chercher un avenir et une modernité, Jerada a croisé de nombreuses influences pour s'inventer une culture bien à elle. Et tout se fit très vite ; là où d'autres avaient accumulé les siècles, Jerada construisit son modèle en quelques décennies... et sa culture si spécifique en même temps.

En tant que production culturelle, Jerada est donc unique au Maroc, improbable hors le contexte de l'exploitation minière, marocaine et cosmopolite à la fois, exceptionnellement présente dans de nombreux secteurs artistiques et rayonnante aussi bien sur la Région de l'Oriental qu'à travers le territoire national. Cette culture porte la mémoire d'un monde du siècle précédent et travaille à vivre encore et même à se dépasser depuis. Non seulement Jerada est un patrimoine physique et immatériel, mais elle est un lieu de mémoire vive.

En ce sens, un vaste projet de réhabilitation de la friche a été étudié par l'Agence de l'Oriental. Son cœur en serait un Musée de ville intégré au projet qui couvrirait la totalité des sites miniers. Ce Musée devait être celui de la mine, certes, mais aussi un Musée de la culture ouvrière et de ses productions culturelles. Dans le rapport élaboré pour présenter ce projet, on peut lire :



Quelques éléments
de la collection du futur Musée

«L'idée de création d'un musée était dans l'air depuis bien avant la fermeture de la mine (1998-2001), qui abritait un embryon d'exposition relative à la mine et au mineur. La réhabilitation et la sauvegarde du site en le dotant d'un projet culturel nouveau capable de redynamiser la ville et d'y développer une activité culturelle et économique de service, inscrite dans le développement durable, n'est apparue qu'à la suite d'un contexte national particulier marqué par la volonté claire et précise tracée par Sa Majesté le Roi - que Dieu L'assiste - dans son discours du 18 mars 2003»⁽¹⁾.

Après une première mission d'experts en 2009, une étude approfondie fut confiée à une équipe internationale, finalisée en août 2010. Le Ministère de l'Énergie, des Mines, de l'Eau et de l'Environnement, le Ministère de la Culture, la Province de Jerada et le Conseil Provincial y furent associés.

L'objectif était de créer une infrastructure culturelle capable de redynamiser la ville et son développement socio-économique et culturel, comme le stipulait le cahier des charges. Il s'agissait donc de richesses à faire fructifier et d'emplois à créer autour d'une attractivité renouvelée par un puissant outil. Le Musée aurait valorisé les collections liées à l'activité minière mais aussi les productions culturelles nées des 60 années de développement de ce site exceptionnel. Sa réalisation aurait fortement contribué à briser le déclin et à restituer un horizon et des ambitions à la ville. La culture possède un atout majeur : elle produit la fierté

d'appartenance et la revendication d'une identité territorialisée. A Jerada, ces dimensions-là sont essentielles.

Image virtuelle du futur Musée de la Mine



1- In «Jerada – Hassi Blal, un Parc Muséologique pour la mémoire industrielle et minière du Royaume», page 19, Numéro hors série de la Revue Oriental.ma, 76 pages, publié par l'Agence de l'Oriental en 2015.

L'accueil de la Commune belge bruxelloise de Saint-Josse



Emir KIR
Député-Bourgmestre
Commune de Saint-Josse-ten-Noode



Eric JASSIN
Echevin chargé des Relations Internationales
Commune de Saint-Josse-ten-Noode

Saint-Josse est depuis toujours une terre d'accueil et de diversité. Notre Commune n'a de cesse d'être un carrefour culturel créant et réinterprétant des valeurs comme l'ouverture et la tolérance pour une meilleure compréhension mutuelle entre toutes les cultures, voire de dialogue des civilisations. Nous connaissons l'importance de la confiance et de la reconnaissance partagées dans la construction du vivre-ensemble. C'est pour cela que nous travaillons au quotidien à faire connaître et à valoriser chacun dans sa différence tant au niveau local que dans ses relations internationales.

Ce parcours d'artistes, né d'un protocole de coopération avec la Province de Jerada dans la Région de l'Oriental du Maroc, témoigne à merveille de cet objectif qui nous tient tant à cœur. Il s'agit d'un réel parcours d'échanges. Ces citoyens venus d'ailleurs portent, à la société d'aujourd'hui, autant de messages de paix, d'ouverture et de respect par le prisme de leurs expressions artistiques et nous rendent compte par ailleurs du pouls créatif de leur Région.

Par cette initiative, Saint-Josse s'est aussi donné l'occasion de se raconter, car toutes ces œuvres ont harmonieusement pris place dans sept lieux du patrimoine communal, des espaces que nous avons hérités des générations précédentes et que nous léguons aux générations futures.

Certains ont exposé en plein air, au regard de tous, car nous avons toujours eu l'ambition de créer la rencontre entre un public que nous voulons le plus large possible et la pratique artistique en dehors des lieux conventionnels. Nous tâchons en effet, au vu de l'extrême diversité de notre population et du caractère précaire des conditions d'existence de nombre d'entre nous, d'ouvrir l'accès à la culture à tous.

Nous pouvons dire que ce projet nous amène un tant soit peu à défier toutes les notions de frontière. Là se trouve le chemin de l'avenir !

La Municipalité de Saint-Josse est depuis les années 1930 une terre d'accueil pour les réfugiés espagnols fuyant par exemple le régime fasciste de Franco ou encore celui de Mussolini pour nos amis italiens. Après la deuxième guerre mondiale, de nouvelles immigrations économiques se sont développées fuyant la misère comme les Italiens mais aussi dans les années 1960 des Marocains ou puis des Turcs. Saint-Josse fut le réceptacle de ces vagues migratoires faisant de notre Municipalité un carrefour des différences culturelles mais surtout un havre de tolérance et de paix. Le Festival «Saint-Josse, Place pour Tous» est le résultat de cette mixité que nous avons voulu mettre en avant à travers l'expression artistique dynamique et forte des pays invités. En effet, nous avons un accord de coopération décentralisée avec deux Municipalités de la Province de Jerada : Aïñ-Bni-Mathar et Bni Mathar, depuis 2011. Nous avons tissé des liens très forts avec la Province de Jerada mais également avec la Région de l'Oriental. Tous ces éléments nous ont poussés à mettre en valeur notre relation d'amitié avec le peuple marocain.

Ce fut un honneur pour notre Municipalité de pouvoir mettre à disposition d'artistes marocains des lieux exceptionnels comme le Musée Charlier, le Square Armand Steurs, la Bibliothèque communale, la Maison communale de Saint-Josse ou encore l'Académie des Beaux-Arts. L'ambition du projet était de mettre en relation nos citoyens avec des artistes marocains afin qu'ils puissent faire découvrir toute la richesse de leur culture. Ce fut un moment extraordinaire d'échange où les différences se sont estompées au profit de valeurs communes comme la fraternité et la liberté. Aujourd'hui, cet ouvrage témoigne de ce moment intense que nous avons vécu lors de ce Festival. Je tenais à remercier toutes celles et tous ceux qui ont contribué de loin ou de près à l'élaboration de ce grand événement.

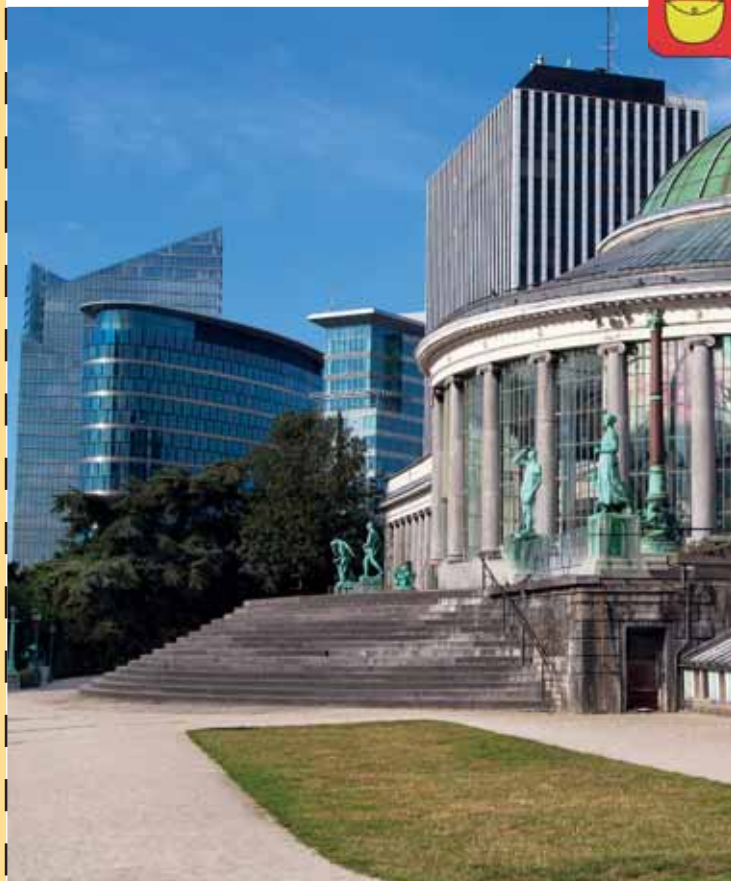
De hauts-lieux de la Commune de Saint-Josse mobilisés pour les artistes de l'Oriental



La Maison Communale



Square Armand Steurs



Le jardin botanique



L'église de Gesù devenue galerie d'art

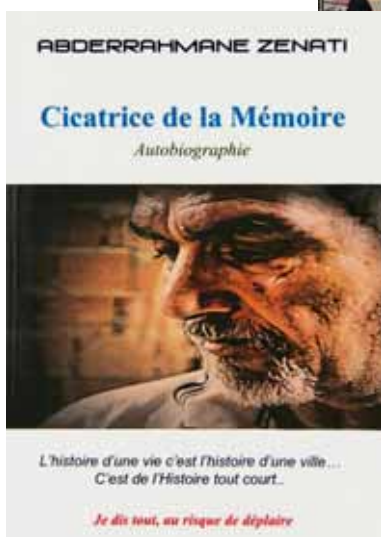


Rony DEMAENEER
Directeur
Bibliothèque Communale
de Saint-Josse-ten-Noode

L'art pour conjurer le sort

Ce discours d'accueil à l'artiste écrivain Abderrahmane Zenati est aussi celui d'un auteur et d'un critique. L'hommage est donc rendu entre gens de culture et il fut très chaleureux.

L'art peut-il sauver une vie ? A cette question essentielle qui traverse l'autobiographie que propose Abderrahmane Zenati, l'auteur répond assurément : oui ! Et il en est l'exemple parfait, lui qui grandit dans la misère la plus noire, au Nord-Est du Maroc, au creux de cet Oriental méconnu, région frontalière avec l'Algérie. Plus qu'un simple témoignage, l'ouvrage revient sur l'histoire d'un peuple et de sa région au temps du protectorat français notamment. Un livre pleinement humain au titre sublime, cette Cicatrice de la Mémoire, bien présente mais que l'auteur a pu atténuer grâce à sa volonté acharnée de s'arracher à sa condition, par l'instruction et cette curiosité insatiable envers l'autre dont il comprit très tôt l'importance. Un livre d'espoir et de vie, de croyance aussi dans la force de l'art qui sublime l'existence, qui la transcende en quelque sorte. Abderrahmane Zenati a su saisir les mains tendues aux bons moments, celles d'hommes et d'artistes qui ont cru en lui et qui ont permis justement à cette plaie de se refermer, lentement.



Sans oublier les livres, dont il a appris seul à déchiffrer les secrets, avec patience et obstination. Peintre, écrivain, journaliste, Abderrahmane Zenati est tout cela et bien plus, car il est aussi le témoin capital d'une histoire qui n'en finit pas de s'écrire. Si celle-ci s'imprime dans les mémoires, c'est d'abord parce qu'elle s'ancre dans une ville, dans les vies d'hommes et de femmes qui l'habitent, qui la font. Oujda l'oubliée, Oujda la délaissée, constitue en somme l'autre personnage principal de ce récit autobiographique où se mêlent fureur et vitalité. Nous avons eu la chance d'accueillir cet homme, à la fois humble et fier, un artiste complet et sincère, lors d'une soirée d'exception en octobre 2016 à la Bibliothèque de Saint-Josse-ten-Noode. Un moment de partage et d'écoute qui aura donné, à ceux qui eurent la chance d'être présents, l'occasion de se rendre compte que l'artiste constitue sans nul doute le dernier rempart face à la barbarie. Oui, définitivement, l'art peut conjurer le sort ! Merci Monsieur Zenati !

Témoignage



Jaouad EMBARKI

L'artiste est originaire de Jerada ; il vit et travaille à Oujda.

Son œuvre véhicule un personnage récurrent, sorte de « penseur » accroupi ; elle est empreinte d'une étrange quiétude.

En octobre 2016, j'ai participé à l'exposition de Saint-Josse. En juillet 2017, j'avais déjà participé à l'Institut du Monde Arabe à l'exposition «Les Chemins du Sacré». Les deux ont été très fructueuses : exposer à l'étranger est une façon de se découvrir aux yeux des autres et de découvrir les autres. Faire voyager son travail, c'est faire voyager ses idées. Cette possibilité de côtoyer des artistes de nationalités diverses travaillant avec différentes méthodes et démarches artistiques m'a permis d'élargir mon champ de vision et ceci a certainement influencé ma façon de travailler ; sans oublier le contexte et le cadre dans lesquels j'ai exposé qui, même s'ils ont constitué une contrainte, ont pu valoriser mon travail.

Je vois toujours ce genre d'expositions, au Maroc, ou à l'étranger, comme une étape pour moi, une nouvelle assise. Ça rapporte beaucoup à l'artiste, en termes de réflexions, d'approche artistique et d'idées. Il y a un élément très important que l'on retrouve plus à l'étranger qu'au Maroc : c'est l'intérêt au travail. Les visiteurs sont plus sensibles aux œuvres d'art, ce qui nous permet de discuter le travail différemment et de percevoir l'œuvre d'une toute autre manière ; ceci m'aide à cerner mes sujets de recherche autrement et à développer ma démarche artistique.

L'expérience de Saint-Josse était hors du commun et l'événement a eu un réel succès. J'ai participé par mon travail «Kantara» (le pont), une installation qui puise du lieu même : Saint-Josse. L'idée était de créer un lien, de construire un pont entre Saint-Josse et Jerada. Le scientifique qui a découvert le gisement de charbon à Jerada était belge et cela m'a fortement inspiré.

L'œuvre revêtait la forme de trois grands cubes : deux faits de pavés de Saint-Josse, entre lesquels figurait un cube d'anthracite que j'avais ramené de Jerada. Ma participation à l'IMA était différente : une installation-sculpture, un homme accroupi vêtu de blanc en train de tourner dans une sphère en grillage blanc, rappelant le globe terrestre. C'est un travail plus spirituel, plus méditatif et l'une des figures de mon œuvre : le penseur. J'avais aussi envie d'une installation où je niais la couleur ; une seule était présente dans ces deux éléments : le blanc. A Saint-Josse ou à l'IMA, ma participation a été très enrichissante et les gens se sont montrés accueillants. A Saint-Josse, la communication était horizontale et la dimension humaine très forte : c'est peut-être dû aussi au temps passé à préparer l'exposition et aux différents espaces qui y étaient consacrés, au partage avec les partenaires et avec les autres artistes, très importants aussi. J'aurais aimé pouvoir exposer d'autres travaux, ou encore organiser une exposition individuelle, pour que le public puisse mieux découvrir mon travail, car une seule pièce ne peut refléter une démarche artistique, ou l'esprit de l'artiste. Avec d'autres pièces exposées, j'aurais peut-être mieux pu exprimer mon travail car il y a plusieurs nuances dans une seule pensée.

Etre artiste dans l'Oriental n'est pas toujours facile. Jusqu'à aujourd'hui, nous n'avons pas réussi à avoir un public de spectateurs avisés. Nous avons actuellement plus de possibilités d'exposer à Oujda, mais l'espace d'exposition reste insuffisant. Il y a désormais deux galeries mais, tout au long de la durée d'exposition, nous voyons malheureusement les mêmes personnes.



«Kantara», installation de Jaouad Embarki, pavés et charbon, Saint-Josse, 2016

Témoignage



Zaynab NASRI

Architecte auprès de l'Agence Urbaine d'Oujda, mais aussi parfois intervenante à l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, l'artiste investit l'univers plastique tout autant que le domaine des sons. Ses installations redessinent nos perceptions.

J'ai participé à Saint-Josse à l'exposition «Parcours Oriental», puis à l'IMA à l'évènement «Les Chemins du Sacré», où la thématique était très intéressante, très complexe aussi. Il fallait d'abord définir le sacré, puis trouver un chemin qui y mène et aussi puiser dans l'Oriental.

J'ai exposé «Douar» qui fait partie d'une série de vidéos que je prends en tournant à la façon des derwichs. Ce travail était restitué sous la forme d'une installation faite de deux vidéos face à face dans une chambre noire.

L'une, prise à Abbou Lakhal, près de Figuig, expose le vide, avec quelques constructions modernes dans un espace désert : un quasi-néant, hormis deux silhouettes lointaines ; l'autre propose une ville où bâtiments, murs et détails d'architecture se bousculent jusqu'à disparaître, puis renaître. «Douar» - qui veut dire vertige, mais aussi village - est un clin d'oeil à l'urbanité et à sa construction dans notre imaginaire ; «Douar» est un souvenir, le rêve d'une ville qui nous habite profondément. Il s'agit de réveiller l'imaginaire du spectateur, de le mettre entre ces deux imageries qui défilent afin de lui donner le vertige.

A Saint-Josse, l'exposition était un parcours dans des univers de l'Oriental, mais aussi un parcours dans cette Commune où plusieurs espaces publics étaient devenus lieux d'exposition. J'ai exposé au Parc Steurs mon travail «An other utopia» en forme d'une ruine faite de pavés de Saint-Josse : un rappel à l'histoire de l'architecture moderne, bâtie en grande partie sur les ruines du passé. C'était un challenge, car l'œuvre était à réaliser in situ, ce qui a rendu le travail encore plus intéressant car «construit» avec des amis ; une sorte de construction collective du lieu, devenu un autre «non-lieu».

Un artiste est un voyageur et son voyage n'est pas que géographique. Il est important pour lui de changer de contexte, de voir

ce qui se fait ailleurs et de partager son art. Ces manifestations influencent beaucoup la façon de travailler, d'abord parce qu'elles nous aident à nous positionner et à savoir si l'on est capable de parler une langue universelle.

Ensuite, il y a un apprentissage : chaque exposition

marque une étape dans la vie d'un artiste, le moment de se poser des questions, de respirer et se recueillir. Discuter ses œuvres avec le public est primordial : l'exposition est un moment où l'œuvre vit autrement, renaît dans le regard du visiteur. A Saint-Josse, j'ai pu discuter mon œuvre : elle était dans un espace ouvert, avec des passants, et il y avait des débats avec les organisateurs et les artistes. Je touchais l'effet de mon travail auprès des visiteurs.

Exposer dans une Commune aussi cosmopolite que Saint-Josse (plus de 130 nationalités) ou dans des institutions comme l'IMA est une opportunité pour l'artiste et la Région. L'art est un excellent moyen de tisser les liens entre les Régions et d'effacer les frontières. J'aurais aimé que certaines œuvres soient moins éphémères... que l'utopie ou les ruines !

Aujourd'hui, être artiste dans l'Oriental oblige aussi à se confronter aux problèmes d'organisation, de logistique, jusque dans le moindre détail. Nous devons créer l'évènement, l'organiser, chercher son financement, etc. Ma formation d'architecte m'a rapprochée des arts, mais je me sens souvent plus spectatrice qu'artiste, en pensant que l'œuvre appartient au spectateur, plus passionnée par l'interprétation de l'art que par sa pratique, et c'est peut-être aussi pour cela que texte, son et parole, prennent autant de place dans mes œuvres.

Mes rencontres avec les artistes et l'association Réseau d'Art ont beaucoup influencé ma démarche artistique. Il y a beaucoup à faire dans l'Oriental : peu de galeries, pas de musée, peu de personnel culturel... Chaque exposition reste une aventure, mais il faut continuer à produire, exposer, développer son art, chercher de nouveaux soutiens. Être «artiste» est une lourde responsabilité, qu'il

faut sans cesse mériter ; être une femme artiste rend la responsabilité encore plus lourde, avec la cause féminine à porter. Artiste et femme, c'est une double obligation morale.

L'Oriental a besoin des deux.

«An Other Utopia», installation de Zaynab Nasri, pavés, parc Steurs, Saint-Josse, 2016





Saïda MAHIR
Chargée de Mission
Direction de la Coopération
Internationale
Agence de l'Oriental

Au nombre de ses missions, l'auteure a suivi l'ensemble des développements de la politique culturelle régionale portée par l'Agence de l'Oriental en partenariat avec les institutions et la société civile. Témoin et acteur, elle recadre les réalisations dans les plans d'actions, explique les objectifs et rappelle les perspectives.

L'art et le patrimoine : d'excellents outils de promotion et de développement régional

La Région de l'Oriental est riche de ses patrimoines et caractérisée par sa diversité culturelle. De la sorte, les potentialités de la création artistique sous toutes ses filières sont avérées et ne demandent qu'à s'exprimer : l'Oriental et ses patrimoines sont une source de fierté et aussi d'inspiration pour de nombreux artistes. La promotion de l'attractivité culturelle de l'Oriental fait partie des moyens mobilisés par l'Agence de l'Oriental pour conférer à la Région, à l'international, une notoriété et une image valorisante, une personnalité distinctive et forte, aspects qui constituent des préalables essentiels pour satisfaire les missions de développement fixées par son Dahir de création. Les « best practices » à l'échelle internationale confirment toute la pertinence de cette démarche.

Appuyée sur les associations et les artistes régionaux, l'Agence de l'Oriental souhaite donc promouvoir, soutenir et encourager les industries créatives sous toutes leurs formes d'expression et se servir de cela pour asseoir sur une image régionale dynamique afin d'attirer des investisseurs et partenaires dans d'autres domaines. Il s'agit donc d'une politique (ou démarche) de stimulation, d'accompagnement et d'orientation, qui instaure un équilibre entre la préservation des patrimoines culturels, son utilisation à des fins de développement économique, et l'ouverture à l'art contemporain.

Une stratégie de développement construite dans la durée

Soutenir des activités culturelles en Région dans un premier temps, a généré une effervescence de projets d'art et de culture et fait renaître toute une plateforme culturelle et artistique dans la droite ligne de l'intense activité des années 1920 du siècle dernier. Cette réactivation de la mémoire a permis un tour d'horizon artistique autour d'une panoplie de pratiques comportant la poésie, le chant, la danse, la peinture, la sculpture et même l'installation, jusqu'à l'évanescence de la photographie et de l'art vidéo.



Image de la vidéo-performance « Ktab » imaginée et jouée par le comédien Mohamed Allal, mise en scène par l'artiste Zaynab Nasri

Comme parfaite illustration, citons la naissance heureuse du festival OrientA, longtemps appelé Orient'Art Express, dès 2010, immédiatement couronné de succès et devenu au fil des éditions un événement artistique et culturel majeur dans la Région. Au-delà du revival de la création artistique, il a contribué à la création de nombreuses galeries d'art dans la ville d'Oujda et redonné une vie culturelle à d'autres, notamment divers sites historiques presque oubliés avec le temps.

Il en est du même pour le festival Convoi Littéraire ou Mawkib Adabi de Gafaït qui, depuis sa première édition en 2012 et grâce au soutien de l'Agence de l'Oriental, son unique partenaire financier, a pu réunir d'éminents auteurs, poètes, critiques et plasticiens autour de la littérature et la sculpture. A chaque édition, il donne lieu à un superbe coffret de publications des participants, ouvrage de référence, en plus de la mise en place d'une sculpture dans le cadre du projet : Gafaït, Musée à Ciel Ouvert. Cet événement montre cette volonté de la société civile aux cotés des artistes de vouloir créer une dynamique autour de l'art et la culture en encourageant des projets artistiques dans la Province de Jerada – particulièrement concernée par le présent numéro à travers la manifestation de Saint-Josse – et notamment la Commune de Gafaït. Ce seul projet culturel a donné vie à des œuvres d'art pérennes, dont la sculpture Grenouille de Basho due à l'artiste Jaouad Embarki avec le concours d'autres artistes locaux. Ils se sont organisés par la suite en un collectif permanent nommé : Club des Grenouilles. Tenant compte des potentialités naturelles et artistiques de cette Commune, l'Agence de l'Oriental s'est investie dans la construction et l'équipement d'un gîte moderne, imprégné de la touche artisanale et artistique typique de cette Province.



A Oujda, la galerie d'art Moulay Al Hassan



L'artiste Jaouad Embarki, le poète Sameh Derouich et leurs compagnons auprès de la grenouille de Basho



Sculpture de l'artiste Abdennabi Ketouy (Gafaït)



L'affiche du Convoi Littéraire organisé à Gafaït

Un développement culturel conçu pour porter l'image et la notoriété à l'international

La musique et la danse ont aussi une grande priorité dans la politique que mène l'Agence de l'Oriental.



Le Festival International du Raï à Oujda : un énorme succès populaire

Les Actes du colloque au siège de l'UNESCO



Ainsi, le Festival international du Raï, depuis sa première édition en 2007, est parvenu à donner une nouvelle notoriété à cette musique à l'échelle internationale par son côté festif mais aussi intellectuel grâce à son colloque annuel et au concours de l'Académie du Raï. Il fut d'ailleurs l'unique événement présent en janvier 2016 à la manifestation «30 ans du Raï en France», au Zénith de Paris.

La stratégie culturelle de l'Agence de l'Oriental est donc reconduite et prolongée dans la durée. Elle évolue et s'adapte sans cesse mais conçoit comme composante permanente la promotion des richesses et potentialités de la Région de l'Oriental à une échelle internationale.

Ainsi, des événements de marque portés par des Organisations Non-Gouvernementales de la diaspora régionale ont activement contribué à valoriser l'Oriental, grâce à ses potentialités artistiques et culturelles, dont, à titre d'exemples :

- la troisième édition du Festival Culturel Marocain de Toulouse, porté par le Consulat Général du Maroc et la Mairie de Toulouse, avec un collectif d'associations dont des membres de la diaspora de la Région de l'Oriental, qui ont mis la Région à l'honneur durant trois jours, dans les Jardins Raymond VI et au Quai de la Viguerie sur la Garonne, dans le magnifique quartier Saint-Cyprien ;
- les semaines de l'Oriental à Amiens, depuis sa troisième édition en 2010, avec une panoplie d'activités autour des richesses de notre Région, tout en valorisant le potentiel des artistes des deux régions ;
- l'Oriental à l'honneur en Rhône-Alpes en juin 2011, lors des quatrièmes Rencontres Méditerranéennes Rhône-Alpes à Tournon-sur-Rhône et Guilhaumand-Granges ;
- les Journées culturelles Oujda By Lille depuis 2012 (voir ci-contre, page suivante, quatre vues d'une des inaugurations de ces Journées en présence de Martine Aubry).

Entre les actions culturelles locales, régionales et nationales, les artistes de la Région de l'Oriental ont donc également pu se positionner au sein d'événements à l'international comme :

- en mars 2011, la manifestation culturelle «Patrimoine des cultures immatérielles en Méditerranée et développement régional : le cas de l'Oriental Marocain», projet né d'une coopération entre l'Agence de l'Oriental, la Délégation du Royaume du Maroc auprès de l'UNESCO, la ville de Figuié et le collectif des associations de Figuié de France, dont l'objectif est de promouvoir le patrimoine culturel de la Région et de sensibiliser à sa préservation, avec un focus particulier sur le patrimoine de Figuié, la capitale oasisienne de la Région de l'Oriental (voir ci-contre, la couverture des Actes et, page 46, plusieurs vues de l'exposition au siège de l'UNESCO) ;

Les journées culturelles Oujda By Lille, à Lille en France



Les journées culturelles Lille By Oujda, à Oujda au Maroc



La manifestation s'est conclue par un dîner de gala agrémenté d'un défilé de modèle de la tenue Blouza, organisé par Madame Latifa Mentbeh, Présidente de l'Association Orientale pour le Développement (ici au micro)

L'Oriental expose son identité et les produits de ses terroirs à l'UNESCO



Une présentation didactique abondamment illustrée



Des conférences de haut niveau (ici avec M. André Azoulay, Conseiller de Sa Majesté le Roi)



Une exposition des produits des terroirs (ici, différentes pièces d'artisanat)

- en 2015, l'Agence de l'Oriental est partenaire de l'Institut du Monde Arabe à Paris dans le cadre de l'exposition-événement «Le Maroc Contemporain», manifestation culturelle valorisant l'ensemble de la culture et de l'identité marocaines dans son histoire et sa diversité, où la Région de l'Oriental a été mise en exergue durant deux jours à travers ses créations dans plusieurs domaines tels que les arts plastiques, le chant (musiques Gharnâti et judéo-arabe), la chorégraphie traditionnelle et moderne, la photographie, la poésie, la gastronomie et diverses animations ;
- en octobre 2016, la Région de l'Oriental était à l'honneur à l'occasion de la quatrième édition de l'événement «Saint-Josse, place pour tous», par laquelle l'Agence de l'Oriental entendait promouvoir les potentialités artistiques, économiques et culturelles de la Région, avec le concours de nombreux artistes de l'Oriental, un projet qui célèbre un jumelage fructueux entre la Municipalité de Saint-Josse-Ten-Noode et la Province de Jerada.

Une stratégie de présence à l'international

Depuis sa création, l'Agence de l'Oriental travaille activement à renforcer la visibilité de la Région par :

- le soutien aux initiatives locales destinées à la promotion de ses potentialités ;
- la conception et la mise en place d'une stratégie de communication pour améliorer l'image et la notoriété régionales auprès des investisseurs nationaux et étrangers ;
- la promotion du partenariat ainsi que la mobilisation des financements.

En plus des actions citées ci-avant, des projets en synergie fondent la nouvelle dynamique ; ils intègrent les trois niveaux d'intervention ci-après, qui se complètent.

1- Coopération avec les organisations multilatérales, dont :

- avec le PNUD, la conception et la mise en œuvre du Programme de Développement Local Intégré de l'Oriental (DÉLIO) ;
- le Programme d'Appui à l'Accord d'Association (P3A) avec l'Union Européenne, qui a généré le Centre Euro-Méditerranéen de Ressources et de Services dans l'Oriental ;
- le programme de valorisation des produits de terroir avec l'ONUDI et le Ministère du Commerce, de l'Industrie et des Nouvelles Technologies ;
- avec l'UNICEF, des actions en faveur de l'enfance en milieu rural dans la Région ;
- le projet Marketing Territorial et Promotion des Investissements dans l'Oriental avec la CNUCED ;
- le Programme Coaching Territorial en partenariat avec l'organisation panafricaine CGLU-Afrique et en collaboration avec l'ONG belge Echos Communication ;
- PRIMO (Programme Régional Initiatives MRE dans l'Oriental), dans le cadre du projet Sharaka liant le Ministère chargé des MRE, Expertise France, la Wilaya de l'Oriental, le Conseil de la Région de l'Oriental, l'Agence de l'Oriental, le CRI et des acteurs de la société civile.

Dans ce dernier projet, l'Agence de l'Oriental traduit la volonté institutionnelle, inscrite dans sa stratégie de marketing territorial, de renforcer son programme d'action en direction de la diaspora issue de l'Oriental.

2- Coopération bilatérale, dynamisée avec l'Espagne, la France, l'Italie, l'Allemagne, le Canada et bien d'autres en Afrique et dans le monde arabe.

3- Coopérations renforcées grâce à des événements à fort impact, dont :

- l'organisation des journées de la Région de l'Oriental aux étapes de Marseille et Lille de la caravane Maroc Hexagone 2007 ;



Ce «Guide de l'Investissement» a traduit la coopération avec la CNUCED



Le «Coaching Territorial Régional» fruit du partenariat avec CGLU-Afrique génère des coopérations à travers le continent



Affiche annonçant l'exposition du peintre Abderrahmane Zenati à la Bibliothèque Communale de Saint-Josse

Il offre l'occasion de présenter aux citoyens belges, bruxellois notamment, et aux membres de la diaspora de l'Oriental, nombreux dans la Région, toute la diversité des expressions artistiques et artisanales régionales, en particulier propres à la Province de Jerada, et de leur faire découvrir de nombreuses facettes de son patrimoine, par une programmation riche, proposée dans des lieux emblématiques de la ville d'accueil :

- concert de musique Gharnâti au Parlement francophone bruxellois ;
- pièce de théâtre «Le Berceau» de la compagnie Comedrama d'Oujda à l'Espace Toots ;
- rencontre littéraire en présence d'Abderrahmane Zenati à la Bibliothèque communale de Saint-Josse ;
- exposition d'œuvres d'artistes plasticiens de l'Oriental.

La cérémonie d'ouverture fut somptueuse comme en attestent les images qui suivent.



- l'organisation de deux salons dédiés aux MRE d'Allemagne originaires de la Région dans le cadre de Maroc Forum 2008 et 2009 (Francfort) ;
- la participation aux Conventions France-Maghreb de Paris (de 2006 à 2014) avec la mobilisation d'ONG de jeunes issus de la diaspora régionale, dont l'UJEM-Europe ;
- la participation à des éditions du Salon Classe Export dans différentes villes de France, où l'Oriental a été mise à l'honneur avec le concours d'institutions comme le CRI, la CGEM et le Conseil de la Région.

De récents développements et un cadre de réflexion

Entre la Municipalité de Saint-Josse-Ten-Noode et la Province de Jerada, il s'agit de liens de partenariat. Ils sont établis dans le cadre du jumelage, articulés autour de nombreux projets socioculturels qui, pour la plupart, ont été couronnés de succès. Le festival «Saint-Josse Place pour tous» fut une belle opportunité.



Au Parlement francophone bruxellois, Julie de Grootte, Présidente du Parlement (photo page ci-avant colonne de droite) , et Mohamed Mbarki, Directeur Général de l'Agence de l'Oriental, échangent les discours qui célèbrent le jumelage

Parmi les fortes actions culturelles conduites à cette occasion : le jumelage de deux installations conçues par des artistes - poètes originaires des deux parties jumelées - en écho d'une œuvre réalisée selon le même principe lors de l'édition 2012 du Mawkib Adabi à Oued Za (Jerada).

Après le premier partenariat réussi en 2015 entre l'Agence de l'Oriental et l'Institut du Monde Arabe, cette fructueuse collaboration a été reconduite en 2017 à l'occasion de l'exposition majeure : «Trésors de l'Islam en Afrique, de Tombouctou à Zanzibar». Dans ce nouveau cadre de grande audience, trois journées ont été dédiées à l'Oriental Marocain en juillet sous le thème : «Les Chemins du Sacré dans l'Oriental Marocain».

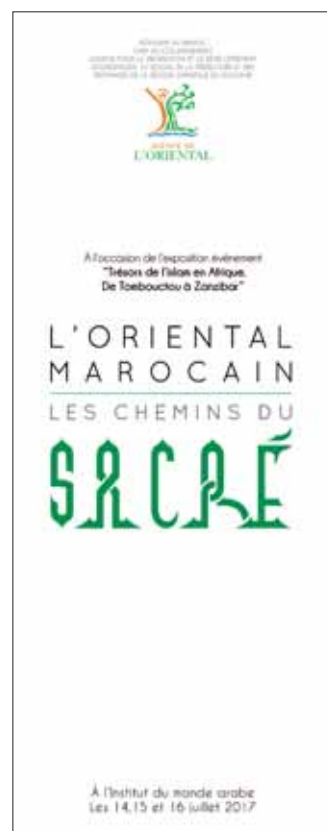


Le stand de la Région de l'Oriental au Sommet Africités à Marrakech en 2009

Cette exposition se veut une volonté d'ouverture et de dialogue avec «l'autre» dans sa diversité et sa différence. Venues de l'Oriental Marocain, des pièces historiques - objets, manuscrits et calligraphies notamment - dialoguent avec des œuvres contemporaines et ambitionnent d'entrer en résonance avec elles. Cet événement ouvre aussi vers d'autres expressions artistiques, telles que la musique, la danse contemporaine, le vêtement traditionnel et le conte. Cette conjugaison propose finalement une réflexion sur la spiritualité et les croyances de notre Région.

Le développement régional est aussi un projet culturel

Par sa politique volontariste fondée sur la proximité et l'écoute, l'Agence de l'Oriental a constitué et dynamisé une nouvelle approche autour de la culture et concevoir avec ses partenaires institutionnels et de la société civile un projet culturel renouvelé. Ce projet a été conçu en harmonie et synergie avec ses missions de développement et il est conduit de la sorte.

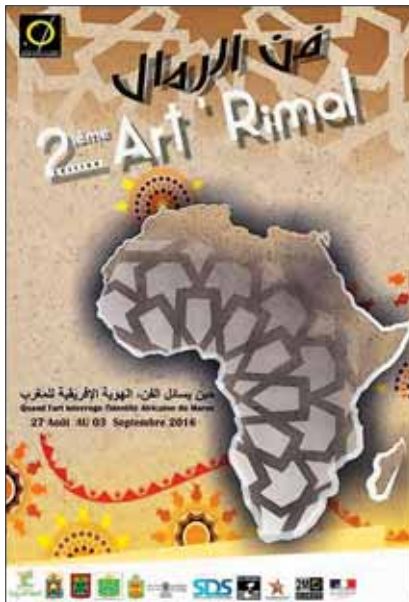


Chaque événement soutenu par l'Agence joue son rôle dans le processus de création contemporaine et valorise les patrimoines.

Elle a pour cela installé des dispositifs d'action appropriés à la création, la valorisation et la transmission. Chaque événement soutenu par l'Agence joue son rôle dans le processus de création contemporaine et valorise les patrimoines : il contribue à la mise en valeur du territoire et de sa personnalité profonde.

Dans l'Oriental, les manifestations culturelles ont aussi rempli une mission essentielle d'animation des lieux patrimoniaux, dont l'utilisation - et souvent la réhabilitation qui l'accompagnait pour la tenue de spectacles ou d'expositions - a produit de nouveaux imaginaires urbains bien plus agréables et pertinents que les perceptions de la ville installées auparavant. Cette pratique heureuse a fleuri à l'occasion des festivals et fait revivre ainsi des monuments délaissés :

- Place Ajdir à Figuig (à l'occasion du festival des Oasis) ;
- le Palais des Congrès (pour le festival de Reggada) à Saïdia ;
- le Musée Lalla Meriem (mobilisé pour l'accueil du festival Rabie Ghar-nata et celui de la Blouza) ;
- la Galerie Moulay El Hassan (pour de nombreuses expositions et divers événements) ;
- des lieux publics, murs et plages, à Figuig, Berkane, Saïdia et Ras El Mas, grâce aux peintures murales et sculptures sur sable réalisées lors des festivals Art'Rimal ;
- la bibliothèque Charif Al Idrissi, créée en 1956, pour accueillir le festival Orient'Art Express, et bien d'autres.



Sculpture sur sable, à l'occasion du festival Art'Rimal à Saïdia



C'est ce travail de fond et d'image qui a permis, entre autres, à Oujda d'être en situation de prendre l'initiative de créer le Salon Maghrébin du Livre et d'en organiser la première édition en septembre 2017.



Le grand chapiteau du Salon Maghrébin du Livre, près du Théâtre Mohammed VI d'Oujda, en septembre 2017

C'est cette construction d'une image culturelle renouvelée qui a sans doute beaucoup contribué à faire désigner Oujda, en 2018, par l'ALECSO, comme «Capitale de la culture arabe».

Ces constats signent le parcours exemplaire de la Région de l'Oriental, qui n'a probablement pas fini d'en recueillir les fruits. Ils confirment le choix stratégique de faire de la culture un véritable moteur de développement durable, en prise directe, cohérence et synergie avec les activités d'ordre économique, environnemental ou social.

L'Agence de l'Oriental mobilise ses créateurs et ses patrimoines



Enfants et adultes mobilisés au Salon Orient'Art Express 2011



Allocution du Directeur Général de l'Agence de l'Oriental à l'occasion de l'événement Sharaka en mars 2017 à Dusseldorf (Allemagne)



Mohamed Mbarki et Azzeddine Abdelouhabi présentent la collection des Beaux-Livres édités par l'Agence (IMA, 2017)



Madame Irina Bokova, ex-Directrice Générale de l'UNESCO et Monsieur André Azoulay, Conseiller de Sa Majesté le Roi Mohammed VI se font présenter les ressources patrimoniales de la Région de l'Oriental en présence de Madame Aziza Bennani, Ambassadeure Permanente du Royaume du Maroc à l'UNESCO

Vues de l'exposition «Les Chemins du Sacré»



«Tableau livre, tableau libre», de Hamid Ouarraoui, technique mixte sur toile, 180 x 100 cm, 2017



Manuscrit ancien (collection Badr Maqri)



Une partie de l'exposition avec le mur vert comme fil conducteur



Djellaba en laine, début XX^{ème} siècle, collection de l'Éco-musée d'Ahfir, 2017, IMA

Vues de l'exposition «Les Chemins du Sacré»



«Personnage suspendu !», installation de l'artiste Jaouad Embarki, acier et tissu, dimensions variables, 2017, IMA



Outils traditionnels pour écrire, calame en roseau, encrier, brou de noix et argile, prêt de l'Éco-musée d'Ahfir, 2017, IMA

Témoignage



Ibrahim HAMAMI

L'artiste a brièvement quitté Oujda pour mieux y revenir et y bâtir son œuvre. Artiste de la rencontre, adepte de la diversité des univers plastiques, on trouve souvent dans ses travaux l'influence de la calligraphie arabe de style maghribi.

J'ai participé en 2016 à l'exposition «Parcours Oriental», dans le cadre de la manifestation culturelle «Saint-Josse Place pour Tous». C'était ma première participation à l'étranger, j'étais heureux de pouvoir présenter mon travail dans un contexte nouveau. J'avais choisi pour cette exposition mon œuvre «Calice», que je présentais pour la première fois : c'est une installation réalisée in situ, composée de deux éléments : le fil blanc et le pavé de Saint-Josse, qui ont comme point commun de symboliser l'échange culturel. Le fil blanc rappelle les chemins de la soie tandis que les blocs de pierre servaient au pavage des voies, un élément de lien qui signifie stabilité, paix, sécurité et surtout rapprochement culturel.

La forme de cette installation, celle du calice, illustre aussi une proximité entre Orient et Occident, car ce verre sacré est présent dans les rituels chrétiens aussi bien que chez les poètes soufis. Le verre est aussi un élément de partage dans notre culture populaire, à l'exemple du verre de thé offert à tout visiteur.

L'expérience à Saint-Josse était très conviviale. Les travaux exposés étaient très diversifiés et l'on sentait une sorte de complémentarité entre les créations. Les visiteurs étaient majoritairement d'origine marocaine car l'évènement célébrait la Région de l'Oriental. Comme je ne connaissais pas le lieu, j'ai peut-être fait un choix inapproprié à l'espace qui m'était dédié : mon installation aurait été mieux appréciée dans un espace fermé.

A l'IMA, mon expérience fut peut-être aussi plus mature. C'est une opportunité d'exposer dans cet espace, où l'accueil a été très professionnel.

L'interaction avec de nouveaux publics est importante. J'ai participé avec des travaux tous liés à la calligraphie et à la poésie, des œuvres où l'intervention du Commissaire était primordiale car elles étaient liées à un parcours ; ici par exemple, à côté de l'œuvre de Zayneb Nasri «Douar» et menant à son travail. Donc, cette œuvre ne se lisait pas seule : elle n'avait du sens que dans le cheminement proposé par le Commissaire.

Quand on expose à l'étranger on se sent plus proches entre artistes, on travaille tous ensemble, on s'aide aussi, on vit pleinement l'évènement. Partir exposer en Europe, de façon générale, c'est aussi découvrir des musées ; à Saint-Josse, on a pu avoir plein de rencontres à l'Académie des Beaux-arts et aux galeries.

Ce genre d'exposition est bénéfique pour l'artiste, qui ne peut faire évoluer son œuvre que s'il sort de son environnement. Cela peut influencer le côté plastique de son travail, la technique, le support utilisé ou le sujet traité.

Ça peut également changer l'image stéréotypée qu'on peut avoir sur la Région et apporter un regard différent sur elle. Les artistes sont en situation de contribuer à la promotion de la Région. Aujourd'hui, nous avons franchi plusieurs pas importants en matière artistique dans la Région de l'Oriental, mais il n'y a pas de Département dédié à l'art à l'Université, peu de critiques d'art au Maroc et pas de marché de l'art, ce qui décourage l'artiste. L'Agence de l'Oriental essaie de faire sortir les artistes de l'ombre, mais il faudra associer d'autres soutiens pour rehausser la qualité de l'art et la culture de l'art dans le public. L'artiste a besoin d'être soutenu, c'est une réalité à laquelle il faut faire face.



«Calice», installation de Brahim Hamami, technique mixte, 2016, parc Steurs, Saint-Josse



Najima THAY THAY RHOZALI
Professeure et universitaire
Ex-Secrétaire d'Etat auprès
du Ministre de l'Education
Nationale, chargée de
l'alphabétisation

Dans l'Oriental aussi, le conte, est un miroir de la société

Originaire de l'Oriental et chantre du patrimoine immatériel, elle a mis en place le festival Hikayate des contes, d'abord à Agadir puis à Rabat et Témara. Son analyse des contes de l'Oriental dit beaucoup des imaginaires régionaux.

Mon intervention va dans le rêve : mon chemin est celui des contes. Je vous invite à accompagner mon voyage dans l'imaginaire, un voyage sans frontières ni règles. Je suis native de Zellidja Boubker, tout près de la frontière maroco-algérienne. Mon propos est de vous parler du conte et, à travers lui, des maux de la société. Je m'appuie sur des contes que j'ai commencé à collecter dans l'Oriental Marocain dès les années 1980 partout dans la Région, mais aussi auprès d'émigrés en France, Italie, Allemagne, Hollande, Belgique, tous originaires de l'Oriental. J'en ai collecté des centaines, des contes merveilleux, des contes d'animaux, des contes facétieux, des contes religieux. La Région de l'Oriental couvre près d'un dixième du Royaume et sa population a un fond tribal avec :

- les Berbères, qui sont des Zénètes, tels les Beni Znassen, les Beni Bouzaggou, les Zekaras, les Qal'iya... ainsi que des fractions Sanhadja comme les Znagas de Figuig ;
 - les Arabes sont les Banou Ma'qils, comme les Banou Yazid, les Athamnas, les Chbanates... ainsi que les Banou Solaym comme les Beni Mathar et Oulad Sidi Cheikh... ou encore les Banou Hilal, les Ahl Angad et Lemhaya...
- S'y ajoutent des foyers juifs, surtout à Debdou et Oujda, ainsi que des groupes émigrés venus d'Andalousie, de Tunisie ou d'Algérie.

Ma meilleure conteuse, ce fut ma grand-mère : ma première école. Je suis d'ailleurs convaincue que le conteur est un maître. J'avais deux types de conteurs : ceux des familles - grand-mères, tantes, voisines - puis des gens rencontrés dans mes enquêtes ou bien des conteurs professionnels dans les halka «حلاقي». Là je dois citer les grandes places connues au Maroc, comme Jamaâ El Fna à Marrakech, Bab El Had à Rabat, Sahat Lahdime, Bab Boujloud. A Oujda, il y a la grande place Bab Sidi Abdelouhab, où l'on trouvait des conteurs orientaux, d'autres venus d'Algérie, de Tunisie, des conteurs qui arrivaient de partout au Maroc, de Beni Mellal, Marrakech, Rabat, Fès, etc. Cela engendrait un formidable brassage entre les communautés.

La typologie des contes

Le conte populaire englobe toutes les variétés du conte : le fantastique, le merveilleux, les histoires d'animaux, les devinettes ou les anecdotes, les histoires religieuses ou les légendes de héros. Le chercheur n'a qu'à aller à la rencontre des gens du peuple pour puiser la matière brute. Ce fut notre travail pendant plus d'un quart de siècle. Au début, j'étais confrontée à un problème très délicat : trier et classer les contes collectés. Aarne-Thompson, dont la classification universelle fait référence, dénombre quatre groupes :



Mme Najima Thay Thay Rhozali
répond aux questions de
l'agence marocaine MAP

- 1- contes sur les animaux ;
- 2- contes proprement dits ou contes merveilleux ;
- 3- anecdotes ;
- 4- contes charades.

Celle de Michèle Simonsen :

- 1- contes proprement dits (contes merveilleux, contes réalistes et nouvelles, contes religieux, histoires d'ogres stupides) ;
 - 2- contes d'animaux ;
 - 3- contes facétieux ;
 - 4- contes énumératifs et randonnées.
- La profusion d'appellations en arabe dialectal crée la confusion, car si, en français, le mot conte couvre toutes les catégories, en arabe, on utilise plusieurs termes. Nous procédons ci-après à une approche typologique.

La Qissa

C'est le roman, ou la nouvelle, en arabe littéraire, mais, à l'oral, les mots qissa, laqsiya ou lqasiya s'appliquent à tous les récits coraniques sur l'histoire des prophètes et des peuples :

«نقص عليك من انباء الرسل ما نثبت به فؤادك».

«*Nous te relatons parmi les nouvelles des prophètes, ce qui apaisera ton âme*» :

«كان في قصصهم عبرة لاولي الالباب» ,

«*Il y avait dans leurs histoires un enseignement*». Qassa veut dire relater un récit, une qissa en toute fidélité.

Les événements et les détails exposés sont précis et véridiques : ce terme n'était pas employé pour des fictions. On le trouve dans le Coran :

«نقص عليك احسن القصص» , «*Nous te racontons les meilleurs récits*». Les conteurs populaires ne font pas exception et ne disent jamais :

«غادي نعاود لك لمحاكية نتاع سيدنا يوسف» ,

«*Je vais vous raconter le conte de Sidna Youssef*».

Les narrateurs populaires, conscients du caractère sacré de leur récit, ont gardé le terme de l'arabe classique, avec d'autres phonétiques qui respectent le mot et le sens. Le parler oriental utilise lqassa ou lqasiya ou laqsiyya. La qissa s'est étendue pour désigner également la biographie du Prophète et de certains de ses compagnons comme Ali Ibn Abi Tàleb.

Elle désigne aussi les histoires des prophètes Ayoub, Yaqoub, Choaiyb... Ces récits font l'objet d'une croyance très profonde et d'une sacralisation. Qu'il s'agisse de la qissa transmise par Dieu dans le Coran ou de celle créée par les humains, la qissa a pour rôles d'édifier et renforcer la foi des fidèles. D'ailleurs, les conteurs ne laissent passer aucune occasion pour souligner tel ou tel acte du personnage central de la qissa qu'ils relatent afin de permettre à ceux qui les écoutent d'en saisir la finalité. Les fidèles cherchent alors à imiter ces personnages par leur piété, leur patience ou leur bonté ; en bref, la qissa est un guide pour le croyant. Ces récits sont écrits et figés, d'où l'impossibilité de rajouter des faits ou d'en soustraire, vu leur sacralité. Les conteurs doivent se tenir à la version originale sous peine d'être abhorrés de tous comme le dit le hadit :

«القصص ينتظره المقت لما يرد في قصصه من زيادة ومن نقصان» .

La prolifération de la qissa est limitée par son appartenance à l'écrit : Al Maktoub ; aussi est-elle relatée lors des veillées religieuses, dans les zaouiyas ou les mosquées, et sur les places publiques, sous le nom de halqa, par des conteurs professionnels, rarement dans les foyers.

La Hikaya

C'est l'ensemble des aventures d'un même personnage, comme celles de Sayf Ibn Di Yazan, Sindibàd, Antar Ibn Chaddàd, des Chottàr, ou alors la geste de Banou Hilàl : un très long récit, riche en drames conclus par des dénouements joyeux. Là, l'imaginaire s'épanouit et s'exprime. Les faits relatés ici ne font pas de doutes pour l'auditoire, car les personnages, humains ou non, qui s'affrontent tout au long du récit sont acceptés comme véritables. La hikàya valorise le courage, la bravoure et la chevalerie (forousiyya) du, ou des, héros. La hikàya appartient elle aussi au Maktoub (écrit) et subit, comme la qissa, les restrictions à sa prolifération.

Elle est diffusée essentiellement par des conteurs professionnels. Le mot hakà veut dire reproduire un récit : «الحكاية ما يقص و يحكى» : «*la hikàya désigne ce qui est relaté ou reproduit*». حكيته وحكوت عنه الحديث. اي اتيت بحديثه كما قاله هو» : «*J'ai relaté ou rapporté ses propos, c'est-à-dire : j'ai reproduit son discours tel qu'il l'a dit lui-même*». D'où l'emploi de ce terme pour les récits d'aventures supposées réelles qui relatent l'histoire de personnages légendaires, tel Antar ou Sindibad. Quand le conteur dit qu'il va raconter telle ou telle hikàya, il s'engage à rapporter fidèlement ce qu'il a su. D'ailleurs, ce concept pourrait avoir inspiré les traducteurs qui ont donné le nom de «حكي» au phonographe. En passant dans le parler, le mot hikàya a subi une légère mutation phonétique pour devenir hkàya, tout en gardant son sens de fidèle reproduction.

La Nadira

Le pluriel est Nawàdir ; «نوادير الكلام ما شد منه وما كان فصيحاً» «*Les perles sont tout discours inhabituel et éloquent*» : le trait d'esprit et d'espièglerie. Il s'agit de récits courts axés sur la plaisanterie grossière. Souvent, elle relate les exploits d'un citadin, réputé pour sa vivacité d'esprit, qui tourne en ridicule des campagnards. La nàdira fait aussi partie du Maktoub, mais cela n'a pas empêché sa diffusion. Le recueil le plus célèbre demeure celui de Jha. Ce personnage est tour à tour naïf, rusé, cupide ou fourbe. La nàdira est simple et superficielle. Elle permet un divertissement sans message éthique ou religieux. Ces récits sont passés de l'écrit à l'oral pour devenir des contes populaires racontés dans les parlers locaux des territoires, mais leurs contenus sont restés des récits venus d'Orient, sauf les nawàdir de Jha, ou Joha, qui sont assimilées. On précise qu'il s'agit du Joha marocain et ses exploits l'opposent au Joha de l'Algérie ou de Bagdad, voire même à un Joha français ou russe...

La Khourafa

La khràfa désigne les récits merveilleux ou fantastiques, où la fiction l'emporte sur la réalité. La khràfa reflète la culture locale à la différence des qissa, hikàya et nàdira, de la culture arabo-musulmane. Cela ne veut pas dire que telle khràfa est un pur produit marocain, mais elle comprend certains éléments spécifiquement marocains, au moins dans les symboles véhiculés. Dans ce genre, l'innovation est permise : le narrateur peut laisser libre cours à son imagination et à ses fantaisies, rajouter des détails ou en soustraire, ce qui explique les variantes du même conte dans différentes régions du Maroc et parfois dans la même ville. Dans le parler de l'Oriental Marocain, la khourafa est connue sous le nom de mhajjiya ou hajjaya, qui peut signifier la devinette, mais précédé par le verbe «عاود» qui signifie raconter un conte. La khourafa, ou lamhajya, a pour finalité de divertir et éduquer par la morale qu'elle véhicule ; elle comprend tous les récits considérés comme produits par l'imagination hors de la réalité. Elle désigne les contes des djinns, ogres et animaux, et même les nawadirs.

«*Le conte populaire englobe toutes les variétés du conte.*»

Mme Najima Thay Thay Rhozali en conférence dans les locaux de l'Institut du Monde Arabe, au milieu de l'exposition organisée par l'Agence de l'Oriental



En résumé, le conte de tradition orale dans l'Orient comprend :

- la qissa ou lqasiya, contes religieux ;
- la hikaya ou lahkaya, contes d'aventures ;
- khrafa ou lamhajya, contes merveilleux, contes d'animaux, contes facétieux, anecdotes ;
- lhajjaya, devinettes ;
- le conte étiologique, qui explique le pourquoi des choses.

Lors de la 14^{ème} édition du Festival Le Maroc des Contes



Ces catégories disent les centres d'intérêt des sociétés adeptes de cette tradition orale : les qissas révèlent la piété des communautés et leur quête de droiture ; les hikayates montrent l'état d'esprit des héritiers des tribus belliqueuses (Sanhaja, Zénètes, Maqqil, Soleïm et Hilaliens) ; les hikaya, les khrafa, et même les contes étiologiques, renvoient au vécu quotidien, avec son lot de peines et de joies : ils reflètent les penchants des gens et leur façon de transcender les peurs, les problèmes et les contraintes que leur impose la société. Si la qissa et lahkaya ne laissent pas ou très peu de place au narrateur pour broder, la khrafa/mhajjya lui donne une liberté absolue : hors la structure, les autres éléments peuvent être modifiés, ajoutés ou supprimés, selon la volonté du conteur et la nature de l'auditoire.

Éléments de la vie quotidienne

Topographie, espaces, architecture
Les espaces où se déroule le récit contique sont ceux auxquels nous sommes habitués : des montagnes, des collines, des grottes, des plaines, des forêts, des oueds, des sources, des puits, des déserts et des mers, des palais, des mosquées, des habitats à patio, des riads, des gourbis, des khyames et des douars, jamais nommés. Pour entretenir ce flou artistique, le conteur ne donne aucune indication sur le temps entre les étapes : le héros quitte un bled pour un autre et cela a duré des jours ou des mois, voire des années.



Ainsi, le narrateur extrait le récit du réel et le place dans un monde imaginaire ; les faits terribles qui s'y passent ne menacent donc pas les auditeurs physiquement : ils sont entourés d'une bulle imperméable à l'adversité, qui ne laisse passer que l'euphorie et l'espoir des fins heureuses. Pour des raisons de crédibilité, le conteur s'oblige à meubler son récit avec des éléments habituels portant des noms connus et remplissant des fonctions courantes dans la vie de tous les jours, des éléments auxquels les auditeurs s'identifient et qui les rattachent au monde réel : ces éléments nous donnent des indications précieuses sur la société émettrice/consommatrice du conte.

Éléments humains

On trouve dans beaucoup de contes un sultan (ou deux) comme chef politique suprême. Ce vocable renvoie à l'époque post-Almohades, où il fut introduit au Maghreb après leur chute au 13^{ème} siècle et la division de leur empire en trois entités : Mérinides au Maroc, Abdalwadides au Maghreb central et Hafside en Ifriqiya. Calife et Amir Al Mouminine furent remplacés par le terme Sultan importé d'Orient. Les autres personnages de nos contes sont des hommes et des femmes, fellahs, bergers, bûcherons, négociants et commerçants, fqih, guérisseurs, colporteurs et entremetteuses, artisans, brigands, gens pieux et libertins, braves et honnêtes gens, hypocrites et filous... bref, tous les constituants de la société.

Éléments et produits naturels

Divers termes rattachent au terroir : des produits agricoles (blé, orge, légumineuses, légumes, fruits frais et secs, miel, huile, smen) ; les ovins, bovins, caprins, volailles et produits de la pêche, le gibier, les animaux domestiques (chevaux, dromadaires, mulets, ânes, chiens et chats), les bêtes sauvages (chacals, hérissons, corbeaux, aigles, faucons, autres oiseaux, reptiles et batraciens...).

Éléments manufacturés et produits alimentaires

Il s'agit de meubles (malles, sdaders, lhoufs, bourabehs), d'habits locaux (gandoura ou la fouqiya), de bijoux (bagues, khoulkhal), d'ustensiles (ferrah ou tagine, gasaa ou guedra, majmar ou kanoun), de mets (cous-cous, saykouk, barkoukache, trid, mbessess, pain matlouâ, mechoui ou lmsaouar) ; tous ces éléments sont empruntés à la vie quotidienne dans l'Oriental. La profusion des détails et éléments réels est une constante qui fait glisser l'auditeur du monde réel vers l'irréel, sans heurt et en douceur ; l'aspect descriptif relie pour l'auditoire le contenu véhiculé par le conte et la réalité : c'est le lien indispensable entre le vrai et le vraisemblable.

Pourquoi ce stratagème ?

Mémoire infaillible des codes et valeurs ancestraux, le conteur use de cet artifice pour critiquer à son aise (sans s'exposer) les potentats, les dignitaires, les émirs, les grands propriétaires fonciers et les riches négociants ; ensuite pour passer des messages moraux en profondeur. En fait, les auditeurs se retrouvent dans les récits, en tant qu'opresseurs (ghouls/despotes) ou opprimés. Les uns essaieront d'adoucir leur poigne en acceptant les critiques et les seconds vont décompresser grâce à la victoire des héros/héroïnes des khrafates, face aux problèmes : tyrannie, despotisme, suprématie masculine, polygamie, conflit de générations ou entre riches et pauvres, propriétaires fonciers, fellahs et khemmasa, entre adultes et jeunes, hommes libres et esclaves, ordre établi et émancipation des mœurs, etc. Ces conflits prennent toutes leurs dimensions dans les contes d'ogres et ogresses ; ils reflètent les vrais maux qui minent la société. L'auditeur s'y reconnaît, s'y projette, espérant dépasser la mauvaise condition qui le handicape et arriver à la situation finale en tant que héros revalorisé : c'est une catharsis.

Les conteurs de ce genre - souvent des femmes - puisent dans leur répertoire des contes sur le vécu des familles dans une société patriarcale et dénoncent les méfaits de la polygamie, la légèreté des mœurs, la maltraitance des enfants d'un premier lit par les belles-mères, la stérilité ou l'absence de garçons, le conflit des enfants avec les mères castratrices, la ségrégation liée aux handicaps physiques, la couleur de la peau ou la différence de genre. Par ces récits, les narrateurs tentent de minimiser les impacts dévastateurs de ces maux. Comme ce répertoire appartient au genre de la khrafa qui permet de voguer dans l'imaginaire, les détails ne sont pas immuables. Ils peuvent changer au gré du conteur, par les vocables, les objets et paysages utilisés, pour être assimilables par l'auditoire. Ceci expliquerait l'existence de variantes dans la même contrée, voire la même ville, car ces détails rattachent le récit à telle ou telle culture. La fonction initiatique du conte est permise par la langue spécifique comprise par les auditeurs et par une symbolique enracinée dans leur inconscient collectif. Ainsi, le conte aborde des thèmes délicats sans complexe ni fausse pudeur, et aide à maintenir l'unité du groupe face à l'adversité due à la primauté des mâles, vrais détenteurs de la force et garants de la continuité.

Sans précision temporelle et de toponymes, le narrateur extrait le récit du réel et le place dans un monde imaginaire.

Remise du 1^{er} Prix Asharika du patrimoine culturel



Témoignage



Mohamed TAGHZOUT

Natif de El Aïoun Sidi Mellouk, l'artiste vit et travaille à Oujda.
Peintre, graphiste et calligraphe, son regard interroge des choses
a priori banales qu'il nous amène à repenser.

J'ai participé à l'exposition «Les Chemins du Sacré» en 2017. C'est une initiative qu'on doit applaudir : exposer à l'Institut du Monde Arabe est une chance ; je remercie d'ailleurs les organisateurs d'avoir permis cela. Le Maroc a une longue histoire avec Tombouctou. Il s'est intégré en Afrique grâce à la culture, d'où l'intérêt de la thématique et de notre participation avec les autres Africains.

J'ai présenté deux photographies : la première, celle d'un marabout, était liée dans ce parcours à la poésie de Sameh Derouich, et la seconde, un portrait d'une femme tatouée Bni Guil, était associée par le Commissaire à un tapis portant ce même motif. Pour moi, c'est surtout un moment que j'ai saisi dans un but purement documentaire : je voulais garder une trace de cette scène car on ne voit plus ce genre de tatouage de nos jours. Certes, il a une autre signification, plus importante, car c'est un code, un langage : selon ce tatouage et son dessin, on sait plusieurs choses sur cette femme, dont la tribu à laquelle elle appartient. Mais au-delà de ça, il y a ce lien entre ce tatouage sur le corps et ce même motif reproduit sur le tapis : cette exploitation sur différents supports interpelle.

Pour revenir au sujet de l'exposition, je trouve que se tatouer le corps est l'une des expressions les plus véritables et en ce sens ce signe a ce côté sacré. Faire participer les artistes de l'Oriental à de telles expositions est un très bon moyen de faire connaître l'art en train d'être produit dans notre Région.

C'est aussi l'opportunité pour nous de voir ce que font d'autres artistes du Maroc ou d'autres pays. L'exposition n'a duré que trois jours : vu le grand effort fourni par les organisateurs et les artistes, on aurait pu faire profiter le public de ces œuvres plus longtemps.

Pour un artiste, c'est toujours bénéfique de participer à de tels événements, ça apporte à sa carrière, car l'artiste ne travaille pas sur une seule durée : son parcours est un cumul d'expositions et d'événements, la somme de ses rencontres, de tout ce qui renforce son expérience personnelle. Ce que je regrette le plus, c'est l'insuffisance de la communication. C'est un problème général au Maroc car nous avons peu de critiques d'art, nous n'écrivons pas assez sur nos événements et l'écho qui en résulte est minime. La promotion est parfois inexistante... aux expositions et vernissages, on se retrouve entre gens d'un petit cercle. Là au moins, plusieurs amis, artistes et autres, sont venus de loin. Je n'ai pas pu discuter de mon travail avec des spectateurs ; je découvrais moi aussi l'exposition et prenais des photos des œuvres et des spectacles proposés. Intégrer des spectacles vivants était très intéressant.



Ce qui a manqué, ce sont les rencontres avec d'autres artistes et intellectuels étrangers. J'aurais aimé que la communication soit plus travaillée. Dans la vie d'un artiste, chaque exposition est une étape. Aujourd'hui, je me consacre à la photographie et je voyage beaucoup ; la photo est mon prétexte au voyage. Les arts plastiques à Oujda ont bien évolué, mais on peut faire mieux. J'ai assisté à toutes les expositions à Oujda depuis l'ouverture de la Galerie Moulay El Hassan et je pense que certaines n'interpellent pas. Cela ne fait pas plaisir à l'artiste quand on le lui dit, car il a besoin d'être encouragé, mais il doit aussi questionner son parcours et se demander toujours s'il évolue.

«Femme tatouée»,
de Mohamed Taghzout,
photographie sur papier barité,
120 cm x 80 cm, 2017, IMA



Témoignage



Mohamed BENHAMZA

Natif de Berkane, cet artiste plasticien estompe les frontières des langages artistiques. Par ses totems et bien d'autres formes, l'œuvre interroge le rapport entre peinture, sculpture, collage et dessin.

L'Oriental a une longue histoire des arts plastiques. Oujda a connu la première école des Beaux-arts au Maroc ; on sait aussi la présence ancienne d'artistes plasticiens étrangers à Oujda. Il y eut aussi une très longue période de latence : plus de 20 ans sans aucune exposition dans la Région de l'Oriental. Ce n'est qu'à travers certaines initiatives que des expositions ont peu à peu vu le jour. En 2010, avec la création de l'association Réseau d'art A48 et l'aide de l'Agence de l'Oriental, les expositions sont devenues plus ponctuelles et plus thématiques surtout. Avec Azzedine Abdelouhabbi, devenu Directeur artistique d'Oriental, nous avons eu notre festival d'art contemporain appelé d'abord «Orient'art express», puis «Oriental». Dans cet événement nous avons pour la première fois à Oujda introduit le terme de «Commissariat d'exposition», et nous avons pu connaître, accompagner et œuvrer avec d'autres artistes venus du monde entier selon une réflexion précise qui continue et qui s'enchaîne. J'appellerais cela une sorte de renaissance à Oujda, car nous avons été précurseurs à une certaine période. Lors de la deuxième biennale de Casablanca, j'avais eu avec d'autres artistes de l'Oriental l'opportunité d'exposer mon travail, car l'Agence de l'Oriental avait demandé que l'on consacre un stand aux artistes de l'Oriental : une belle initiative qui nous a permis de participer à un grand événement aux côtés d'artistes de renommée internationale. Nous étions d'ailleurs les seuls artistes du Maroc à avoir eu ce privilège. Participer à de telles manifestations culturelles et artistiques est une opportunité, une chance puisqu'un grand nombre d'artistes n'ont pas cet accès à des expositions à l'étranger.

Ma participation à Saint-Josse avec «Forêt africaine» était une expérience pour moi hors du commun. Ce même travail exposé plusieurs fois à Oujda, ou dans d'autres villes marocaines, a pu être perçu différemment. Les signes berbères que j'utilise et la calligraphie ont toujours interpellé le public marocain puisqu'ils font partie d'une certaine façon de leur culture mais, à Saint-Josse, ces signes étaient perçus différemment. Le support (totem) et les signes que j'avais utilisés sortaient de l'ordinaire. De plus, les intégrer à ce jardin municipal les imposait sur le paysage comme faisant partie de cet espace, comme s'ils étaient nés là-bas. Cela créait aussi une sorte de contradiction, car la chaleur des couleurs contrastait avec le froid qui régnait sur place, ce qui a pu conférer un côté plus mystique encore à cette œuvre. Mon seul regret est que, durant l'exposition, j'ai bien senti que mon œuvre était davantage visitée et contemplée par des Marocains ou des personnes d'origine marocaine, que par des Belges.

Ce genre d'exposition est important aussi bien pour l'artiste que pour la Région toute entière. C'est une belle façon de faire la promotion de l'art mais aussi de l'Oriental. En tant qu'artistes, nous sommes des ambassadeurs pour notre Région. Ces manifestations culturelles créent des liens ; ces rencontres avec d'autres artistes ou acteurs locaux encouragent les étrangers à visiter l'Oriental. Ce que j'ai le plus apprécié ici, c'est que le Commissariat a permis de faire un «parcours oriental» à travers plusieurs espaces de la ville, qui était aussi un parcours à travers plusieurs expressions plastiques. J'aurais tant souhaité voir une continuité de ce parcours à Oujda...



«Forêt africaine», de Mohamed Benhamza, totems, peinture acrylique sur bois, dimensions variables, 2016, Saint-Josse



Khadija FADILI
Professeure et styliste

Le Haïk, une œuvre plastique, un vêtement patrimonial qui habille une identité régionale*

L'auteure est native de Figuig, haut lieu du port du Haïk traditionnel encore aujourd'hui. Le voile mystérieux inspire son travail comme son enseignement.

Il faut tout d'abord introduire le concept du Haïk et donner une définition de ce vêtement, rappeler son histoire depuis ses origines et en exposer les différents types existants. On peut ensuite démontrer qu'à notre époque, l'uniformité du costume ne sera pas la règle dans un monde où chacun a besoin de s'exprimer et de dire son identité, y compris par le vêtement. Le port du Haïk ne peut que s'inscrire dans cette tendance.

Le Haïk (celui de la tradition) continue d'être porté dans certaines régions du Maghreb (au Maroc notamment) et d'Afrique sub-saharienne et il nous paraît inimaginable de le voir disparaître pour de prosaïques raisons de contraintes liées à la vie moderne. Pour cela, considérer le Haïk comme un concept et non plus seulement comme un habit, apporte la garantie de la perpétuation de cette composante de notre patrimoine vestimentaire : un concept qui s'adaptera à tous les temps, toutes les circonstances, toutes les mentalités, etc. Le Haïk est devenu un moyen d'expression essentiel de leur identité pour ceux qui choisissent de le porter et c'est bien ainsi qu'il doit être compris. Nous sommes tous égaux, mais pas identiques, et même tellement différents dans nos raisonnements et notre perception des objets.

A travers cette démarche de réflexion, on peut analyser quelques-unes des dimensions que peut revêtir le Haïk.

Chaque dimension se traduit par un style vestimentaire et une tendance de mode. On peut même aller jusqu'à dire que le concept du Haïk est présent en chacun de nous, quitte à l'adapter dans la dimension de notre choix, selon notre logique et notre vécu. Cette logique nous libèrera des contraintes et des clichés de la mode pour créer notre propre style, comme le suggère cette notion contemporaine dite de la «mode anti-mode».

Une étymologie et des caractéristiques communes qui définissent l'habit

Le Haïk est un vêtement, féminin et masculin, porté dans quelques pays d'Afrique, surtout au Maghreb, fait d'une étoffe en général rectangulaire, longue de 5 à 6 m et large de 1,6 à 2,2 m, enroulée et maintenue à la taille par une ceinture, ramenée ensuite sur les épaules pour y être fixée par des fibules, de sorte à recouvrir tout le corps. Les entrelacs de ses pans forment des drapés très harmonieux. Il est personnalisé par la personne qui le porte et différencié d'une région à l'autre.

Voici comment on peut reconstituer l'étymologie du mot Haïk :

- en arabe, Haïk vient du verbe tisser ;
- en amazigh de Figuig, Assemmed est la contraction de deux vocables, qui sont Assemmed (le froid) et Ered (s'habiller).



Comme il est de tradition dans la région de Rabat, le Haïk peut ne dévoiler qu'un oeil

Le terme équivaut donc à «manteau» ou «vêtement d'extérieur» protégeant du froid et des regards indiscrets, obtenu à partir du tissage.

Au Maghreb, une origine antique revivifiée par l'exode andalou

L'origine du Haïk remonte à l'époque où Rome exerçait sa domination sur les diverses régions de l'Afrique du Nord, construite progressivement à partir de ses victoires sur Carthage puis au fil des guerres puniques : disons à partir 150 ans avant notre ère. Cette domination durera près de huit siècles. La romanité a trouvé en Afrique, au Maghreb surtout, un terrain très favorable où elle a su faire pousser de profondes racines. Elle y a laissé d'ineffaçables traces de civilisation, de culture et de mode de vie. Le Haïk en est une illustration.

La toga romaine et le Haïk présentent les mêmes caractéristiques vestimentaires et utilitaires : une grande étoffe tissée, drapée autour du corps, utilisée comme un habit d'extérieur pour se protéger et servir éventuellement de couverture.

Une autre référence confirmant l'origine antique est le Chiton grec, adopté et donc diffusé par les romains dans nos régions. Il était fait de deux grands carrés de lin (laine pour les plus anciens) retenus aux épaules par des fibules, en laissant légèrement bailler l'encolure, puis serrés à la taille par une ceinture. Le Chiton, connu au moins trois siècles avant la toga, fut utilisé comme habit d'intérieur. La Mlahfa en est une véritable réplique.

Le Haïk va connaître un grand regain d'intérêt au Maghreb porté par l'influence rayonnante de l'Andalousie. Il va se propager dans tout le grand Maghreb après la chute de Grenade, avec l'arrivée et l'installation des Andalous. Il est alors considéré comme une tenue traditionnelle andalouse portée par foi religieuse islamique.



Une grande variété de styles et de modèles au Maroc

On peut regrouper les principaux styles et modèles encore connus et pratiqués dans l'ensemble du grand Maghreb de la façon suivante :

- le Haïk M'Rama, de haute qualité, à base de fils de soie pure ou d'un mélange de soie et de lin ou bien de fils de laine précieuse blanche ;
- le Haïk Aachaachi, à fines rayures jaunes, porté par la mariée ou dans les grandes occasions ;
- le Haïk Sefsafi, tissé à partir de la pure soie ou du coton, de couleur noire, blanche ou jaune .

Pour le Haïk marocain, il faut noter que le costume d'extérieur des femmes citadines est d'une grande simplicité. Le Haïk est au Maroc une vaste pièce de lainage d'environ cinq mètres sur un mètre soixante.

L'un de ses intérêts est qu'elle voile les formes du corps et les traits du visage en une unique enveloppe qui présente donc aussi l'avantage de maintenir tout le corps dans une même atmosphère où hygrométrie et température sont uniformes : un bon choix pour affronter le froid et le vent.

Les femmes étrusques d'abord (à. g.), grecques (au centre) puis les romains, femmes et hommes (à.d.) ont porté les ancêtres de Haïk



Jules César, comme tous les européens romains, portait la toga comme un Haïk

La toga romaine et le Haïk présentent les mêmes caractéristiques



Le Haïk, bonne protection face au vent (ici dans les rues de l'oasis de Ich)

On constate dans les villes marocaines de légères différences d'une cité à l'autre dans la technique des drapés. Le Haïk peut être de lainage fin, de lainage grenu, Haïk Mharbel, ou de laine et soie, Haïk Chaara. On remarque la particularité du drapé de Rabat qui est de ne laisser découvert qu'un seul oeil. A noter également les chaussures de ville, de forme spéciale, rihyat, noires, à contrefort montant. Les rjlin seroual, jambières de cotonnade ou de soie serrées au genou, descendent en accordéon sur les chevilles. De même que les contreforts des rihyat cachent le talon, les rjlin seroual dissimulent les chevilles de telle sorte qu'aucune partie du corps ne se trouve visible. Le costume est identique à Salé où, comme à Rabat, les femmes font traditionnellement preuve d'une très grande prudence. Le Haïk des femmes citadines marocaines est blanc, plus rarement traversé d'une bande de couleur bleu ou rouge. En fait, seul le Haïk noir de Taroudant, appelé Tamelheft, fait exception. A Taroudant, le Tamelheft est une sorte de compromis entre l'Izar des montagnards berbères et le Haïk en usage dans les villes. Le Tamelheft est fait de cotonnade noire et, au Maroc, seules les femmes de Taroudant se voilent ainsi de noir, comme les sœurs musulmanes de certaines villes tunisiennes.

Porter le Haïk, un choix multidimensionnel

La dimension esthétique est la plus commune. Elle conduit à trois façons d'adopter le Haïk :

- adopter sa version traditionnelle ;
- créer un vêtement similaire dans ses objectifs et principes, mais plus pratique, tel la djellaba, qui n'est au fond qu'un Haïk cousu car elle comporte les mêmes éléments et satisfait aux mêmes fonctions (longueur, ampleur, capuche pour la tête, vêtement d'extérieur recouvrant) ;

- s'inspirer du Haïk et l'adapter, ou le décliner, voire le réinventer sous la forme d'un produit moderne, toujours réalisé à partir de tissus tissés à la main, valorisant le drapé comme point fort de la tenue et présentant des lignes déstructurées, le tout en blanc, noir ou dans des tons écrus, avec mise en valeur de jeux d'entrelacements de formes en référence à la superposition des plis du Haïk.

La dimension fonctionnelle s'appuie sur le côté utilitaire bien connu du Haïk : aisance pour porter un bébé, ou plusieurs, dissimuler des objets... Durant la lutte pour l'Indépendance au Maroc, certaines femmes dissimulaient des armes sous leur Haïk. On peut également s'en servir comme drap pour se couvrir ou s'asseoir, etc. Le Haïk a ainsi eu de l'influence sur la conception de plusieurs vêtements modernes, voire récents, et conçus pour être multifonctionnels :

- des manteaux dits « kangourou » comportant un porte-bébé afin d'éviter de séparer la maman et le bébé ;
- des blousons de voyage dans lesquels le sac à dos est intégré ;
- des vestes à poches secrètes et invisibles pour cacher des objets, notamment de valeur ;
- des vêtements étudiés pour cacher les imperfections du corps (comme des rondeurs, un cou trop long ou trop court, une petite taille, etc.) ;
- des manteaux rembourrés ou matelassés, transformables en matelas, en coussin ou en couette.

La dimension symbolique aussi est déterminante pour choisir cet habit car l'image renvoyée par la femme est un critère souvent décisif pour elle. Le Haïk est un symbole de pureté, de pudeur et d'appartenance identitaire. Les valeurs portées :

- la pureté, traduite par le blanc immaculé, une ligne épurée, l'absence de détail superflu, des matières natu-



Une ruelle de l'oasis de Figuig

relles et pures telles le lin, le coton, la soie ou la laine, ainsi qu'un style globalement minimaliste ;

- la pudeur, par le choix d'un vêtement ample et long, sans décolleté, des couleurs sobres et neutres, des motifs discrets et des matières opaques, des lignes qui dissimulent les formes du corps ;
- l'appartenance au groupe revendiquée par une inspiration ethnique, riche en couleurs, en dessins, symboles, broderies, tissages artisanaux, et formes empreintes des habitudes vestimentaires tribales, le tout dans un esprit à la pointe de la fantaisie.

Enfin, la dimension philosophique, culturelle, voire spirituelle : le Haïk est en lien avec le sacré, il suggère l'inaccessible, tout en étant objet de séduction et même de fantasme. Le sacré, l'inaccessible et l'indisponible, parce que le Haïk est une manière de sacraliser la femme, de la respecter autant dans son corps que dans son esprit.

Le Haïk lui donne la liberté d'action et de décision par elle-même, car ce qui est sacré est protégé par les interdits et donc isolé. Le respect de la propriété est sacré ; le Haïk est généralement porté par la femme mariée, c'est-à-dire celle qui appartient à un seul homme, «Mrat Errajel».

Sous cet angle, le Haïk influence les vêtements aux lignes structurées qui font barrière aux regards indiscrets, avec des détails anguleux dissuadant ceux qui osent s'en approcher ou envisagent d'y toucher, des matières rigides et opaques, des couleurs délicates et rares, des motifs abstraits ; un style avant-gardiste.

Quant au fantasme, il a sa place lorsque notre imagination est libre de créer et percevoir comme elle l'entend, selon sa propre logique et les finalités qu'elle se donne. Il est favorisé par des vêtements aux formes aériennes, une symphonie du voilé-dévoilé, des lignes tantôt près du corps, tantôt amples, des matières



Le drapé du Haïk ré-approprié par la haute couture d'aujourd'hui

mi-transparentes qui dissimulent et révèlent à peine le grain de la peau, des couleurs ombragées, telles les gris colorés, des formes bouillonnantes à travers lesquelles on essaie d'entrevoir les lignes et les courbes de la silhouette tout en préservant un champ fertile à l'imagination. Un nouvel Haïk revisité par les créateurs d'aujourd'hui ou de demain pourra emprunter ce chemin.

Le port du Haïk souligne le regard de séduction : le regard reflète l'âme d'où jaillissent des sources infinies d'expressions. Le Haïk voile le corps mais dévoile et donc sur-valorise ainsi les yeux, ce qui offre une - unique mais réelle - issue à la séduction, légitime, pour la femme. Elle se trouve ainsi conduite à travailler son regard par tous les moyens possibles (Khol, petit bijoux cernant l'oeil, jeux d'ombres autour des yeux) et exprime ainsi sa féminité.

Cette vision peut conduire à la création de cagoules, de chapeaux à bords retombants, de lunettes aux montures fantaisie, d'écharpes aux couleurs flamboyantes drapées autour du visage, mettant ainsi en valeur le regard en tant que fenêtre sur l'âme.



Variations modernes

Témoignage



FEEK FEEK

Originaire de Ahfir, il réside à Paris. Le créateur est autodidacte, formé aux arts de la rue, notamment le graffiti. Dans ses œuvres, l'insolite côtoie l'inattendu ; toutes sortes de matériaux et techniques sont utilisés. Polychromes ou monochromes, les œuvres sont également empreintes de poésie.

Feek feek veut dire «réveille-toi» et ce nom traduit ma démarche : j'essaie de dire «réveille-toi» dans l'art, mais dans le monde entier il faut se réveiller ! Au départ, quand je faisais du street art, je m'appelais Feek two (qui vient de mon prénom, Toufik), un pseudo qui est venu naturellement et que je n'ai pas choisi.

J'ai participé à l'exposition «Entre nous l'Oriental marocain» à l'IMA à Paris. Ce qui m'a interpellé, c'est la différence de mon travail - plutôt en graffiti street art - avec d'autres œuvres axées sur la photographie, l'installation, la peinture... Cette exposition, qui a été transférée ensuite à Oujda en juillet-août 2015, m'a permis de faire connaître mon travail au Maroc, surtout dans l'Oriental Marocain. Ce genre de manifestations permet aussi la rencontre entre les artistes, car elle les met en contact. En tant qu'artiste de la diaspora, originaire de l'Oriental, ça m'a fait plaisir de participer à une exposition présentée aussi dans mon pays et ma Région.

Ce fut une expérience très enrichissante ; la diversité des œuvres exposées était très intéressante, avec plusieurs sortes d'expressions plastiques. J'ai participé avec trois sculptures. La première représente un visage noir en matière issue du pétrole, avec une coulée de peinture. La deuxième est une bombe de peinture avec un robinet d'où sortent de grosses coulées vertes en formes de visages d'enfants (cette couleur verte est un clin d'œil à l'espoir et les enfants sont l'avenir). Ma troisième sculpture, en résine et métal argenté, représente un cochon. Pour moi, l'IMA représente une ouverture sur le monde occidental et sur d'autres cultures...

Ces expositions sont bénéfiques pour l'artiste, même s'il investit son temps et son argent.

Ma dernière participation à la Villa des Arts à Casablanca m'a valu par exemple le projet d'une exposition individuelle. Exposer dans des lieux reconnus, notamment à l'IMA qui n'est pas facilement accessible, est aussi un très bon outil pour présenter les créateurs de la Région, un bon moyen de parler de l'Oriental et de montrer que l'art n'existe pas seulement à Marrakech et Casablanca. Dès qu'il y a des émigrés dans une Région - c'est le cas de l'Oriental - ils apportent beaucoup : l'expression plastique et le style peuvent être très différents.

A l'IMA, j'ai eu de très bons retours sur mon travail mais j'aurais voulu montrer d'autres créations pour faire découvrir mon art. Selon l'endroit où l'on expose, l'expérience et le contact avec les visiteurs sont très différents. Casa est une capitale culturelle ouverte sur l'art. A Oujda, le public est un peu limité : ceux qui viennent aux vernissages sont des intellectuels ou des amis d'artistes, un microcosme ; on touche moins de gens. A Casablanca, il y a aussi des étrangers que nous pouvons cibler. En France, pour mobiliser les médias et attirer plus de monde on fait un vernissage, un finissage, puis un autre vernissage pour les absents, à mi-chemin de l'exposition. Ce déficit d'intérêt s'explique aussi par l'absence d'un marché de l'art et de collectionneurs dans la Région. Là, c'est aussi compliqué pour l'artiste de la diaspora que pour celui de l'Oriental. Il faut un réseau, des contacts, des soutiens... Parfois, des artistes très doués n'ont pas accès aux galeries et expositions et d'autres, moins doués, y arrivent facilement. C'est encore plus délicat à Oujda où ce marché est presque inexistant. C'est aussi pour cela qu'il faut faire des expositions à l'étranger. Pour moi aussi, quand j'expose en Europe, ça se passe mieux.



«Feek (réveille-toi)»,
sculpture de Feek Feek,
résine et peinture acrylique,
dimensions variables,
2015, IMA

Témoignage



Saïd AFEZIOUM

Après ses études au Lycée Technique d'Oujda, puis à Tanger, l'artiste n'a plus quitté sa ville natale de Nador, où il vit et travaille. Ses compositions donnent une nouvelle identité aux objets qu'il met en scène dans un univers fantasmagique teinté d'humour.

J'ai participé à l'exposition «Les chemins du sacré» dans le cadre de l'exposition «Trésors de l'Islam en Afrique». Le thème du sacré est très intéressant : il touche l'histoire des peuples, l'histoire des civilisations. Il y a aussi ce lien entre le Maroc et l'Afrique. Certains travaux ont touché au thème, d'autres sont restés un peu loin. Pour moi le sacré doit pouvoir se symboliser et c'est pour ça que j'ai choisi de travailler avec la main de Fatema. Ce symbole est connu et figure dans l'artisanat, les bijoux, etc.

J'avais déjà exposé la main de Fatema à Oujda au Parc Lalla Meryem où le cadre était très différent, le support aussi. Il y a aussi l'ajout de la couleur verte tout au long de la scénographie de cette exposition, un rappel au sacré face au blanc des mains dont je ne me sépare jamais. L'installation était composée de cent mains de Fatema, chacune dans une position différente.

La main a précédé celle de Fatema : c'est un élément emblématique sur lequel je travaille. Pourquoi la main ? Cela prend racine dans mon enfance et c'est lié aussi à la relation avec mon père, avec nos conflits notamment sur ma passion pour la création, mais aussi à son travail de commerçant. Au début, la main était pour moi une sorte de marchandise mais, par la suite, elle était devenue une écriture, ma propre signature. Elle était personnifiée, tantôt ouverte, tantôt fermée, cassée ; c'est un être qui se développe avec moi tout comme ma représentation des kilos utilisés comme contrepoids pour peser, c'est une tentative d'alléger ce poids de la vie.

Cette exposition est pour moi une première, très importante. Travailler sur des thèmes pareils aussi est crucial, car l'exposition ne porte plus sur un sujet local : il y a une nécessité universelle qui s'impose.

Il aurait fallu des rencontres entre artistes pour partager leurs expériences et leurs méthodes d'approche. Exposer dans un autre contexte est essentiel pour renouveler son énergie, changer ses idées. Si l'artiste s'isole, il ne peut pas produire. L'art, même s'il doit porter une identité, a aussi cette obligation d'universalité.

Au Maroc, il y a un problème avec le public pour l'art contemporain. A Paris, l'impact était visible, le public important ; il y avait des galéristes, des amateurs d'art et des touristes. Je regrette un peu que le parcours ait mêlé les œuvres et des pièces patrimoniales importantes : ce mélange entre arts et histoire ne m'a pas paru optimal. L'artiste a besoin d'oxygène : il étouffe aujourd'hui malgré les efforts déployés. Nous manquons d'expositions, de galeries, et nous ne sommes pas galéristes arrivés au dynamisme auquel nous aspirons. Les événements doivent devenir plus fréquents pour développer notre Région. C'est le concret qui influence et impacte les décideurs et donc l'économie. Pour hausser la qualité, il faut multiplier les résidences d'artistes, mobiliser aussi pour que les associations soit plus visibles. Enfin, aux côtés du travail artistique, s'impose le travail théorique. Les œuvres n'ont de sens que si l'on parvient à les compléter par des conférences, des débats et des formations. Tout cela a un seul objectif : valoriser l'art et le travail artistique et donner à l'œuvre sa juste valeur. Les acteurs locaux doivent être conscients de l'importance de ce domaine dans le développement social, humain et économique. L'Oriental regorge de talents. Nous avons plusieurs atouts par rapport à d'autres Régions, ainsi qu'une identité artistique et visuelle. Les artistes de l'Oriental touchent à beaucoup de matières et font beaucoup d'installations.



«Main de fatma», installation de Saïd Afezioum, plâtre et ciment blanc, dimensions variables, 2017, IMA



Driss RAHHAOUI
Responsable
des Galeries d'Art d'Oujda
Ministère de la Culture
et de la Communication

Un panorama critique sur près de 100 ans d'histoire

L'auteur n'aura quitté Jerada où il est né que pour sa formation aux Beaux-Arts de Tétouan et une expérience à Casablanca. En charge des nouveaux espaces d'exposition d'Oujda, il n'en poursuit pas moins une œuvre originale puissante. Son militantisme et sa position lui donnent un regard expert sur la vie artistique régionale.

L'histoire artistique plastique d'Oujda a commencé il y a près d'un siècle. Oujda a toujours été leader par rapport aux autres villes marocaines, en partie du fait de la présence française. En 1913, les autorités locales pensent à créer un Cercle des Beaux-arts, qui sera institué en 1927, avant de fusionner avec d'autres activités en 1936 au sein de l'Ecole de musique et d'arts plastiques. Cet établissement polyvalent a d'emblée englobé peinture, sculpture, dessin, et art dramatique. Il avait pour première mission d'enseigner et diffuser l'art vers les catégories défavorisées. La société civile était également très active : dès les années 1930, la première association des artistes peintres de l'Oriental sera créée à Oujda et contribuera au développement des arts plastiques par l'organisation de nombreuses expositions de grands artistes : par exemple, en 1964, celle de Chakib Belkacem. Cette dynamique artistique va porter la création d'autres associations, dont l'Association d'arts plastiques du Maroc Oriental fondée par l'artiste Aziz Benyounes, les Associations Jamaate Al Mathaf et Joudour.

Les initiatives qui ont lancé la modernité

Après le Discours Royal de 2003, Oujda va vivre une grande transformation dans le champ culturel et de grands projets vont voir le jour,

comme le Centre Culturel, les deux galeries d'art, le Théâtre Mohammed VI. En parallèle à la création de ces nouveaux espaces dédiés à l'art, le travail associatif sera très important et plusieurs nouveaux événements vont animer la scène artistique.

En octobre 2011, j'ai été nommé responsable des deux galeries affectées à la Direction Régionale de la Culture à Oujda : la galerie Moulay El Hassan et la galerie Al Maghreb Al Arabi, inaugurées dès 2008. L'Association Réseau d'Art s'était occupée de leurs ouvertures en organisant deux expositions : l'une, intitulée «Convergence», consacrée aux artistes de la diaspora originaires de l'Oriental, et la seconde dédiée aux artistes locaux. Auparavant, l'activité se limitait à l'Institut Français d'Oujda, où œuvrait l'Association artistique Joudour.

J'ai bien connu cette période de par mon activité au sein de l'Association Réseau d'Art. Prendre en main les deux galeries d'Oujda était une lourde tâche, car elles ne se consacraient pas totalement aux arts plastiques : on pouvait tout exposer sans véritable sélection (caftans, habits traditionnels, artisanat, produits de terroir...). Il m'a d'abord paru indispensable de spécialiser ces deux galeries et de planifier une programmation annuelle pour rehausser la qualité des expositions. La galerie Moulay El Hassan fut dédiée aux grandes expositions, individuelles ou collectives, d'artistes confirmés.

Quant à la galerie Al Maghreb Al Arabi, elle serait consacrée aux jeunes artistes amateurs afin de leur donner leur chance. Durant les deux premières années, nous étions parvenus avec le corps associatif à bâtir une belle programmation annuelle sans interruption.

Malheureusement, en 2013, la galerie Al Maghreb Al Arabi a été fermée pour être convertie en Centre d'interprétation du patrimoine, activité qui n'est toujours pas opérationnelle aujourd'hui. Cette fermeture a créé une grande pression sur l'autre galerie, Moulay El Hassan. Ceci est regrettable pour les artistes aussi bien que pour les amateurs qui ne trouvent plus leur place sur la scène artistique.

L'ouverture en 2014 de la galerie du Théâtre Mohammed VI est un point positif, mais son espace est mal signalé et elle est connue seulement par les artistes et leurs amis. Sa situation en étage la rend d'ailleurs peu accessible au grand public.

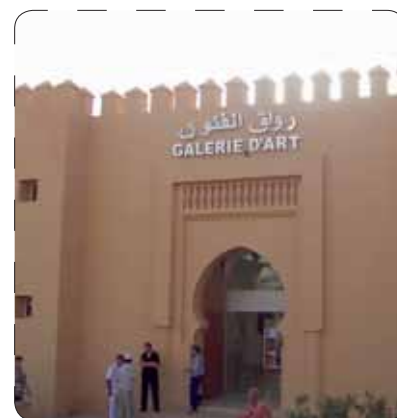
Les rencontres et expositions font progresser les artistes

Durant ces dix dernières années, il y a eu de grands pas dans le domaine de l'art plastique, qui naît et grandit de rencontres. En 2012, l'Association Réseau d'Art a invité Michèle Desmottes, alors rédactrice en chef du magazine Maroc Premium, et l'artiste Mostafa Romli, Directeur du Centre d'art contemporain Ifitry et Directeur de la Biennale de Casablanca, qui est originaire de Touissit dans l'Oriental. Un projet de résidence à Ifitry est né sur sa proposition, dont nombre d'artistes ont bénéficié comme Jaouad Mbarki, Said Afezyoum, Elbakkay Mekkaoui, Nourredine Madrane, Mohammed Benhamza, Azzeddine Abdelouahabi et moi-même. Cette expérience a été très enrichissante. Encadré par Mostafa Romli, le travail des artistes s'est épuré et la méthode de travail des participants s'en est trouvée fortement influencée.



«Le monde arabe ?», projet d'habillage de la Galerie Moulay El Hassan à Oujda, installation avec drapeaux imprimés collés sur la façade à l'occasion de l'évènement «Oujda, capitale de la culture arabe», Driss Rahhaoui, Oujda, 2018

Cela est dû aux conditions pratiques mais aussi au contexte de cette résidence : un bel et vaste espace facilitant les échanges entre artistes. L'un des points forts fut l'enchaînement des festivals d'art contemporain Orienta, appelé Orient'art express durant ses cinq premières éditions. La présence d'artistes de renommée internationale a permis de développer les compétences artistiques, ainsi que la succession de Commissaires d'expositions : chacun a apporté sa vision et s'est obligé à continuer le travail de son prédécesseur. Avec Orienta, les artistes ont gagné en professionnalisme et acquis une méthode de travail contemporaine. Une autre étape fut importante : Art Actuel, une exposition collective au jardin Hilton où diverses installations animaient l'espace. Trois artistes de l'Oriental y ont participé. L'art de l'Oriental a donc gagné en maturité ; les manifestations organisées par des professionnels aident d'abord à être reconnu et présent sur la scène artistique et les médias. L'art de l'Oriental a ainsi acquis une identité : nous sommes désormais connus pour être novateurs en matière d'installations et pour œuvrer beaucoup dans l'art contemporain.



Entrée de la Galerie d'Art Al Maghreb Al Arabi à Oujda

Oujda fait partie de l'histoire de l'art marocain. Aujourd'hui, le travail n'est pas celui de simples créateurs qui s'expriment ; il est celui d'artistes qui ont envie de retracer l'histoire de l'art et d'y rentrer.

Exposer ailleurs, une étape nécessaire

Grâce au soutien de l'Agence de l'Oriental, exposer à l'étranger est devenu accessible aux artistes de l'Oriental. Nous avons participé à des événements de très grande envergure à l'IMA, à la Biennale de Casablanca, ou encore à «Saint-Josse Place pour Tous». Exposer dans un autre contexte permet à l'artiste de se situer, d'affronter un autre public, de s'auto-évaluer et s'auto-critiquer. Rencontrer les autres artistes est très important aussi : cela nous influence d'une façon ou l'autre. Pour la Région de l'Oriental, c'est une promotion par le haut, une sorte de diplomatie culturelle qui valorise la Région aux yeux des décideurs étrangers. L'artiste expose une idée, qui peut être liée à un contexte précis, mais peut aussi continuer dans une autre géographie aux côtés d'autres artistes car, in fine, l'art est d'abord une nouvelle fabrication, une nouvelle composition de ce qui existe déjà. Par exemple, ma participation à Saint-Josse, «Longue Agonie», était la continuité de recherches commencées à Jerada avec l'artiste Frédéric Fourdinier. C'était un travail hors du commun pour nous deux, même si mon sujet phare a toujours été la mine de Jerada. L'expérience ici était différente : nous avons encadré des élèves de l'école Al Irfane à Jerada et, après les avoir exposées au Centre Culturel de Jerada, leurs œuvres ont été montrées à l'Académie des Beaux-arts de Saint-Josse. Ce travail est né d'un problème local mais il a trouvé sa place en Belgique, qui a souffert du même mal. Ma participation à l'IMA à l'occasion de l'exposition «Le Maroc Contemporain» s'inscrivait aussi dans ce contexte. Ma pièce s'intitulait «29 octobre 1982». Cette œuvre puise de Jerada mais elle a été plus valorisée à Paris qu'à Oujda, notamment parce que mon installation a vraiment été concrétisée comme je l'avais conçue.

Il y a eu une belle interaction avec le public et les critiques d'art : l'écho était visible et, en tant qu'artiste, je me sentais réellement valorisé. Avec les expositions à Oujda, surtout à la galerie Moulay El Hassan, nous avons progressé, mais il y a encore beaucoup de travail à faire, surtout en termes de communication. Nous ne parvenons pas encore à cibler un public intéressé et averti.

La plupart des artistes se plaignent du marché de l'art, car il est presque inexistant, mais il faut savoir attirer le public. La dernière exposition à l'hôtel Terminus en mai-juin 2018, nous a prouvé qu'il y a des collectionneurs et des personnes capables d'acheter, mais faut-il encore savoir les motiver. Si le marché de l'art était développé, la situation de l'artiste serait bien meilleure, mais avec quel impact sur la qualité ? C'est compliqué en matière d'art, car on peut facilement tomber dans le jeu du commerce. Néanmoins, l'artiste a besoin de vivre dignement et il doit être motivé et encouragé.

Les conditions d'un renouveau artistique passent par le secteur privé

Quand le matériel est disponible, l'artiste a plus de liberté à produire son œuvre. Aujourd'hui, on trouve beaucoup d'idées avortées. On ne peut pas toujours compter que sur le soutien des institutions : l'intervention d'organismes privés est essentielle. Ainsi, on manque encore à Oujda de galeries privées et d'agents d'artistes. L'artiste travaille seul et ça ne peut pas continuer ainsi ; un artiste ne peut pas produire et stocker chez lui.

Le développement durable de la Région ne peut avoir lieu sans art. L'exemple le plus visible est l'architecture : le développement des villes de l'Oriental a lieu sans artistes et l'art n'est pas intégré dans la conception de nos espaces.

Des projets-repères dans nos villes sont conçus sans faire appel aux artistes, alors que la Région a un potentiel artistique et culturel très important.

On ne puise pas assez dans son patrimoine, immatériel ou matériel. Il n'y a d'ailleurs pas que les arts plastiques dont on peut s'inspirer, car nous avons une histoire artistique très diversifiée, construite dans la durée, mais que l'on n'exploite pas encore.

La situation géographique d'Oujda est très avantageuse et lui confère une ouverture sur la Méditerranée, la France, l'Espagne, l'Algérie et le Sahara : elle est la source de la diversité des influences artistiques. L'Oriental est la première Région du Maroc par le nombre d'émigrés et les Marocains Résidents à l'Étranger sont une grande richesse : ils ne vivent pas et ne pensent pas sur un seul pays, les destinataires de leurs travaux sont différents, ce qui diversifie les cultures et les cibles.

Oujda fait partie de l'histoire de l'art marocain. Aujourd'hui, le travail n'est pas celui de simples créateurs qui s'expriment ; il est celui d'artistes qui ont envie de retracer l'histoire de l'art et d'y rentrer. Malgré toutes les difficultés, nous avons le mérite d'inscrire nos noms dans l'histoire de l'art.

Une démarche pensée en termes de développement régional durable

À Oujda, la plupart des événements intègrent divers espaces, comme le parc Lalla Meryem, le Lycée centenaire Omar Ibn Abdelaziz, la Fondation Moulay Slimane... Des expositions, comme celles d'Oriental, créent des parcours dans la ville mais aussi dans la Région car les organisateurs poussent la démarche vers nos territoires de Jerada, Figuig, Nador... Nous sommes également fiers d'avoir reçu nombre d'œuvres de grande importance : Richard Long, Bruce Newman, Mounir El Fatmi, Mellehi...



«Longue agonie», de Driss Rahhaoui, caisson lumineux et radiographies, 2016, Académie des Beaux-Arts, Saint-Josse

Nous avons été les premiers en Afrique à exposer Boltanski. Les événements deviennent de plus en plus denses et récurrents : le festival d'art contemporain, Art-rimal, Aqbass, le Convoi littéraire (Al Mawqib Al Adabi), Retrospective, art au féminin... Il faut tirer le meilleur profit des nouvelles infrastructures, même si gérer l'immobilier reste problématique. Nous disposons de nouveaux espaces, tels que le Théâtre Mohammed VI, le Centre Culturel... mais ils ne sont pas bien entretenus ; il y a un manque de ressources humaines pour leur bonne gestion, pour une part dû au manque de formation dans le domaine culturel.

En ce sens, intégrer le cadre universitaire est indispensable. Nous avons besoin de son engagement traduit par des formations et des licences professionnelles qui ciblent les arts pour encadrer les jeunes talents ; les étudiants en Arts appliqués sont perdus après leur Bac. Oujda mérite d'avoir son Ecole des beaux-arts, le Cercle des beaux-arts doit ressusciter et l'Université se faire plus visible lors des manifestations culturelles : chaque exposition devrait être suivi par une conférence, des tables rondes et pourquoi pas un livre.



Sameh DEROUICH
Poète adepte
du genre Haïku,
écrivain et animateur
culturel associatif

Les arts

indiquent le niveau civilisationnel et culturel d'un territoire

Le poète anime à Gafaït le «Club des Grenouilles», bien connu pour son militantisme artistique. Habitué des «sister arts», il a su associer sa poésie à la peinture, l'installation, la photographie... Sa vision des arts dans l'Oriental est réaliste et ambitieuse.

J'ai participé en 2015 à l'exposition «Entre nous, Etre nous l'Oriental Marocain» à l'IMA par des lectures poétiques filmées. Les arts sont une seule famille ; la poésie est pour moi l'art qui se rapproche le plus des arts visuels. Durant mon parcours en tant que poète, j'ai toujours été très proche du mouvement artistique et surtout des arts plastiques. Ceci a certainement influencé ma façon de travailler et c'était réciproque car ma méthode de travail a pu également influencer certains artistes.

L'expérience des collaborations entre artistes et disciplines

J'ai participé à plusieurs collaborations collectives avec des peintres et des photographes, à l'exemple de l'œuvre «Les Jardins Suspendus» (Al Moalaqate) de l'artiste plasticien El Yazid Kherbache. Ce travail, qui a une dimension poétique, est une composition purement plastique où l'influence de la poésie était remarquable, d'abord par le titre - référence au grand poète arabe Al Motanabi - mais aussi par l'esprit de l'œuvre qui ressortait de ce travail.

Idem pour l'expérience artistique «Clandestin», où un poème a été exploité à finalité artistique : dans cette pièce, la collaboration a été plus directe, car il s'agit d'un recueil de poèmes qui se lit à travers les mots et les signes aussi. Et enfin la série Haiku, du même artiste, en référence à ce style de poésie où mes créations poétiques étaient accompagnées de toiles picturales. Ces formes d'échanges et de réappropriations entre artistes plasticiens et poètes sont une expérience typique de la Région de l'Oriental, à l'exemple de la collaboration du poète et écrivain Nejmi avec l'artiste Qacimi.

Il y a eu plusieurs autres expériences différentes, comme lors de la sixième édition d'Oriental avec la participation de Stéphanie Béghain, Olivier Drousseau et Isabelle Gressier à travers leur pièce «Et la terre se transmet comme la langue» de Mahmoud Darwich, qui a fait partie d'un parcours artistique dans le cadre de l'exposition A l'angle des possibles. Il y a eu aussi des poèmes écrits en calligraphie par l'artiste Hamami, qui ont animé l'espace du Lycée Omar Ibn Abdelaziz et les ruelles de la médina. Ce genre d'œuvres renforce le lien entre artistes de toutes disciplines. Elles nous ont poussé à approfondir la réflexion et à penser à un événement qui puisse allier poésie et arts visuels : ainsi est né Aqbass, ce rendez-vous artistico-plastique où travaille un homme de lettre aux côtés d'un artiste plasticien.



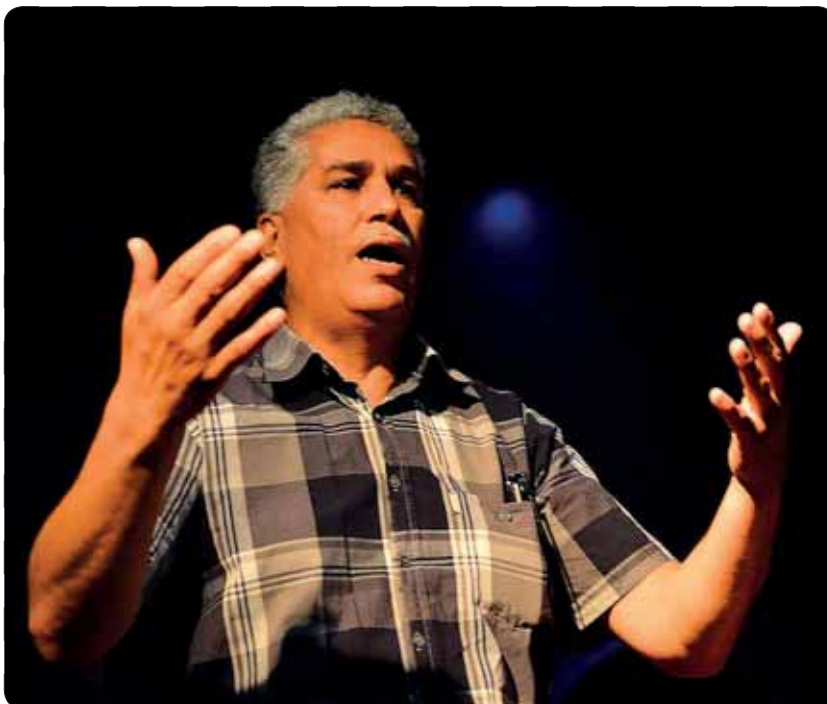
Sameh DEROUICH
durant l'une
des tables rondes
du Salon Maghrébin
du Livre, édition 2017

En 2016, j'ai participé à l'évènement de Saint-Josse en tant que poète d'abord, mais aussi aux côtés d'artistes comme Bahi Rahal, photographe, et El Yazid Kherbache, plasticien. Notre travail était intitulé «Cueillette» et il revêtait la forme d'un arbre auquel étaient suspendues plusieurs cartes avec inscrit sur chacune un poème Haïku, avec une peinture et une photographie, que le spectateur pouvait prendre, ou encore cueillir, et lire.

Le même travail a été réalisé à Gafaït. L'installation était accompagnée d'une vidéo tournée à Gafaït, où je lisais ces poèmes. C'était une œuvre symbolique où nous avons essayé de composer un lien entre ces deux Communes à travers poésie, peinture et photographie. D'ailleurs, l'évènement dans sa globalité cherchait à tracer ce lien et plusieurs espaces dans la ville célébraient l'art et l'Oriental. Plusieurs installations ont été réalisées dans ce cadre. Toutes ces expressions plastiques reflètent la maturité de nos expériences artistiques dans l'Oriental et ont donné une belle image de notre Région.

On peut atteindre l'universel à partir du local

Mes lectures poétiques ont eu une forte interaction avec le public. Ma lecture et la traduction qui s'en est suivie ont permis aux spectateurs de prendre conscience des messages véhiculés, d'autant plus que la plupart de ces poèmes Haïku célébraient Gafaït. Je crois qu'on peut atteindre l'universel à travers le local : il y a un fort lien entre les deux et c'est ainsi que le travail doit être conçu ; mais il faut essayer aussi de suivre les tendances. Par exemple, le Haïku, genre dans lequel je me suis spécialisé, est une forme poétique à l'origine spécifique aux Japonais mais devenue universelle. Aujourd'hui, elle est de plus en plus répandue dans le monde et c'est certainement dû à sa forme, qui va avec l'actualité.



On n'a plus le temps pour des poèmes très longs, à l'image de Al Moalaqate avec des vers infinis ; la forme courte du Haïku le privilégie, sans le départir de son sens. Ce sont des poèmes qui célèbrent la nature et, au-delà de ces raisons, le Haïku est aussi pour moi une évolution personnelle dans ma poésie.

Je suis convaincu que la diplomatie culturelle a une importance majeure dans la diffusion de l'image du pays et de l'Oriental en particulier. C'est pour ça que l'investissement dans ce domaine doit être à bonne échelle. Les arts ne véhiculent pas seulement des messages : ils présentent une image et un indicateur sur le niveau civilisationnel aussi bien que culturel. Ce genre d'évènements culturels permet l'échange entre différentes expériences artistiques : c'est une sorte de pont entre territoires, qui renforce les liens et conduit à créer d'autres manifestations, parfois d'une autre nature. Pour que l'impact soit davantage ressenti, il faut qu'il s'étale dans le temps, avec l'intervention de plusieurs organismes marocains actifs à l'étranger.

Les expressions plastiques reflètent la maturité de nos expériences artistiques dans l'Oriental et ont donné une belle image de notre Région.



Ceci a permis également une ouverture sur le Maroc pour les personnes qui ne connaissent pas le pays.

Transformer le regard de l'autre sur un territoire

Il faut que nos acteurs et décideurs locaux soient conscients du pouvoir de l'artiste ; il faut avoir confiance en l'artiste pour qu'il puisse représenter son pays ; il faut aussi le valoriser et montrer que son travail est capable de transformer le regard porté sur une Région ou le Royaume.

Durant mes participations, j'ai bien vu combien l'artiste est la clé de ces événements. Pourtant, même si les efforts déployés pour les déplacer et les héberger sont considérables, il reste encore beaucoup de chemin à faire pour indemniser correctement ces artistes. Je sais la question sensible, mais on doit être conscient de l'effort fourni par l'artiste ; on doit aussi valoriser son travail afin qu'il puisse continuer à produire, car aucune expertise ne peut être gratuite.

La culture a besoin d'être liée au développement d'une Région et, réciproquement, le développement ne peut avoir lieu si on marginalise la culture, car cette dernière n'est pas apte à être calquée sur d'autres expériences.

La culture est ce qui nous lie entre nous en tant que peuple et elle est capable d'être un moteur de développement. Nous avons une richesse culturelle et une diversité de formes artistiques pour l'exprimer : nous devons continuer à œuvrer et à développer ce domaine. Et il y a plein de disciplines dans lesquelles on n'a pas encore puisé. La Région de l'Oriental a un potentiel culturel artistique très diversifié. Prenons par exemple notre dialecte oujdi : jusqu'à aujourd'hui, il est inexistant dans l'audiovisuel et il n'y pas de soutien pour réaliser des productions qui l'utiliseraient. Sans cinéma ni télévision, on ne peut pas progresser.

L'artiste est capable de transformer le regard porté sur une Région.

À l'Institut du Monde Arabe, on aurait pu toucher un plus grand nombre de spectateurs si l'exposition avait duré plus longtemps. Ces manifestations ne doivent pas rester isolées : il faut assurer la continuité, la pérennité ; la vision globale de l'évènement doit être maîtrisée afin d'atteindre la maturité artistique espérée. A Saint-Josse, une grande part des visiteurs de l'exposition était marocains, ce qui prouve l'esprit de communauté qui y régnait. L'évènement rendait hommage à l'Oriental et, durant les différentes performances, il y avait la présence des émigrés. Bien sûr, le degré de sensibilité des spectateurs varie selon leur culture, mais une œuvre réussie peut convaincre n'importe qui.

Je pense que durant cette exposition, le niveau des œuvres était assez intéressant et il y a eu beaucoup de succès auprès des visiteurs.

Il y a aussi le manque d'une maison d'édition dédiée : comment nous développer si nous ne disposons pas des composantes essentielles pour la médiatisation de notre Région ? On ne peut atteindre un modèle de développement sans investir dans ces domaines car l'Homme est au centre de la culture aussi bien que du développement : il doit participer à l'évolution de son environnement.



Investir dans la culture pour contribuer au développement

C'est à partir de cette conviction que l'idée du convoi littéraire (Al Mawkib Al Adabi) est venue. Nous avons voulu investir dans la culture et l'utiliser pour le développement local. En ce sens, l'Association Culture et Développement de Gafaït essaie d'exploiter le potentiel culturel local : plastique, sculptural, littéraire ou poétique. Depuis quelques années, nous avons présenté à travers cet événement un nombre important d'écrivains et d'artistes de la Région de l'Oriental. L'évènement englobe des expositions artistiques. Dans certaines éditions, on utilisait les travaux d'artistes plasticiens en couverture des livres publiés. Le convoi littéraire, comme son nom l'indique, est une caravane de personnes venant du Maroc mais aussi du monde entier, qui vont d'Oujda à Gafaït pour célébrer l'art et la littérature à travers les expositions et les livres.

A Gafaït, chaque édition de la manifestation réalise une sculpture monumentale. Notre projet se lit ainsi sur le long terme, car l'assemblage des expériences est important et nous aspirons à créer un musée à ciel ouvert où, au sein de ce beau paysage, les visiteurs puissent apprécier les sculptures réalisées. On essaie aussi de sensibiliser les acteurs à la question de la production et de la publication du livre. Pour cela, des médias sont conviés et des reportages dans la presse écrite, digitale, télévisuelle ou radiophonique, relatent l'évènement : ils présentent la Région et ses activités culturelles.

Le livre est le meilleur moyen de valoriser la Région, car il persiste dans le temps et l'idée d'avoir des publications provenant de cette source géographique est très intéressante. Pour moi, l'essentiel est aussi que la plus importante partie est célébrée à Gafaït, dans ce petit village-oasis, à travers des lectures poétiques ou celles d'extraits des livres publiés. Ce projet est aussi lié à la valorisation touristique : Gafaït est connu pour la randonnée des vingt sources. Nous souhaitons qu'il devienne également une destination culturelle à travers vingt sculptures.

On a besoin aujourd'hui de lier la culture et l'art à travers des projets concrets. L'Agence de l'Oriental a toujours soutenu cette vision et elle reste notre partenaire essentiel : il faut saluer d'ailleurs le fait qu'elle a su croire en la force de pareils projets. Les décideurs doivent être conscients de la pertinence de l'investissement dans la culture. La situation actuelle de l'artiste est inquiétante car il est encore marginalisé et sous-estimé.

Plusieurs expériences artistiques dans la Région de l'Oriental ou à l'étranger ont été réussies, mais qui restent ignorées et méconnues. On a besoin de valoriser ce domaine sous toutes ses formes d'expression, notamment la musique, les arts visuels, le cinéma, le livre et la danse.



Le poète Sameh Derouiche lors du Festival Orienta

Témoignage



Frédéric FOURDINIER

Le territoire et les éléments qui le constituent sont à la base de la démarche artistique du créateur. Les interactions humaines avec les environnements sont à la base de créations souvent épurées, minimales, aseptisées, se référant au contrôle et à la maîtrise.

J'ai participé en octobre 2016 à l'exposition «Parcours Oriental» dans le cadre de l'évènement «Saint-Josse Place pour Tous» près de Bruxelles, où la Région de l'Oriental était célébrée à travers plusieurs évènements artistiques. L'idée de ma participation était d'exprimer et montrer mon expérience dans l'Oriental, plus précisément dans la Province de Jerada, lors de ma résidence dans le cadre de la sixième édition du festival d'art contemporain Orienta, intitulée «A l'angle des possibles». D'ailleurs, le travail que j'ai présenté avait été créé lors de cette édition à Oujda. C'était pour moi un regard porté sur la ville de Jerada et ses environs, l'ancienne ville minière durement atteinte par la fermeture de sa principale, sinon unique, activité. Ma volonté était d'exposer les problématiques d'un territoire qui a connu de profondes transformations et de grands traumatismes.

Mon travail se concentre sur la notion de territoire et sur le rapport de l'Homme à son environnement. Lors de mon séjour à Oujda, j'ai pu constater que certains artistes présentaient une démarche similaire, mais avec d'autres points de vues et d'autres techniques plastiques, ce qui permettait de recouper différents sujets autour d'un même thème général.

Ce qui se passe dans la Région de l'Oriental est très intéressant. Beaucoup de choses commencent à émerger qui témoignent d'une envie et d'une rigueur artistiques remarquables.

La jeune génération se nourrit de plus en plus d'art contemporain grâce aux évènements culturels à vocation internationale qui voient le jour et parfois se développent progressivement dans cette partie du Maroc, notamment en devenant récurrents. Par contre, je peux dire qu'il y a un manque de moyens important pour soutenir de façon significative ce genre de créations, alors que des moyens financiers semblent exister pour la culture, mais ils paraissent difficiles, culturellement et politiquement, à débloquer pour ce genre de manifestations artistiques. Mon expérience à Oujda et Jerada fut des plus enrichissantes. Elle m'a donné l'envie d'approfondir mes recherches sur cette partie du Maroc et je crois que la possibilité de montrer le travail réalisé dans un autre pays que le Maroc, comme cela s'est passé en Belgique, est un très bon moyen de communiquer sur des sujets qui ne sont pas forcément mis en avant dans les médias. En ce qui concerne les visiteurs, le retour que je peux restituer est celui de l'échange que j'ai eu avec les personnes qui ont assisté à ma présentation sur place, qui fut fort positif, avec un intérêt certain et beaucoup de questions. Il est difficile d'évaluer ce genre de manifestations culturelles, surtout quand il n'y a pas assez de retour direct, mais je pense tout de même qu'une meilleure préparation de la mise en œuvre de l'évènement en amont, surtout par la communication, aurait pu être plus bénéfique pour l'exposition.



«Metastability-Jerada», installation de Frédéric Fourdnier, mix média, néon-impression numérique-bois, dimensions variables, 2016, Académie des Beaux-Arts, Saint-Josse

Témoignage



Dalila ALAOUI

Dalila est une artiste issue de la diaspora. Elle porte les problématiques de son temps et s'enrichit de sa double appartenance. Elle s'est beaucoup mobilisée pour la Région, notamment pour les femmes... de l'Oriental ou d'ailleurs.

Je suis une artiste plasticienne franco-marocaine dont les recherches et les pratiques, en lien avec le monde arabe, questionnent le rapport à la singularité de l'identité, puis à son universalité. J'ai participé à beaucoup d'expositions dans l'Oriental ou en rapport avec cette Région, comme «Convergence» en 2008 à Oujda, «Histoires2rives» en 2012, dont j'ai assuré le Commissariat de l'exposition, «Le Monde des Jarres», la même année au Parc Lalla Meryem à Oujda, en 2015 «Entre Nous, Etre Nous l'Oriental Marocain», puis Les Chemins du Sacré, en 2017 à l'Institut du Monde Arabe.

Les thèmes abordés soulevaient, pour les expositions auxquelles j'ai participé, des problématiques qui me concernent et auxquelles je suis attachée de par mon travail plastique. La thématique qui a m'a le plus bouleversée a été «Hall Andalus» où j'ai produit «Là-bas» en octobre 2011, une performance en forme de fausse conférence : au milieu d'historiens spécialistes de la période Al-Andalûs, je disais un texte qui porte un regard sur les échanges entre l'Orient et l'Occident.



Il s'agissait d'interroger la diversité culturelle et les influences comme autant d'appartenances et de réappropriations entretenues par les mondes occidentaux et orientaux.

En 2012, «Histoires2rives» m'a proposé de prolonger les questionnements de cette fausse conférence avec un Commissariat et une muséographie d'exposition, où j'ai invité artistes et scientifiques à penser le passage d'un horizon à un autre, avec Abderrahman Tazi, réalisateur, William Petit, danseur, et de nombreux artistes visuels. Là, j'ai pu organiser des événements, des tables rondes que j'intitulais «Tapis volants» ; des tapis roulés et déroulés dans l'espace accueillaient le public et les artistes. Des conférences et toutes sortes de débats y superposaient leur part de rêve tout en apportant diverses notions qui s'y rattachaient, comme le voyage (le déplacement, l'errance) ou la méditation (la prière, le repos ou la réflexion). Il s'agissait de penser mais aussi d'interroger. C'était aussi une manière de faire se côtoyer dans l'espace réinventé et mobile, le public et les invités au cœur de l'exposition. Nous avons vécu des moments intenses. Le voyage et la découverte fabriquent les artistes autant que l'inscription de chacun dans son territoire. Eu égard aux événements auxquels j'ai participé, je n'ai pas vraiment de regrets, mais j'ai envie de multiplier les occasions d'organiser des manifestations culturelles similaires pour les artistes nationaux et d'avoir la possibilité de travailler avec d'autres artistes dans le cadre de workshops ou autres. L'intérêt porté à la Région de l'Oriental a été visible lors des vernissages et durant ces événements. Les œuvres questionnent et laissent des traces. Une exposition est aussi une somme de photographies, de correspondances et de projets qui se prolongent dans le temps. Dans mon travail, je m'intéresse à ce qui régit l'univers féminin dans sa partie la plus intime. Comment les notions de limite, frontière, séparation, seuil, donc de passage et de circulation, peuvent présenter quelques analogies avec la maison marocaine urbaine traditionnelle qui, sous certains aspects, peut ressembler à son univers psychique ? Comment la tradition et l'éducation peuvent nous poursuivre ? Comment nous portons toutes les femmes en nous, tantes, grands-mères, cousines... ? Je travaille sur le manque, l'oubli et l'énigme du retour. Ceci me permet de produire des œuvres qui n'existeraient pas si j'étais restée dans mon pays natal. La distance facilite l'émancipation.

«Équilibre précaire», tempera sur feuille de cuivre marouflé sur papier Japon huilé, collé sur monotype, 120 x 80 cm, 2008



Cheick Mustapha BENHAMZA
Président du Conseil
des Oulémas d'Oujda

Nous et l'autre

*L'auteur est
Président du Conseil
des Oulémas
d'Oujda. Il porte
une parole écoutée
avec respect dans
la Région, dans le
Royaume et même
à l'international.
Qui mieux que lui
pouvait expliquer à
l'Institut du Monde
Arabe, à Paris,
pourquoi et comment
l'Islam se fait un
devoir d'être ouvert à
«l'autre» ?*

C'est avec une joie réelle que j'ai participé aux travaux de ce forum scientifique de communication organisé par l'Agence de l'Oriental et l'Institut du Monde Arabe à Paris. Cet événement était une grande occasion propice au dialogue et à l'échange d'idées entre savants, penseurs, intellectuels et artistes des deux rives de la Méditerranée, cette mer demeurée tout au long de sa riche histoire un espace de rencontre, de communication culturelle et d'échange pour les sciences et le savoir en général. Cette rencontre a offert une opportunité qu'il faut saluer car elle s'est tenue en un temps et des circonstances historiques marqués par une régression de l'esprit de tolérance, de dialogue, sous un ciel chargé de nuages sombres qui obstruent la vision, la communication et le dialogue.

Les signes de la réussite de cet événement, en plus de ses retombées et de ses résultats, nous sont donnés par la participation d'intellectuels et artistes venus présenter leurs œuvres, des productions littéraires écrites et orales, l'exposition de manuscrits, de calligraphies et tableaux riches de sens. Sont aussi exposées des œuvres qui expriment les progrès de la civilisation dans les sociétés marocaines des temps anciens. Mon propos, parmi le florilège d'exposés, est cadré par des considérations thématiques et surtout la nécessité de m'exprimer en symbiose avec l'objectif général de cette rencontre.

Il s'agit tout particulièrement de répondre au désir de connaissance mutuelle, de communiquer et de se révéler à «l'autre», afin de combattre les appels au choc des civilisations et à la confrontation religieuse.

Le thème de mon intervention est également inspiré de ce que représente ce lieu, en tant que symbole des rencontres culturelles de haut niveau, sur lequel on peut compter lorsqu'il s'agit de connaissance entre civilisations, de leurs communications et de leur complémentarités. C'est une rencontre qui permet à chaque culture, en l'occurrence la civilisation islamique et arabe, d'exprimer sa véritable substance, son identité, son humanité et sa grande aptitude à comprendre et accepter «l'autre», le non-musulman, et à le prendre en compte, à construire des ponts de communication avec lui, et à élaborer des plans d'actions communs pour servir l'humanité.

Mon intervention est axée sur un questionnement d'actualité, avec ses spécificités : la perception que le Musulman a de «l'autre», partant des préceptes de l'Islam, de l'énoncé de la Charia, et de ce que le patrimoine de la doctrine (Fiqh) et de la jurisprudence islamiques a cumulé en ce qui concerne la relation avec «les autres». Traiter avec «les autres» est, comme tous les agissements, une chose que le Musulman ne peut faire qu'après avoir pris conscience des règles de l'Islam en la matière.

L'ultime finalité de la charia est de sortir les gens des comportements aléatoires passionnels pour en faire des serviteurs de Dieu de par leur libre-arbitre, comme ils le sont par obligation.

Dans la logique de l'Islam, suivre ses passions, c'est neutraliser la Charia et abandonner ses règles, tant pour celui qui agit par sentiment religieux ardent sous l'empire de ses émotions et risque de se tromper, que pour un homme qui renie l'Islam, lui tourne le dos, et part d'une référence non religieuse, ou non islamique au moins. La réalité des Musulmans souffre de nombreux accrocs dus à l'ignorance et à des emportements, faute de réflexion. Face à cela, d'autres catégories d'individus cherchent par tous les moyens à attiser les rancoeurs et rallumer les feux là où ils commencent à s'éteindre. La rencontre des deux factions provoque l'affrontement et fait couler le sang. Le gagnant du conflit n'est jamais l'un des deux belligérants, même s'il est partie prenante. Les gagnants des guerres sont toujours les trafiquants d'armes et ceux qui font commerce des moyens de destruction, ainsi que ceux qui bénéficient des dégâts provoqués par la confrontation.

Nous, la nation musulmane, sommes invités à comprendre notre époque et ses exigences, à oeuvrer pour faire revivre la jurisprudence de nos rapports avec les non-musulmans, comme cela est étudié en détail et totalement dans nos livres musulmans. En ce sens, nous devons proclamer que la finalité ultime de l'avènement de l'Islam et de la venue de son Messager - que la paix soit sur Lui - est de servir l'humanité, lui procurer ses bienfaits et la couvrir de miséricorde. Dieu a dit : *« Nous ne t'avons envoyé que comme miséricorde pour les mondes »* et *« HO Le Prophète ! Nous t'avons envoyé comme témoin, et annonciateur, avertisseur, appelant à Dieu, aussi par Sa permission ; et lampe éclairante »*.

Ces versets spécifient l'objectif suprême et la haute exigence de la Prophétie de Mohammed - que la bénédiction et le salut soient sur Lui - en ce qui concerne le comportement au sein de la nation islamique et le rapport avec les non-musulmans. Elle ne se donne nullement pour objectif l'extermination de ses opposants. Ce qu'il faut mettre en exergue, c'est que Dieu a montré aux croyants avant les autres, que c'est Lui qui a créé les humains différents par leurs pensées, leurs croyances et leurs choix. Tout ceci est la volonté du tout-puissant, car si Dieu l'avait voulu, Il aurait créé une seule communauté, avec une unique doctrine. Dieu a dit : *« Et si ton Seigneur avait voulu, Il aurait fait des gens une seule communauté »*. Et aussi : *« Or, ils ne cessent d'être en désaccord (entre eux) »*. Ainsi, il nous faut croire que la différence entre les humains manifeste la volonté divine.

Dieu a
montré aux
croyants avant
les autres, que
c'est Lui qui a
créé les humains
différents.



Essayer de les uniformiser et de les transformer pour qu'ils soient semblables dans leurs convictions et leur religion est une altération à la volonté de Dieu. Le Musulman a pour devoir de s'ouvrir à «l'autre», de lui révéler le vrai sens de l'Islam et de son message. Cela se fait par des moyens qui récuse la violence : par l'écriture, le dialogue, la traduction, l'échange d'informations, les publications, la création de centres de recherche et de coopération culturelle, etc.

Cheick Mustapha BENHAMZA
en conférence à l'Institut
du Monde Arabe



Dieu veut
assurer à
l'Homme, quelle
que soit sa
religion ou ses
orientations,
ses droits
fondamentaux,

Ces moyens nécessitent des qualifications et des préparations pour leur mise en œuvre.

Parmi les vérités qu'il faut faire connaître et que Dieu veut assurer à l'Homme, quelle que soit sa religion ou ses orientations, il y a ses droits fondamentaux, à commencer par le droit à la vie, puis celui à la dignité. Le Saint Coran cite Abraham - que le salut soit sur Lui - quand il a construit la Kaaba, la maison de Dieu, à La Mecque. Il pria : «*Ô mon Seigneur, fais en une cité sure et nourris des fruits - ceux d'entre eux qui croient en Dieu et au Jour dernier*». Allah lui répondit qu'il allait accorder ses bienfaits à celui qui croît comme à celui qui ne croît pas et dit : «*Et quiconque n'aura pas cru, alors Je lui concèderai une courte jouissance [ici-bas], puis Je le contraindrai au châtement du Feu [dans l'au-delà]*». Les humains ne sont donc pas privés de leur droit à la vie et à la subsistance à cause de ce qu'ils sont ; mais ils auront à en répondre le jour du jugement dernier devant Dieu tout-puissant. Dans les faits et gestes du Messenger d'Allah - que la paix soit sur Lui - de nombreux témoignages confirment son souci de protéger la vie des non-musulmans, au même titre que celle des Musulmans. Assarkhassi cite dans l'explication du livre Al-siyar al kabir que le Prophète - que la paix soit sur Lui - a envoyé aux habitants de La Mecque, alors qu'ils subissaient la disette, cinq cent dinars, et mandaté Abou Soufian et Safouane Bnou Oumaya pour distribuer cet argent aux pauvres de La Mecque, alors qu'ils étaient à l'époque des contradicteurs du Prophète - que la paix soit sur Lui.

Abou Oubaida cite dans son livre Al Amouale, que le Prophète - que la paix soit sur lui - a donné la charité à une famille juive. Au même titre, Omar Ibn Al-Khattab a rencontré un Juif âgé et aveugle qui demandait la charité. Informé de sa situation, il lui donna de son propre argent.

Puis il ordonna au trésorier de Bait al-mal de lui octroyer une donation publique et lui dit «*... nous ne lui avons pas rendu justice, nous avons profité de sa jeunesse et nous l'abandonnons dans sa vieillesse*». La doctrine (Fiqh) islamique a formulé, sur la base de ces textes, de nombreuses lois qui ont constitué le fondement d'une science, «Al-siyar», laquelle détermine la nature des relations entre les Musulmans et «les autres». Mohammed Ben El Hassan Chibani avait écrit en ce sens et, avant lui, Abou Youssef au sujet d'Al-siyar. Assarkhassi a établi une exégèse exhaustive du livre Al-siyar de Mohammed Ben Lhassan. L'origine de tout ceci est le traité signé entre le Prophète - que la paix soit sur Lui - et les Juifs après son entrée à Al Madina, dans lequel sont précisés leurs droits et devoirs. Ce pacte fut l'origine et la base du droit international chez les Musulmans.

Parmi les règles établies par l'Islam sur le traitement des non-musulmans, l'obligation de leur faire la charité, sauf s'ils déclarent la guerre aux Musulmans car alors il faut les torturer, les chasser de leurs maisons et de leurs patries. Là, le traitement diffère. Dieu dit : «*Dieu ne vous empêche à l'égard pas de ceux qui ne vous ont pas combattus pour la religion et ne vous ont pas chassés de vos demeures de leur faire la charité et d'être envers eux à la balance qui Dieu aime ceux qui traites la balance*». A plusieurs reprises, le Saint Coran insiste sur la justice, l'équité envers les autres, et alerte sur le fait que la haine est vecteur d'injustice : «*Et que la haine pour un peuple ne vous incite pas à ne pas faire l'équité. Faites l'équité : c'est plus proche de la piété*». La justice demandée est prise au sens large, dont la justice de redressement, de vision et d'expression. Dieu dit : «*Et quand vous parlez alors, soyez équitables*». Pour propager l'esprit de compréhension et de tolérance, le Saint Coran

invite à s'y préparer avec un langage qui ne blesse pas les sentiments et ne fait pas de mal à «l'autre». Dieu dit : «*Ayez de bonnes paroles avec les gens*» et le mot «gens» concerne ici le croyant et le non-croyant. En cas de discussions et débats qui pourraient susciter tension et passion, le Saint Coran recommande aux croyants d'utiliser un beau langage et dit : «*Et ne discutez que de la belle façon avec les gens du Livre*». Avec ça, il faut adresser le discours à «l'autre», car les mouvements de l'extrême droite et du racisme, rejetant «l'autre», ont réussi à attirer une partie des populations et à installer dans son esprit la méfiance et la peur de l'Islam et des Musulmans. L'islamophobie est devenue un sentiment envahissant exploité par plusieurs courants politiques en Europe et en Amérique, de par leur échec à trouver un autre projet sociétal leur permettant d'attirer les électeurs.

Ces courants politiques extrémistes ont exploité, de manière outrancière et malsaine, des événements sanglants survenus après la montée de l'extrémisme partout dans le monde. La réalité est que ce qui a été émis par les groupes extrémistes confirme leur ignorance des commandements de l'Islam dans ses rapports à «l'autre» et montre aussi le refus total d'apprendre et de se référer aux sources de jurisprudence islamique dignes de foi. Ces mouvements extrémistes essaient de convaincre par tous les moyens que les Musulmans, là où ils sont, portent des pensées de conflit et de destruction, qu'ils sont ainsi depuis toujours et que ce sont les messages du Coran et de la Sunna qui poussent à combattre «l'autre». En réalité, les Musulmans n'ont jamais été ainsi, mais ils sont, durant ces deux derniers siècles au moins, les cibles de campagnes coloniales et d'invasions armées qui ont massacré de nombreux civils innocents et sans défense, comme l'attestent par exemple des rapports

d'officiers français en Algérie et dans d'autres pays musulmans colonisés.

Le terrorisme et les assassinats sont des comportements apparus dans des pays non-musulmans, au long d'une longue histoire. En Russie par exemple, cinq tsars ont été assassinés entre 1762 et 1918. Ce fut le cas de plusieurs politiciens aux Etats-Unis, dont Abraham Lincoln tué par un comédien lors d'une représentation théâtrale ; puis, ce fut le tour de trois autres Présidents. Parmi les leaders noirs américains, beaucoup ont été assassinés, dont Martin Luther King, Malcolm X... En Inde, le Mahatma Gandhi, Indira Gandhi, Rajiv Gandhi ont été exécutés... et la liste est longue. Les tueries continuent dans tous les pays, dans les lieux d'enseignement, les boîtes de nuit... Je ne cite cela que pour mettre fin aux accusations contre les Musulmans, désignés par ces mouvements extrémistes comme les terroristes du Monde.

Il faut adopter un projet basé sur la connaissance de l'Islam et de sa nature.



Pour surmonter cette crise, il faut adopter un projet basé sur la connaissance de l'Islam et de sa nature. Il faut commencer par les Musulmans eux-mêmes pour leur faire connaître l'Islam tel qu'il est réellement, tel qu'il a été consolidé depuis quinze siècles, et tel qu'il est retranscrit dans les ouvrages de doctrine islamique et les livres de Al-Siyar en particulier.